1181 Bl. 2-861

LEGS

FAIT

A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

PAR

JEAN-BAPTISTE CHARVIN,

Décédé le 21 Avril 1842.

Hoc premium Joanni Baptista
Niquille tribuendum duxi, qui
non satis laudandus, in ediscendis
Sacra Quadragesima Evangeliis,
tum pietatis, tum diligentiæ studio
sedulus incubuerit. Trimont

1760

Fili mi, custodi sermones meos &
præcepta mea reconde tibi. Prov. 7. 1.

Dulard
(Paul Alexandre)

Jn Bte Charvin.

Digitized by Google

LA GRANDEUR
DE DIEU
POEME.

Quàm magnificata sunt opera tua, Domine! Omnia in sapientia fecisti. Impleta est terra possessione tua.
Psal. 103. v. 25.

Ex libris - [illegible] 801889

LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE, POEME.

Par Monsieur DULARD, *de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille.*

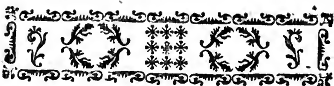


A PARIS,

Chez DESSAINT & SAILLANT, Rue Saint Jean-de-Beauvais,

M. D. CC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi



PREFACE.



E ſpectacle qu'offre l'Univers, forme un tableau ſi merveilleux dans toutes ſes parties, & ce tableau eſt ſi ſuſceptible des grandes beautés de la Poëſie, qu'il ne ſauroit, ce ſemble, être tracé plus noblement que par la Poëſie même. C'eſt ſans contredit le champ le plus vaſte & le plus riche où elle puiſſe s'exercer. Elle n'a point encore manié de ſujet plus capable d'exciter un intérêt général, plus propre ſur-tout à rapprocher l'art des vers, aujourd'hui preſque tout profane, de la pureté de ſon inſtitution primitive. En effet, ſi d'un côté l'analyſe de la Nature entiere eſt pour la Poëſie une ſource inépuiſable de deſcriptions en tout genre, de tableaux variés, d'attitudes contraſtées, d'images ou fortes, ou gracieuſes : d'un autre côté, les merveilles que cette analyſe expoſe, mettent le Poëte dans l'heureuſe néceſſité de célébrer la grandeur, la puiſſance & la ſageſſe de l'Auteur de ces merveilles ſans nombre, toujours plus admirables, plus elles ſont aprofondies.

Il paroît ſurprenant qu'un ſujet qui réunit

ces deux grands avantages. n'ait point encore été traité en Poësie : car l'avoir traité comme a fait parmi nous du Bartas, dans sa * *Semaine*, c'est-à-dire, en stile Tudesque, & sans les moindres notions de Physique, c'est assurement l'avoir laissé encore tout neuf. Je hasarderai ici une conjecture. La difficulté de l'entreprise, sa grandeur, sa nature même ont peut-être rebuté. Naturellement paresseux, & disposant rarement de sa verve, le Génie poëtique se détermine avec peine à entrer dans une vaste carriere. L'idée d'un travail long & continu l'éfraye. Il s'éfarouche sur tout lorsqu'il lui faut rimer des raisonnemens abstraits, des matieres philosophiques. Il y a plus. Pour traiter un sujet de la nature de celui-ci, il faut être Physicien, & on ne sera que Poëte. Si, par un heureux accord, on réunit en soi & le Poëte & le Physicien, qu'arrive-t'il? Séduit par un faux préjugé, on croit qu'on ne pourra écarter ces ronces, dont l'imagination hérisse bien gratuitement les sentiers de la Physique moderne. On ignore, ou l'on se dissimule qu'en des mains heureuses, les matieres les plus arides prennent une forme aimable & riante, & qu'il faut seulement (ce qui n'est pas commun, je l'avoue) savoir les manier en Poësie comme l'Auteur de la Pluralité des Mondes, & celui du Spectacle de la Nature savent les manier en Prose. Voilà, si je ne me trompe, les principaux motifs qui peuvent avoir empê-

* Ce Poeme parut en 1571.

ché bien des Poëtes de s'exercer sur le sujet le plus digne certainement de les occuper, & le plus propre à faire briller leurs talens.

Ces motifs auroient dû agir sur moi plus que sur tout autre : mais j'ai été plus hardi, pour ne pas dire plus téméraire. La beauté & la richesse de la matiere m'ont étourdi sur les difficultés, & sur tout ce qu'un travail de longue halaine a de pénible & d'accablant. L'Ouvrage a été composé parmi des alternatives de courage & de crainte, de vigueur & de lassitude : aveu ingénu de mes dispositions d'esprit en l'écrivant. Enfin d'éforts en éforts, il a été achevé. Je ne sais si le Public désaprouvera l'exécution, ou s'il daignera la mettre au rang de ces succès inespérés, qui sont moins dûs à la capacité qu'à une heureuse audace. Quoi qu'il en soit, voici en peu de mots le plan du Poëme que j'ose lui présenter.

Il contient sept Chants. J'expose dans le premier tout ce que renferme le Ciel astronomique. Dans le second, il est traité de la Mer. Je trace dans le troisiéme le tableau de la Terre, considérée comme Elément. Le quatriéme offre le spectacle de la Campagne. Dans le cinquiéme, tout roule sur le Naturalisme des Animaux : Oiseaux, Insectes, Reptiles, Quadrupédes. J'analyse dans le sixiéme l'ame de l'Homme, & ses facultés. Dans le septiéme, je discute le cœur de l'Homme & ses affections. Chacun de ces Chants, en exceptant les deux derniers, qui proprement n'en forment qu'un, fait, pour ainsi dire un Poëme isolé, & qui n'a aucun rapport avec le Chant qui le précéde,

ni avec celui qui le ſuit. Ils ne ſont liés enſemble que par la ſeule continuité des merveilles de la Nature, merveilles qui n'ayant elles-mêmes aucune connexion entre-elles, forment cependant ce Tout ſi régulier qu'on admire dans l'œconomie générale de l'Univers.

Tel eſt le plan de ce Poëme, & il eſt aiſé de voir par ce précis que le ſujet eſt encore plus abondant, qu'il n'eſt varié. Auſſi avouerai-je que cette extrème abondance m'a été en quelque ſorte onéreuſe. Surchargé de matériaux, j'ai été obligé, pour n'être pas trop prolixe, de n'employer que ceux qui m'ont paru les plus dignes d'être mis en œuvre, & tout Lecteur équitable conviendra que mon Ouvrage, quoiqu'aſſez étendu, l'eſt cependant beaucoup moins que la matiere ne le comportoit. Je me ſuis donc principalement attaché aux grands traits, je veux dire, aux effets de la Nature les plus frappans, aux œuvres du Créateur, je ne dis pas les plus admirables (elles le ſont toutes au même degré) mais le plus univerſellement admirées. Par-là l'Ouvrage ne préſente en général que des objets nobles en eux mêmes, & riches de leur propre fond. Je ſens que je n'ai point tracé ces tableaux avec tout le pittoreſque, avec toute la vivacité de coloris qu'on pourroit deſirer. Heureuſement, les Merveilles que je décris ſe paſſent du ſecours de l'Art. Il leur eſt aſſez étranger, & même les ornemens les déparent plutôt qu'ils ne les relévent. Pour fraper, elles n'ont qu'à ſe montrer nûment. C'eſt-là le propre des œuvres de Dieu. Leur beauté eſt ſimple, quoique majeſ-

tueuſe, & cette ſimplicité, bien ſupérieure au vain étalage de l'art, eſt le ſceau de leur excellence & de leur perfection. Mais c'eſt peu d'exciter une admiration qui ne s'épuiſe jamais, c'eſt peu de faire naître les ſentimens de reconnoiſſance les plus vifs, dans le cœur de ceux qui remontent avec un eſprit de Chriſtianiſme, juſqu'à leur véritable deſtinatiou; elles démontrent un premier Principe, l'Etre ſuprême qui les a produites par ſa puiſſance, & qui les maintient par ſa ſageſſe. L'exiſtence de cet Etre infini, ſeul créateur, ſeul modérateur de l'Univers, eſt une vérité de ſentiment, une vérité qui s'annonce au cœur en même-tems qu'elle ſe manifeſte à l'eſprit. Si l'Athée, ſupoſé qu'il y en ait, étoit de bonne foi, il avoueroit que quoiqu'il diſe que la formation de l'Univers eſt l'ouvrage de la matiere *mûe par elle-même*, il eſt intérieurement auſſi convaincu de l'exiſtence d'un Moteur immatériel, c'eſt-à-dire, de Dieu, qu'il l'eſt de ſa propre exiſtence. N'apuyons pas davantage ſur un point de fait qu'il eſt preſque honteux à la raiſon de vouloir prouver, tant ſon évidence eſt palpable, & paſſons à quelques éclairciſſements, plus néceſſaires que la démonſtration d'une vérité dont perſonne ne doute.

Je n'ai embraſſé aucun ſyſtême de Phyſique ſpéculative, parce qu'il n'en eſt point qui ne ſoit conjectural dans preſque tous ſes principes, & que d'ailleurs il eſt prudent de ne pas prendre parti hautement, même dans des matieres purement philoſophiques. J'ai ſuivi un

plan de Phisique générale, fondée sur l'expérience, la plus infaillible de toutes les Méthodes. Les faits que démontre la Physique expérimentale, sont bien plus concluans que les subtiles spéculations de la Physique systématique. Ils forment le seul système qui soit marqué au sceau du vrai, & qui par-là doive être adopté avec confiance. Il y a loin certainement entre raisonner & prouver par voie de démonstration. Le raisonnement n'est jamais aussi sûr, jamais aussi décidé que le sont des observations pratiques, bien avérées : & au tribunal de l'esprit de justesse, rien n'emporte une conviction plus entiere que les preuves de fait. Il ne faut pas croire pourtant que dans la Physique expérimentale tout soit clair, tout soit évident. L'Histoire Naturelle est, si j'ose employer la figure, un pays immense, coupé de sentiers tortueux, de routes escarpées, & où les découvertes qu'on a faites, moins nombreuses de beaucoup, que celles qu'il reste à faire, ne sont connues qu'imparfaitement, ou du moins que par petites parties. Jalouse, ce semble, de ses secrets, la Nature cache souvent la cause de l'effet le plus simple, & elle l'enveloppe sous tant de replis, qu'à moins qu'on ne la recherche avec une extrême sagacité & une attention suivie, on ne peut guéres se flatter de la découvrir. Il y a même bien des effets qui partent peut-être d'une cause toute différente de celle que nous leur assignons sur les probalités le mieux fondées, & d'après les expériences les plus exactes. Le nombre des effets dont nous connoissons le principe avec

certitude, n'est presque rien en comparaison du nombre de ceux dont la vraie cause nous est entierement inconnue. * *Multa latent in majestate Naturæ* : axiome qui devroit être la devise de l'Histoire Naturelle.

Mais quelle énigme dans la nature plus inexplicable pour l'homme que l'homme lui-même, soit qu'il se discute comme être pensant, soit qu'il s'examine comme être corporel ? Comme être pensant, sçait-il quelle est la nature de son ame ; comment cette substance indivisible est unie à la matiere ; quelle est la cause immédiate de leur accord & de leur dissension, de leur pouvoir & de leur dépendance réciproques ; comment enfin les facultés intellectuelles, subdivisées en tant de diverses branches, se réunissent sans se confondre, & opérent séparément & de concert ? Ces mystéres sont au-dessus de sa métaphisique la plus sublime. Comment être corporel, sçait-il au vrai quel est le jeu des ressorts innombrables, & tous différens, qui font mouvoir son corps, quelle est leur structure, leurs combinaisons, leurs rapports entre eux plus ou moins directs ? Sçait-il seulement la véritable cause de la digestion : problême si débatu, & qui est encore à résoudre? Celle-même du sommeil, si simple en apparence, lui est-elle bien connue ? L'Anatomiste le plus profond se tait, & admire. Cette méchanique merveilleuse passe son intelligence, & le confond. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail pour prouver que nous ne

* Pline.

voyons que fort obſcurément & dans l'intellectuel & dans le ſenſible, ſans préjudice d'un degré d'obſcurité de plus dans la nature & les opérations de l'entendement *pur*. Le principe de la foibleſſe de nos lumieres & de l'incertitude de nos connoiſſances eſt expoſé dans le chant de l'Homme, chant que j'ai travaillé avec ſoin, vû l'importance du ſujet, & dans lequel j'ai tâché de répandre le plus de Poeſie, pour corriger par les images ce que les idées métaphyſiques ont par elles-mêmes d'aride & de peſant.

La critique avancera peut-être que le Chant de l'homme excepté, tous les autres Chants de ce Poeme ne renferment preſque rien, dont le Spectacle de la Nature, la Théologie phyſique de Derham, & l'Exiſtence de Dieu de Nieuvventyt ne fourniſſent ou la preuve ou l'exemple. L'accuſation de plagiat deshonore trop un Ecrivain, pour qu'il ne doive pas ſe juſtifier lorſqu'il n'eſt point coupable de cette eſpéce de péculat littéraire, que le génie n'a jamais à ſe reprocher. Voici donc mon apologie.

La lecture des excellens écrits que je viens de citer, m'a été utile dans la ſpéculation : je ne le nie pas. Mais ſuivre des principes généraux, univerſellement reçus, & que les illuſtres Auteurs de ces ouvrages ont eux-mêmes ſuivis ſucceſſivement, ce n'eſt pas être Plagiaire. C'eſt s'aſſujettir ſagement à une marche d'autant plus ſure, qu'elle eſt plus pratiquée. La vrai Phyſique n'a proprement qu'une route, comme elle n'a qu'un but. Elle eſt *une* dans ſes

ses points fondamentaux, c'est-à-dire, dans les faits que la connoissance certaine de leur cause primordiale fait mettre au rang des vérités mathématiques. Les Ecrivains donc qui s'exercent sur les matieres qu'elle traite, & ausquels il n'est pas donné d'être créateurs de quelque systême neuf, d'être un Descartes ou un Nevvton, ces Ecrivains, dis-je, sont indispensablement obligés de se conformer aux principes déja établis. Ainsi cette conformité devenue une nécessité absolue, n'est point un plagiat, & le Physicien qui explique la cause de l'éruption des Volcans, ou de l'évaporation de la Mer, seroit à tort réputé le servile copiste du Physicien qui l'a expliquée avant lui, & conformement à lui. Il la sçait à titre de Philosophe, non parce qu'il a lû, mais parce qu'il a discuté & approfondi. Je ne crois pas avancer un paradoxe en disant que le fond des matieres physiques, tout général qu'il est, appartient en propre à celui qni y creuse, & le met en œuvre. C'est un champ ouvert à quiconque veut y entrer, & les moissons que le dernier venu y peut faire ne sçauroient être à bon droit revendiquées par ceux qui l'ont devancé. Mais si on vient à me contester la propriété du fond des choses, on ne me disputera pas, je crois, la forme que je leur ai donnée. Notre Parnasse du moins, s'il m'est permis de le dire, n'en a point fourni le modele, & franchement il m'en a assez couté pour qu'on doive me laisser jouir paisiblement du peu de gloirequi nait des difficultés sumontées. Ce n'est pas en effet un travail dont l'esprit se joue, que de donner

à des matieres ſombres & abſtraites le degré de clarté & d'évidence qui puiſſe les rendre ſenſibles au commun des lecteurs, & ſurtout de les exprimer poetiquement & avec nobleſſe. Je n'ai pas la préſomption de me flatter d'y avoir réuſſi, mais j'avouerai qu'en y travaillant, je me ſuis plus d'une fois écrié comme faiſoit Virgile en défrichant le terrain ingrat des Géorgiques :

Verbis ea vincere, magnum
Quàm ſit, & anguſtis hunc addere rebus honorem. L. 3.

J'ai ſemé dans le corps de l'ouvrage des digreſſions épiſodiques. Les glorieuſes Campagnes du Roi m'ont fourni la plus riche matiere. Que n'ai-je pû peindre le Vainqueur de Fontenoy, & le Conquerant de la Flandre, avec une force de pinceau proportionnée à la grandeur du ſujet, trop intéreſſant cependant par lui-même pour ne pas attacher malgré la foibleſſe de l'art ! Je me ſuis ſervi des Epiſodes & de pluſieurs traits puiſez dans l'Hiſtoire, pour delaſſer le Lecteur, que des diſcuſſions philoſophiques trop continues auroient infailliblement fatigué. Ce ſont, pour ainſi dire, des vallons agréables où le voyageur aime à porter ſes regards au ſortir d'un défilé rude, ou d'un deſert ſauvage. Du reſte, je ne me ſuis permis aucune de ſes fictions qui ſont l'ame de la haute Poeſie, & qui conſtituent eſſentiellement le Poete. C'eſt un reſpect que j'ai cru devoir à la vérité phyſique autant qu'à la dignité de mon ſujet. Par la même raiſon, j'ai rejetté bien des faits avancés ſans preuve par les anciens, certainement moins exacts phiſi-

ciens que les modernes, comme l'existence du Phénix, la force de la Remore, la génération du Basilic & l'effet de son regard sur l'homme, les vertus de la Mandragore, &c. erreurs long-tems accréditées, mais enfin reconnues, & mises au rang des fables, par cet esprit sagement pyrrhonien qui ne croit què ce qu'il a vérifié. Adopter ces chimeres, c'est être crédule aux dépens de son jugement : & les placer dans un Poeme didactique, c'est vouloir amuser en Poete ami du faux merveilleux, & non instruire en Poete-Philosophe.

J'ai mis des Notes. Un ouvrage dans le genre de celui-ci ne peut absolument s'en passer. Elles servent à développer un sens réflechi, à étendre un raisonnement serré, à simplifier une vérité compliquée, à appuyer un fait qui a besoin d'autorité : & comme ces divers cas sont fréquens dans les ouvrages didactiques écrits en vers, parce que la Poesie, amie de l'énergique précision, exige qu'on presse les matieres, j'ai été obligé d'employer beaucoup de notes. S'il falloit justifier leur multiplicité, je m'autoriserois du nombre de celles dont M. Racine a enrichi ses deux excellens Poemes.

Je demande grace pour quelques termes de l'art employés dans ce Poeme, & autorisés par la nature des matieres qui y sont traitées. Les sciences ont chacune en particulier leur langage propre, leurs expressions consacrées ; & l'Astronome, le Géometre, le Méchanicien qui s'en sert, parle en quelque sorte sa langue naturelle. Je n'ai pas cru devoir porter les égards pour les lecteurs à qui certains termes

de phyſique ſont peu familiers, juſqu'à m'en interdire l'uſage; mais pour les déſigner j'ai eu ſoin de les marquer en caractère italique.

Je dirai en finiſſant, qu'il eſt heureux pour moi de mettre au jour ce Poeme dans un tems où M. Pluche & M. l'Abbé Nollet ont répandu parmi nous, & juſques dans le grand monde, le goût de l'étude de la Nature & de la Phyſique expérimentale. Le Public n'en ſera peut-être que plus diſpoſé à lire un Ouvrage en Vers, où ces deux grands objets ſont réunis, & où le Naturaliſte & le Phyſicien ne s'écartent preſque jamais l'un de l'autre. C'eſt à ce Public, juge éclairé, à décider ſi j'ai ſçu leur aſſocier le Poete.



SOMMAIRE

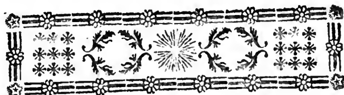
DU

PREMIER CHANT.

DIEU sort de son repos. Il crée les corps célestes, & tous les êtres, soit élémentaires, soit organisés. Diversité des sentimens des Philosophes modernes, sur la structure de l'Univers. Exposition abregée des systêmes de Gassendi, de Descartes & de Neuton. Que l'évidence ne se trouve dans aucun de ces différends systêmes. Que le récit de Moïse touchant l'œuvre de la Création, est le seul systême du monde évidemment vrai. Précis du Ciel Astronomique. Description du Soleil. Systême de Ptolomée. Systême de Copernic. Que les Planétes sont opaques par elles-mêmes, & que c'est du Soleil qu'elles reçoivent leur clarté. Merveille dans l'équilibre de la position du Soleil à l'égard de la Terre. Que la Terre a un mouvement diurne, & un mouvement annuel. Qu'en tournant sur son axe en vingt-quatre heures, elle améne le jour & la nuit. Qu'en décrivant dans un an son orbite autour du Soleil, elle améne les saisons. Descriptions de l'Hiver, du Printems, de l'Eté, de l'Automne. Invention du Télescope. Digression sur la culture des Sciences & des Arts en France. Taches du Soleil. Leur origine, leur destruction, leur renouvellement. La lumiere. Sa nature, mystére impénétrable. Fluide immense, elle s'étend jusqu'aux spheres des Etoiles fixes. Qu'elle n'est visible qu'autant que ses parcelles sont ébranlées par le choc d'un corps. Les Couleurs. Comment elles sont produites. Leur action sur la retine par la voie des réfractions de la lumiere. Que les rayons de lumiere ont tous une nature propre, & qui ne change point. La Lune. Ses phases. Comment elle éclipse le Soleil. Son globe moins gros que celui

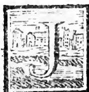
de la Terre ; dans le tourbillon de laquelle elle roule. Eclipse de la Lune. Sa cause. Taches de la Lune. Raisons qui font conjecturer que la Lune & les autres Planétes sont habitées. Les Cométes. Que ce sont des Planétes. Qu'elles entrent dans notre Tourbillon, & décrivent autour du Soleil des ellipses extrémement allongées. Les Etoiles fixes. Que ce sont des soleils, & que, sur la théorie de notre monde, il est vrai-semblable qu'ils éclairent des Planétes qui font leurs révolutions autour d'eux. Que ce qu'on nomme la Voie Lactée, *est un amas prodigieux de ces Etoiles Fixes. Réfléxions sur l'immensité de l'espace, & sur l'harmonie de la marche des corps célestes. Réfutation du systême d'Epicure, ou du dogme Corpusculaire.*





LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE, POEME.

PREMIER CHANT.



J'EXPOSE dans ces Vers le plus grand des ſpectacles.
Je peins l'Etre infini, qui fécond en miracles,
D'un mot créa les Cieux, & la Terre, & les Mers.
O toi puiſſant Moteur de ce vaſte Univers,
Toi, dont l'intelligence illimitée & ſage,
Se jouoit en formant cet étonnant ouvrage,
Qui ne vois rien de grand, rien de parfait que toi,
Et qui fait tout fléchir ſous ta ſuprême Loi;
De ton ſoufle inéfable échauffe mon génie :
J'entreprens de chanter ta ſageſſe infinie,
Dans l'œuvre de tes mains, ton pouvoir créateur,
Et dans ſon merveilleux, ta gloire & ta grandeur.
Et toi, Mortel ſéduit, que ces hautes merveilles
Diſſipent ton erreur en frappant tes oreilles.
Abjure un dogme abſurde, & voi dans leur Auteur

Et l'artiſan du Monde, & ſon modérateur.

CET Etre ſans principe, & l'auteur de tout être;
Roi des rois, Dieu des dieux, ſeul arbitre, ſeul maître,
Eternel, immuable, & par tout adoré,
Joüiſſoit de lui-même en ſon repos ſacré.
Renfermé dans ſon ſein, dans ce ſecret auguſte,
Toujours grand & parfait, toujours puiſſant & juſte,
Seul, il trouvoit en lui ſa gloire & ſon bonheur.
Mais, ô de ſes ſecrets immenſe profondeur!
L'inſtant eſt arrivé, l'inſtant où ſa puiſſance
A la Nature, aux Tems doit donner l'exiſtence,
Où tirant du néant tous les êtres divers,
Sa main doit les ſemer dans le vaſte Univers.
Dieu commande. A la voix de ce ſouverain Maître.
Et la Terre, & le Ciel ſoudain reçoivent l'être.
La lumiere paroît. Les céleſtes flambeaux
Brillent au Firmament. La Mer roule ſes eaux.
La Terre étale au loin la plus riche parure,
Et ſe couvre de fleurs, de fruits, & de verdure.
Dans l'onde les poiſſons, les oiſeaux dans les airs,
Au terreſtre ſéjour mille animaux divers,
L'Homme enfin, ton chef-d'œuvre, ô Principe ſuprême,
Tout exiſte, tout vit, tout ſe meut par toi-même,
Et de cet univers, d'un ſeul mot enfanté,
Ton œil avec plaiſir contemple la beauté.
D'un ſi ſuperbe ouvrage expoſons la ſtructure.
Des corps organiſés diſcutons la nature.
Oſons approfondir des divers élémens
L'eſſence, les rapports, l'ordre, les mouvemens.
Dévoile à mes regards ces myſtéres ſublimes,
Grand Dieu, leve-toi, viens & confonds dans ces rimes,
L'artiſan d'un ſyſtême impie & monſtrueux,
Dans ſon cœur, malgré lui, refuté par ſes yeux,

L'artiſan d'un ſyſtême. Le ſyſtême de Spinoſa.

QUEL fastueux amas d'hypothèses subtiles,
Du vains raisonnemens, en problêmes fertiles,
Dont le principe vague & la diversité,
Loin d'elles font chercher l'exacte vérité!
L'un donne l'origine & tout l'ordre du Monde
A des corps volatils, semence vagabonde,
Mais dont les mouvemens ont Dieu seul pour auteur,

Ce fameux chef des Matérialistes modernes, mort en 1677. attribue la formation de l'Univers à un mouvement éternel de la matiere, mûe par elle-même & sans l'intervention d'un moteur primitif. Selon lui, Dieu est tout, & tout est Dieu. La matiere, substance unique, est l'ame universelle, dont les hommes, les animaux, les végétaux sont des modifications. Tel est le dogme du Spinosisme, solidement refuté par le P. Lami, Bénédictin, & par quelques autres Philosophes Chrétiens. Spinosa a formé son systême impie sur l'ancien systême de l'ame du monde, établi par Pythagore, exposé en vers si beaux dans le sixiéme Livre de l'Enéïde, *vers. 724. & seq.*

L'un donne l'origine, Gassendi. Selon ce sage réformateur de la doctrine d'Epicure, les atômes (dont il reconnoît que Dieu seul est le principe, ainsi que de leurs mouvemens) les atômes, dis-je, s'acrochant ensemble dans le vuide, & étant mus en ligne circulaire, ont formé le Soleil, les Planétes, tous les êtres, soit simples, soit composés. L'union & la désunion continuelle de ces corpuscules errans, produisent les perpétuels changemens qu'on apperçoit dans le Monde matériel : ainsi l'accroissement des corps est causé par un nouvel assemblage d'atômes qui surviennent, & leur décomposition est produite par leur désenchaînement. Ce systême est encore plus idéal que celui des tourbillons, & il faut avouer que l'absurdité du dogme corpusculaire humilie bien l'orgueil philosophique. Mais il y auroit de l'injustice à

L'autre, de la raison & martyr & vengeur ;
A la triple matiere assigne sa structure,
De tourbillons sans nombre inonde la Nature.
De la fiere Albion la gloire & l'ornement,

---

juger de la Philosophie par l'Epicuréisme & par le Spinosisme : elle ne doit point être confondue avec les visions d'un cerveau blessé.

L'autre, Descartes. L'Auteur qui a écrit sa vie (*M. Baillet*) nous apprend tout ce que ce grand homme eut à souffrir, pour avoir le premier secoué le joug qu'Aristote imposoit depuis tant de siécles. Les contradictions qu'il éprouva lui ont, pour ainsi dire, survêcu. Son systême en essuie encore aujourd'hui ; mais elles sont d'une espéce bien différente. Si on n'accuse plus ce systême ingénieux de conduire à l'athéisme, on lui reproche, outre plusieurs erreurs de fait, le défaut de conformité avec l'expérience, & c'est ce qui l'a fait appeller *le Roman de la Nature*.

A la triple matiere assigne sa structure. La matiere subtile, ou la poussiere infiniment déliée que produisirent les angles des parcelles cubiques, brisés par le frottement : la matiere globuleuse, ou les petits globes atténués & arrondis par le même frottement : la matiere striée, ou les piéces rompues, les plus grossieres & les plus anguleuses. Du divers arrangement, & de la différente distribution de ces trois élémens, naquirent, selon Descartes, les tourbillons, le soleil, les étoiles fixes, les planétes & les cométes.

De la fiere Albion. Neuton. M. de Fontenelle va donner au Lecteur une idée juste & précise du systême de ce Philosophe, le plus étonnant génie, dans les hautes sciences, que la nature ait produit.

» Tous les corps, selon M. Neuton, pésent
» les uns sur les autres, ou s'attirent en raison de
» leurs masses, & quand ils tournent autour
» d'un centre commun, dont par conséquent
» ils sont attirés & qu'ils attirent, leurs for-

Le partisan zélé des loix du mouvement,
N'admet dans l'Univers qu'une force attractive,
Soumettant tous les corps à sa puissance active.
Vers un centre commun tous ces corps attirez
L'attirent à leur tour, gravitant par degrez.
Des systêmes fameux de ces Esprits si vastes
Comment concilier les étonnans contrastes ?
Je les vois tour à tour établir, réfuter :
Leur contradiction m'autorise à douter.
Aveugles, vainement ils cherchent l'évidence.
Dieu regarde en pitié leur superbe ignorance.
Il [1] les a condamnez à disputer entr'eux.
Le savoir des Mortels n'est qu'un jour ténébreux.
Cherchons, puisons ailleurs des lumieres plus pures.
Il faut des vérités, & non des conjectures.
Toi, qui sur le Sina, dans un ardent buisson,
Osas voir l'Eternel, & demander son nom,
Annaliste sacré des premiers jours du monde,
Tu peux seul m'éclairer dans cette nuit profonde.
Ton systême historique est ma suprême loi.
Organe du Très-haut, tu parles, & je crois.

» ces attractives varient dans la raison inverse » des quarrés de leurs distances à ce centre... » Ainsi chacun des cinq Satellites de Saturne » pése sur les quatre autres, & les quatres au- » tres sur lui. Tous les cinq pésent sur Saturne, » & Saturne sur eux. Le tout ensemble pése sur » le Soleil, & le Soleil sur ce tout. Quelle géo- » métrie a été nécessaire pour débrouiller ce ca- » hos de rapport » ! *Eloge de M. Neuton.*

1. *Mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniet homo quod opus operatus est Deus ab initio.* Ecclesiast. cap. 3. v. 11.

Ton systême historique A parler exactement, ce que Moïse rapporte touchant l'œuvre de la Création, ne peut pas être appellé un systême. C'est un récit historique, & de la derniere certitude, qui nous apprend tout uniment, que la structure de chaque piéce de la machine du monde, &

Oui, l'immenſe Univers, & tout ce qu'il enſerre ;
Les Etres corporels, les Cieux, les Mers, la Terre,
Sont nés ſéparément d'autant de volontés,
D'autant d'ordres diſtincts, ſoudain exécutés.

Cette voute d'azur, de ſtructure admirable,
De l'Etre ſouverain marche-pied reſpectable,
Ces globes par milliers d'un doux éclat brillant,
D'un immuable cours dans leur ſphére roulant,
L'accord qui regne entr'eux, leur marche ſans obſtacle,
Leur retour ſi reglé: quel plus frappant ſpectacle!
J'admire avec tranſport un Aſtre radieux,
Délices de la Terre, & parure des Cieux.
L'immenſe Firmament, où pompeux il préſide ;
Lui 1 ſert de pavillon, & ſa gloire y réſide,
Il enfante le jour par ſes feux éclatans.
Il marque les Saiſons ; il diviſe les Tems.

---

la formation de chaque Etre particulier, ſoit élémentaire, ſoit organiſé, ſont l'ouvrage d'autant de volontés ſpéciales du Créateur, & l'effet d'autant de commandemens conſécutifs. Mais ce récit ſimple eſt non-ſeulement de la plus grande certitude, puiſque c'eſt par la révélation qu'il nous a été tranſmis ; mais il eſt encore ſupérieur aux ſyſtêmes philoſophiques à tout autre égard : il eſt plus intelligible que ces hypotèſes au moyen deſquels on prétend expliquer tout par des mouvemens d'atômes, par des tourbillons, par des attractions : ſyſtêmes dont les deux premiers ſont regardés comme chimériques, & le dernier comme ſeulement probable. Ainſi

Soumettez-vous, Mortels : que votre Foi détruiſe
Ces Mondes qu'à ſon gré bâtit votre raiſon,
Et ne rougiſſez pas de quitter pour Moïſe
Deſcarte & Neuton.

M. Racine, Ode qui a pour titre, *L'Ouvrage des ſix jours.*

1. *Soli poſuit tentorium in cœlis.* Pſal. 18. juxt. Heb.

La Terre, à ſon aſpect, a treſſailli de joie :
Elle a beni le nom de celui qui l'envoie.
Riche diſpenſateur de mille biens divers,
Il ſemble du néant retirer l'Univers.
Quel œil peut ſoutenir l'éclat de ſa lumiere ?
Les 1 bords du Firmament ſont ſa ſeule barriere.
Il éclaire : il colore : il échauffe, & ſes feux
Animent & les Mers, & la Terre, & les Cieux.
De ces feux qu'il répand le déluge éfroyable
N'affoiblit point ſa force : elle eſt inaltérable.
Diſperſez en tous lieux, mais ſans être détruis,
Ils ſont à chaque inſtant dans ſon ſein reproduits.
Sans ceſſe il ſe nourrit de ſa propre matiere,
Auſſi vif aujourd'hui que quand, ſur l'émiſphére,
Pour la premiere fois ſa lumiere brilla,
Et dans ſon Tourbillon ſon vaſte corps roula.
Image de celui dont il tient l'exiſtence,
Le plus brillant éclat s'éclipſe en ſa préſence :
Il retrace ſa force, & ſon immenſité.
Uniqne dans le Ciel, il peint ſon unité.
Objet le plus frappant qu'étale la Nature,
O ſoleil, ô lumiere intariſſable & pure,
Tu vis en cent climats les aveugles Mortels
Te prodiguer l'encens, te dreſſer des autels.

---

1. *A ſummo cælo egreſſio ejus, & occurſus ejus uſque ad ſummum ejus.* Ibid.

Unique dans le Ciel. L'expreſſion, je le ſçais, n'eſt pas exacte en bonne aſtronomie. Les Etoiles fixes ſont des ſoleils tels que le nôtre, & par conſéquent le ſoleil n'eſt point *unique*. Mais il l'eſt à nos yeux : cela ſuffit, & je parle ici plus en Poëte qu'en Aſtronome.

Tu vis en cent climats. L'idolatrie la plus ancienne & la plus générale, ça été le culte rendu au Soleil. Les Perſes, au rapport d'Herodote (*liv.* 1. *cap.* 131.) lui offroient leurs ſacrifices ſous le nom de Mithra. Il étoit la premiere Divinité des anciens peuples de l'Inde. Les Sauvages du Pérou & du Chili, ſelon les rélations modernes, l'adorent encore aujourd'hui. Voſſius : dans ſon ſçavant Traité *De origine idololatriæ*, fait le dé-

Plus digne de pitié que digne de risée,
Leur sacrilége erreur sembloit autorisée.
Tes bienfaits la fondoient : trop heureux si leur cœur
Avoit pu dans toi-même adorer ton auteur !
Loin ce systême faux 1, hypothèse frivole,
Fille des préjugés de l'ancienne Ecole,
Qui vouloit, à la Terre asservissant les Cieux,
Que ce nombre infini de globes radieux
Autour d'elle roulât ; que son axe tranquile
De l'immense Univers fût le centre immobile.
Plus simple & plus solide, 2 un systême nouveau
A réparé l'afront de céleste flambeau.
Destituée enfin de son injuste empire,
La Terre, dépendante, est forcée à décrire
Autour de ce grand astre, un circuit annuel,
En globe subalterne errante dans le Ciel.
Roi des cieux, le soleil, du monde platénaire
Est établi le centre, & dans leur vaste sphére,
Roulent autour de lui des globes sans splendeur,
Différens en vitesse, en distance, en grandeur.

---

nombrement des peuples du Paganisme qui ont révéré le soleil comme un Dieu, sous différens noms, & qui lui ont consacré des Temples. Il n'oublie pas celui d'Héliopolis, surnommée la Ville du Soleil, à cause du culte particulier que ses habitans rendoient à cet astre.

1. Systême de Ptolomée

2. Systême de Copernic.

Roulent au tour de lui. Suivant la fameuse loi de Képlet (bien digne du titre qu'il a de *Legislateur* en astronomie) les Planétes du premier ordre font leurs révolutions dans des plans qui passent par le centre du soleil, & elles sont toutes assujeties à une loi invariable, par laquelle elles décrivent des orbes elliptiques autour de cet astre qui est à leur foyer commun. Cette loi inviolablement observée par les Planétes majeures, & découverte par Képlet il y a plus de cent cinquante ans, est la base de l'astronomie moderne, & confirme en particulier le systême de Copernic.

Des loix du mouvement tributaire lui-même ,
1. Sur son axe tournant d'une vitesse extrême ,
Il les voit tour à tour & descendre , & monter ,
Et de son Tourbillon jamais ne s'écarter.
Il brille au milieu d'eux , & sa force attractive
Leur prescrit une marche , ou plus lente ou plus vive.
Tel , assis sur son trône , un Monarque puissant
Fait plier sous ses loix un Peuple obéissant ,
Et reçoit de sa Cour les hommages fidéles.

Ces masses sans éclat , différentes entre elles ;
du soleil immobile empruntent leur clarté ,
Par elles réfléchie avec diversité ;
A termes inégaux achévent leur carriere ;
Et quand l'astre du jour leur cache sa lumiere ,
Tel de ces vastes corps traîne en son tourbillon
Des globes plus petits qui , sur son horison ,
Brillant d'un doux éclat pendant la nuit profonde ,

---

1. La rotation du soleil sur lui-même s'accomplit en 25 jours , 6 heures

A termes inégaux. Saturne , la plus éloignée des Planétes , employe 29 ans 5 mois 17 jours à faire sa révolution autour du soleil , Jupiter 11 ans 10 mois 14 jours , Mars 1 an 10 mois 21 jours , la Terre un an , Venus 7 mois 14 jours , Mercure 2 mois 27 jours. Telle est la précision astronomique , que dans ces calculs d'années , de mois & de jours , les heures même ne sont pas omises.

Des globes plus petits. Les dix Planétes secondaires , chacune desquelles a une Planéte majeure pour centre de sa révolution , & roule dans son tourbillon ; sçavoir , la Lune qui est assujetie aux loix du mouvement de la terre , les quatre Satellites de Jupiter qui tournent l'un au-dessus de l'autre autour de cette Planéte , & les cinq lunes qui roulent autour de Saturne . à côté de l'anneau lumineux. Mais & les six Planétes du premier ordre , & les dix Planétes inférieures qui sont leurs satellites , font ensemble leur révolution autour du soleil , foyer universel de out ce monde planétaire.

Remplacent le ſoleil dans cet immenſe Monde ;
Et dans le Tourbillon du grand aſtre des Cieux,
Roulent, ainſi que lui, d'un cours impétueux.
Mais de ce globe ardent 1 quelle eſt l'énorme
maſſe !
Entre la terre & lui quel effrayant eſpace !
Plus près d'elle, ſoudain il la conſumeroit.
D'elle plus éloigné, ſa chaleur ne pourroit
Ni la vivifier, ni la rendre féconde.
O grand Modérateur, ta ſageſſe profonde
A mis entre elle & lui cet équilibre heureux ;
Balancement utile, autant que merveilleux.
Mais à deux mouvemens 1 tu l'as aſſujetie,
Et leur vive action jamais n'eſt ralentie.
Le premier eſt diurne, & l'autre eſt annuel.
Son globe, mû ſans ceſſe, & flotant dans le ciel,
Sur ſon axe en un jour tourne, & ſur l'hémiſphère
Améne tour à tour la nuit & la lumiere.
Enſuite par degrés il roule, en s'avançant
Des rives du couchant aux bords de l'orient.
La Terre ainſi décrit le plan de l'Ecliptique,
Mais ſans franchir jamais 2 l'un & l'autre Tro-
pique.

Mais de ce globe ardent quelle eſt l'énorme maſſe ! Selon les ſupputations des Aſtronomes les plus exacts, le globe du ſoleil eſt un million de fois plus gros que le nôtre ; & de la Terre à cet aſtre, il y a environ trente-trois millions de lieues. Cet éloignement prodigieux eſt pourtant peu de choſe en comparaiſon de celui de Saturne, qui, dans ſa moyenne diſtance du ſoleil, en eſt éloigné de deux cens quatre-vingt-ſix millions de lieues, & dont l'immenſe globe eſt neuf cens quatre vingt fois plus gros que celui de la Terre.

1. Les deux mouvemens de la Terre.

2. Le tropique du Cancer, ou le ſolſtice d'Eté qui arrive le 21. Juin. La Terre alors retrograde. Le Tropique du Capricorne, ou le ſolſtice d'Hiver qui arrive le 21. Décembre. Alors elle commence d'avancer.

S'approchant, s'éloignant de l'Astre radieux,
Sous des points différens elle l'offre à nos yeux.
Son variable cours ramene les années,
Par d'intimes liens l'une à l'autre enchaînées,
Et je vois les saisons, dans leur constant retour,
Se succéder, paroître, & régner tour à tour,
Quand l'urne du Verseau s'épanche sur la terre,
La froidure survient, l'engourdit, la resserre.
Son sein inanimé, de langueur abatu,
Semble avoir dépouillé sa force & sa vertu.
Ses beaux jours sont passés, plus d'éclat, plus de graces :
Les fougueux aquilons font marcher sur leurs traces
La neige & les frimats, le ravage & le bruit.
Le nuage épaissi forme une sombre nuit.
Tombant avec fracas du sommet des montagnes,
Les torrens écumeux font gémir les campagnes,
Renversent tout obstacle à leurs rapides eaux,
Entraînent les rochers, les arbres, les troupeaux.
Bientôt, sous le Bélier, l'ardent flambeau du monde
Brille d'une clarté plus vive & plus féconde.
Il se montre à la terre en un doux appareil :
Il l'arrache des bras d'un stérile sommeil.
Je la vois qui réprend ses charmes, sa parure.
Les champs, les prez, les bois se couvrent de verdure,
Les plus brillantes fleurs naissent de toutes parts,
Séduisent l'odorat, enchantent nos regards.
Zéphire mollement bat les airs de son aîle.
Les bois sont réjoüis des chants de Philoméle.
Dans leur cours sinueux murmurent les ruisseaux.
Sur le gason fleuri bondissent les troupeaux.
Douce saison, tu fuis d'une aîle trop légére.
Mais lorsque le Lion paroît sur l'émisphére ;
Le céleste flambeau, de ses traits lumineux
Semble exciter la force & darder plus de feux.
Alors, sous ses ardeurs sans cesse renaissantes,
Les herbes, les moissons languissent expirantes.
Des ruisseaux épuisés le lit se retrecit :

La rive se crévasse, & le limon durcit.
L'onde, dans l'atmosphere en vapeurs attirée,
Refuse de tomber sur la terre altérée :
Ou fondant quelquefois en torrents furieux,
Par des globes durcis cause un ravage affreux.
Vient enfin la saison, du vendangeur chérie,
Où, la serpette en main, à travers la prairie,
Il va de son doux fruit dépouiller le coteau,
Et, joyeux sous le faix, rentre dans le hameau.
Déja le jour, la nuit sont égaux en durée ;
Le froid, le chaux douteux. La terre est moins parée,
Elle languit. Des fruits le doux régne finit.
Des arbres dans les champs le feuillage jaunit,
Il tombe, & dépouillé de ce riche avantage,
L'arbre le plus pompeux n'est qu'un triste branchage.
Des diverses saisons tel est l'ordre constant.
Docte Uranie, enfin tu touches à l'instant,
Où la face du ciel sera renouvellée,
Où ton œil lira mieux dans la voute étoilée.
Le souverain Arbitre, & non un vain hazard,
Va, par un riche don, étendre au loin ton art.
L'inéfable decret de sa sagesse immense
Fait ce don aux mortels par les mains de l'Enfance.
(Dieu voulant opérer un grand événement,
Se plaît à se servir du plus foible instrument.
Au bout d'un long tuyau qui sur soi se replie ;
Deux verres sont placés : la vue est agrandie.
L'objet grossit : il semble être voisin de nous.

Fait ce don aux mortels par les mains, &c. Les enfans d'un Lunettier de Middelbourg dans la Zélande, jouant dans la Boutique de leur pere, mirent, dit-on, deux verres de lunettes l'un devant l'autre à quelque distance. Ils virent avec surprise le coq de leur clocher extrêmement gros, & comme s'il eût été tout près d'eux. Ils le firent remarquer à leur pere qui fabriqua bien tôt après, la premiere lunette d'approche dont on

Que des yeux de 1 Lincée on ne soit plus jaloux.
Cet utile instrument, modernes Zoroastres,
Fait à vos yeux surpris briller de nouveaux 2 astres.
L'éclipse de ces feux, 3 leur éclat recouvré,
Redressent le Nocher dans sa route égaré.
Je vois, par son secours, une impure 4 matiere,
Qui du flambeau des cieux fait pâlir la lumiere.
Source de la clarté, cet astre dans son sein

---

se soit servi. Zacharie Jansen & Jacques Métius perfectionnerent à l'envi cette heureuse découverte, & Galilée l'appliqua le premier à l'astronomie en 1609. Telle fut, à ce qu'on prétend, l'origine du Telescope. La simplicité de l'invention de cet instrument, lequel a si fort contribué à agrandir la science des astres, est la même à peu près que celle de l'invention de la Boussole, de l'Imprimerie, des Moulins à eau & à vent, &c. L'Auteur de la nature affecte, ce semble, de faire naître des causes les plus simples les effets les plus merveilleux, & ce qui n'est pas moins remarquable, ces utiles secrets de l'art, qui, par leur simplicité se révéloient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, ont resté ensevelis pendant une très-longue suite des siécles, & n'ont été découverts qu'au tems marqué dans les decrets de la Providence.

1. L'un des Argonautes. Il avoit la vûe extrêmement perçante. La fable en raconte des merveilles, & Valerius Flaccus les brode ingénieusement dans son Poëme sur l'expédition des Argonautes (*lib.* 1. *v.* 463. *& seq.*)

2. Découverte des satellites de Jupiter par Galilée, & des lunes de Saturne par Cassini.

3. L'immersion & l'émersion des satellites de Jupiter ont beaucoup contribué à rendre la navigation plus sûre, en perfectionnant la connoissance des longitudes.

4 Les taches du soleil furent apperçues pour la première fois en 1611. par Galilée, ou par le P. Scheiner, Jesuite, qui lui en a vivement dispu-

De ces opacités auroit-il le levain ?
Je les vois tour à tour & grossir & décroître,
S'éloigner, revenir, se cacher, reparoître :
Flux & reflux constant dans ses variétés.
Exposons-en la cause. En ses flancs agités
L'astre brillant du jour fait bouillonner sans cesse
Un océan de feux, qui mûs avec vitesse,
Et courant de son centre à ses extrémités,
Forment, en tournant, un tas d'impuretés.
Telle on voit la liqueur dans l'airain bouillonnante,
Former à long replis une écume flotante.
Sur sa surface épars, tous ces corps ténébreux
Affoiblissent l'éclat du globe radieux.
Que dis-je ? ces amas de solide matiere

---

té la decouverte : procès presque indécis que celui entre Leibnitz & Newton, au sujet de la fameuse découverte du calcul différentiel. *Adhuc sub judice lis est.*

Exposons-en la cause, &c. M. de Mairan, dans son sçavant traité de l'Aurore Boréale (*sect.* 5. *Quest.* 3.) dit que les taches qu'on voit si souvent sur la surface du globe du soleil, peuvent provenir des fréquentes fermentations & de quelques précipitations de parties grossieres auxquelles l'atmosphere solaire est peu être sujette. Cette conjecture, fortifiée du sentiment de Descartes, a, je l'avoue, beaucoup de probabilité ; mais la cause à laquelle les tâches du soleil sont ici attribuées, est de son côté tout aussi probable. Du reste, la nature de ces tâches, ou la matiere qui les forme, est la même dans l'hipothèse de M. de Mairan, & dans celle que j'ai adoptée : c'est toûjours une fermentation de parties grossieres. Les deux opinions ne different qu'en ce que l'illustre Académicien place dans l'atmosphere solaire les parties grossieres qui forment les taches, & que je les fais résider dans le corps du soleil, auquel elles sont inhérentes.

Du soleil par degrés éteindroient la lumiere,
Si, dans son vaste sein incessamment produits,
Ils n'étoient par la force incessamment détruit.
Romains, à cette cause & simple & naturelle,
Que l'art de *Galilée* à nos regards décéle,
Il faloit du soleil rapporter la paleur,
Et non au vain courroux d'un Jupiter vengeur,

Du soleil par degrés éteindroient la lumiere, &c. La disparition de quelques étoiles fixes par des causes qui nous sont inconnues, a fait croire à Flamsteed & à d'autres astronomes, que ces soleils se sont éteints, ayant, disent-ils, été obscurcis insensiblement par des taches, qui s'accrochant les unes des autres, ont formé sur leur disque une croûte épaisse. De ce fait astronomique, dont ils assignent la cause avec autant de confiance que s'ils l'avoient bien constatée, ils en ont conclu que les planétes ont été autrefois des soleils; que ces soleils se sont encroûtés & obscurcis par l'entassement de plusieurs couches de parties grossieres qui fermentoient sur leur surface, & qu'ils sont devenus des corps opaques, des *terres habitables*. Cette prétendue métamorphose de soleils en planétes & en terres habitables, a été solidement réfutée par l'Auteur du Spectacle de la Nature [*tom.* 3. *pag.* 505.] & il est fondé à dire qu'il est aussi impossible qu'un soleil en s'incrustant devienne une terre habitable, qu'il est impossible qu'une pierre, par le concours des mouvemens, devienne un homme.

Il falloit du soleil, &c. Plutarque, Pline, & Séneque, disent que pendant toute l'année 707, où César fut assassiné, le soleil ne rendit qu'une clarté foible & languissante. Plutarque *In Cæs.* ajoute même qu'il eut si peu de chaleur, que les fruits ne mûrirent point. Virgile parle aussi de cet affoiblissement de la lumiere du soleil, dans la belle digression qui termine le premier livre des Géorgiques. Les Romains regarderent comme une vengeance des Dieux cette pâleur du soleil, ainsi que les divers prodiges qui paru-

Quand, pour vous respectable à plus d'un titre auguste,
Le plus grand des Humains, s'il eût été plus juste,
Entouré d'assassins sans en être troublé,
Fut à Rome asservie en victime immolé.
J'excuse votre erreur : les sciences abstraites

---

rent, dit-on, après la mort de César, & dont Ovide fait une peinture très-poëtique vers la fin du quinziéme livre des Métamorphoses.

Quand pour vous respectable à plus d'un titre, &c. César étoit encore moins recommendable par le nombre de ses victoires & des services qu'il avoit rendus à la République, que par la vaste étendue de son génie, par sa grandeur d'ame, sa clemence & ses autres vertus, dont pourtant une ambition outrée a terni l'éclat. De tous les hommes, César seroit, selon moi, celui qui auroit fait le plus d'honneur à l'humanité, s'il eût été moins ambitieux.

J'excuse votre erreur : les sciences abstraites, &c. Les Romains, qui avoient un goût si dominant pour l'éloquence & pour la poësie, n'ont eu qu'un goût médiocre pour les hautes sciences. Ce ne fut que près d'un siécle avant J. C. qu'ils commencerent à les cultiver ; & Lucréce leur donna, pour ainsi dire, le ton. L'astronomie, par exemple, étoit si ignorée à Rome l'an 564, qu'au rapport de Tite-Live [*liv.* 38. *num.* 36.] on ordonna des prieres publiques pendant trois jours, à l'occasion d'une éclipse de soleil qui fut prise pour un prodige. Sénéque, qui écrivoit environ l'an 50 de l'Ere Chretienne, avoue que c'est depuis peu qu'on connoît certainement la cause des éclipses de lune. *Cur luna deficiat, hoc apud nos quoque nuper ratio ad certum perduxit.* Nat. quæst. lib. 7. cap. 25. Les Romains n'ont eu ni astronomes ni géométres qui aient laissé une réputation. Lucrece & Pline sont leurs seuls physiciens en titre : & quels physiciens, surtout le premier !

Furent toujours chez vous ſtériles, imparfaites.
Votre ardeur pour Bellone oſa les dédaigner,
Et les vit d'un œil froid dans la Gréce regner.
Ton art, ô Peuple-Roi, ton unique ſcience,
C'étoit d'aſſervir tout à ta vaſte puiſſance,
De voir la terre entiere obeïr à tes loix,
D'être le protecteur, ou le maître des Rois.
O Rome, ce grand art eſt celui de la France.
Mais de la même main qui tient dans la balance
Le deſtin de l'Europe, & de vingt Potentats;
Qui diſpenſe aux BOURBONS des Sceptres, des Etats;
Qui ſçait incorporer à ſon vaſte domaine
Les antiques Etats de l'heureuſe Lorraine;
Terraſſe à *Fontenoy* le Batave, & l'Anglais;
Soumet la Flandre entiere, & par de ſi hauts faits,
Sur elle & ſur ſon Roi tient la terre attentive:
De cette même main elle exerce, cultive
Les talens de l'eſprit, les ſciences, les arts,
Et fait ſe partager entre Minerve & Mars.
Sous d'auguſtes lambris quels corps elle raſſemble!
Aux progrès du Génie ils concourent enſemble.
1 L'un, ouvrage d'Armand, cultive l'art des Vers,
Et l'art dont Démoſtène étonna l'Univers.
2 L'autre parcourt les Cieux, ou ſonde la Nature,
3 Et celui-ci des Tems perce la nuit obſcure.
Leurs écrits immortels ſément de toutes parts
Les tréſors de l'eſprit, du ſavoir & des arts.
O Pere des ſavans, ô Roi digne de l'être,
4 Voi ton fameux Lycée en luſtre, en honneurs croître:
Voi ſes chefs s'illuſtrer par leurs doctes travaux,

1. L'Académie Françoiſe.

2. L'Académie des Sciences.

3. L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

4. Le Collége Royal, fondé par François I. le reſtaurateur des lettres.

Des *Ramus*, des *Murets*, successeurs & rivaux,
Et toi, siége en ton trône, ô superbe Uranie
1 Dans ces murs consacrés à ton puissant Génie :
Monument éternel de l'amour d'un grand 2 Roi
Pour tes savantes Sœurs, pour la Gloire & pour Toi.
3 Sous ces vastes lambris, quel trésor Littéraire,
Que grossit chaque jour un tribut nécessaire;
D'écrits de tous les tems amas prodigieux ;
Ecole du savoir ouverte à tous les yeux !
Tout art est citoyen de cet heureux Empire.
4 Ici, la toile vit : là, le marbre respire.
5 Plus loin l'art d'Arachné fait naître sous nos doigts
Ces tissus suspendus dans les palais des Rois.
6 L'art charmant de *Lulli* s'agrandit sur la scêne.
7 Notre Equerre est, *Bernin*, rivale de la tienne.
8 Le commerce, ce nerf, cette ame des Etats,
Porte le nom François aux plus lointains climats,
Nous livre l'or de l'Inde, aiguise l'industrie.
FRANCE, tout t'ennoblit : sois-en énorgueillie,
Mais sois plus fiere encor des vertus de ton ROI,
De ton zéle pour lui, de son amour pour toi.
Toi dont le fond de l'Etre à notre esprit échape;
Par qui seule un objet en m'affectant me frape,
Qui colores les cieux, & la terre, & les mers;

---

1. L'Observatoire.
2. Louis XIV.
3. La Bibliothéque du Roi.
4. La Peinture.
5. La Sculpture.
6. La Manufacture des Gobelins où sont travaillées de si belles Tapisseries.
7. La Musique.
8. L'Architecture,
9. La Navigation.

lu *Toi, dont le fond de l'Etre, &c.* La nature de la lumiere a beaucoup exercé la sagacité des Phyciens modernes; mais elle a échapé à toutes

Toi,

Toi, qui fluide immense, investis l'Univers,
O Lumiere subtile, avec quel artifice,
De ton corps est construit l'étonnant édifice !
Tous ses soleils semés dans les plaines des cieux,
Flottent dans ce fluide, & leurs feux à nos yeux
Ne brillent au lambris de la voute étoilée,
Qu'autant que la lumiere est par eux ébranlée.
De leurs rayons dardés la forte impulsion,
Seule, nous fait sentir sa douce impression.
Par des chocs successifs l'astre du jour l'excite,
Et dans quelques instans sur nous la précipite.
Par ondulations, sa rapide clarté
Du vaste Firmament franchit l'immensité.
Invisible aux regards par sa propre nature,
Elle est autour de nous pendant la nuit obscure.
Toujours prête à briller, elle attend le moment
Où l'acier, le caillou se heurtant rudement,
Par les brivations que ce choc fera naître,
Elle doit être müë, & dans l'instant paroître.
Il lui faut le secours de ces agens divers,
Rien n'agit par soi-même en ce vaste univers.
Il est dans la Nature une chaîne invisible,
Mais tout effet provient d'une cause sensible.
Ce globe loin de moi ne fuit rapidement,
Que parce que mon bras l'a mis en mouvement.
Le feu dort dans le sein du caillou qui le cache :

---

leurs recherches. Ils ignorent, & probablement ils ignoreront toujours *per quam viam spargitur lux*, comme parle l'écriture. Le fond de cette substance qui affecte nos yeux, & nous fait voir la configuration & l'arrangement des corps, nous est absolument caché.

Et dans quelques instans, &c. Selon les calculs de Neuton, sept à huit minutes suffisent à la lumiere pour parvenir du Soleil jusqu'à la terre, c'est-à-dire, pour traverser un espace de près de trente-trois millions de lieues. On ne peut sçavoir le tems qu'elle employe à arriver des étoiles fixes à notre globe, leur distance étant incommensurable.

Pour qu'il puisse briller, il faut qu'un choc l'arrache.
A mon oreille un son ne peut être porté,
Si par un corps battu l'air n'est pas agité.
Mais quelle méchanique, à ma vue attentive,
Fait agir sur les corps cette lumiere active ?
Comment, & par quel art, des sillons déliés
Offrent-ils tant d'objets en tout sens variés ?
Tracent-ils des couleurs si diverses entre elles,
Produisent-ils enfin des nuances si belles ?
Des rayons mélangés, fléchis différemment,
Etalent à nos yeux ce spectacle charmant.
Par des réfractions, brillans plis de lumiere,
Leur subtile action sur la retine opére,
Et toutes ces couleurs dont l'œil est enchanté,
De ces réfractions empruntent leur beauté.
De-là, dans les objets toutes ces différences,
Ces degrés variés de teintes, de nuances,
Selon que, dans leurs cours, les rayons lumineux
Sont par les bulles d'air pliés vers chacun d'eux.
A ces réfractions ce brillant météore,
Cet arc majestueux dont le Ciel se décore,
Quand les urnes des airs cessent de s'épancher,
Doit ces couleurs où l'œil se plaît à s'attacher.
O de l'Optique Angloise Interpréte fidéle,

O de l'Optique Angloise interpréte, &c. M. Algaroti de Venise a composé en Italien des Entretiens sur la lumiere & sur les couleurs, dans le goût de ceux sur la Pluralité des Mondes. Ce dogme opticien de Neuton est exposé dans cet ouvrage, non-seulement avec une méthode précise & lumineuse, mais encore avec beaucoup d'agrément & de légereté. Tout y est sur le bon ton, à quelques *Concetti* près qu'il faut pardonner au génie de la langue Italienne. On passe moins aisément à l'ingénieux Auteur un manque d'égards pour quelques-uns de nos philosophes, & surtout pour Descartes. *Modestè & circumspecto judicio de tantis viris pronunciandum est.* Quintil. M. Duperon de Castera a traduit en François l'ouvrage de M. Algaroti.

Dans l'art des agrémens rival de *Fontenelle*,
C'est à toi d'embellir, d'agrandir ce tableau,
Esquisse seulement d'un stérile pinceau :
C'est à toi d'amuser & d'instruire les Graces.
Heureux secret de l'art, quelle image tu traces!
Un rayon que reçoit un verre transparent,
Forme de sept couleurs le sillon différent.
Ces premieres couleurs se combinant entre elles,
Enfantent de concert mille couleurs nouvelles.
Tel un Fleuve, coupé par différens canaux,
Dans les fertiles champs forme mille ruisseaux.
Mais quoi ? de ces rayons la subtile structure
Ne peut ni s'altérer, ni changer de nature.
L'art ne la détruit point, & le rouge, & le bleu

Forme de sept couleurs le sillon, &c. Neuton, dans son optique, divise un rayon en sept parties, qu'il appelle couleurs primitives; sçavoir, le rouge, l'orange, le jaune, le verd, le bleu, l'indigo, le violet, & il dit que de leur mélange sont produites les couleurs subalternes, le gris, le brun, l'olive, l'ardoise, &c. Le P. Castel, ce géométre à génie inventif, établit au contraire [*Optique des couleurs, 6. obser. pag.* 87.] qu'un rayon n'a que trois premieres couleurs, le rouge, le jaune & le bleu, & que c'est de leurs combinaisons que naissent toutes les autres couleurs. M. du Fay, enlevé trop tôt aux sciences, soutenoit le même sentiment : mais leur autorité réunie, toute grave qu'elle est, ne peut balancer celle de Neuton, fondée sur les expériences les plus fines, & le mieux avérées.

L'Art ne la détruit point, &c. » Faites passer » le rayon rouge par un second, par un troisiéme & un quatriéme prisme, par un verre jaune, par un verre bleu, vous n'aurez toujours qu'une tâche rouge. Si vous recevez de même un rayon bleu, il demeurera bleu dans tous les milieux où vous l'introduirez, & dans toutes les épreuves auxquelles vous le mettrez. Les rayons ont tous une nature propre, & qui ne change point. » *Spect. de la Nat. tom.* 4. *pag.* 169.

Conservent leur couleur, fixe dans le milieu.
D'eau, de lumiere, d'air la plus foible parcelle
Ne peut être detruite, ô Sagesse éternelle.
Tout être corporel, de tes trésors sorti,
Par Toi seul à jamais peut être anéanti.
Du globe qui nous luit pendant la nuit obscure,
Quel est l'aspect, quelle est la marche, la structure ?
Pourquoi, tantôt opaque, & tantôt lumineux,
Cache-t-il sa clarté, l'offre-t-il à nos yeux ?
Sous la forme d'un arc d'abord il se présente.
Sa lumiere s'acroît par progression lente ;
Puis son disque arrondi, brillant au haut des airs,
Représente le jour dans le sombre Univers.
Enfin ce vif éclat par degrés diminue,
Et, décroissant toujours, disparoît à la vue.
De toi naît, ô Soleil, cette variété :
A l'Astre de la nuit tu donnes la clarté.
Tes rayons réflechis enfantent sa lumiere.
1 Plus ou moins près de toi, plus ou moins il éclaire.
Oui, ses phases ..... Mais quoi ? je te vois t'obscurcir.
Je vois pâlir tes feux, ton globe se noircir.
Ah ! ta fiere rivale, à t'aprocher forcée,
Entre la terre & toi, dans son cours, s'est placée,
Et fermant toute issue à tes traits radieux,
Par son opacité te dérobe à nos yeux.
Sois vengé : qu'à la terre elle soit enchaînée :
Que dans son tourbillon elle roule entraînée :
Que de son globe enfin, son rapide moteur,
Elle soit tributaire, & lui céde en 2 grandeur.

---

1 Les phases de la Lune, ou ses accroissemens & décroissemens de lumiere, proviennent des différentes positions de cette Planéte à l'égard du Scleil.

2 Selon M. Cassini, la Lune est cinquante-deux fois moins grosse que la Terre. Dans son apogée, elle en est distante d'environ quatre-vingts-dix mille lieues, & dans son périgée de près de soixante-dix-huit mille lieues.

Mais sa face, d'un voile ..... O flotte Athénienne,
Cette noirceur t'inspire une terreur soudaine.
Et vous, peuples grossiers de ces lointains climats,
Où vous foulez aux pieds l'or qui naît sous vos pas,
Vos cris frapent les airs, & votre esprit crédule
Redoute les effets d'un combat ridicule.
Bannissez votre effroi: sachez ce qui produit
Cet obscurcissement du flambeau de la nuit.
La Terre en décrivant son orbite ordinaire,

------ *O Flotte Athénienne, &c.* Thucidide rapporte [*lib. 7.*] que la veille du fameux combat qui fut donné dans le Port de Syracuse, il y eut une éclipse de Lune, laquelle effraya extrêmement la Flotte des Athéniens qui assiégeoient cette Ville. Nicias, leur Général, prit l'éclipse à mauvais augure, & suspendit par superstition la retraite qu'on avoit prudemment résolu de faire la nuit même. Ce délai occasionna le combat du lendemain, où les Athéniens furent entierement défaits. C'est bien à cette superstition ridicule qu'on peut appliquer le fameux vers de Lucréce: *Tantum Relligio potuit suadere malorum.* Tant un culte indiscret peut enfanter de maux.

Vos cris frapent, &c. On lit dans quelques Relations des Indes Occidentales, que les Sauvages du Chili, lorsqu'il y a une éclipse de Lune, se répandent dans la campagne en jettant de grands cris, & en frapant sur des vases d'airain. Ils croyent qu'alors la Lune est aux prises avec un Dragon qui veut la dévorer, & qui la cache par son énorme grandeur, qu'ils disent être de deux cens coudées. Ils s'imaginent que le bruit qu'ils font epouvante le Dragon, & le met en fuite. Lorsque la Lune est entierement sortie de l'ombre, ils célébrent par des chants & des danses, la prétendue victoire qu'elle vient de remporter par leurs secours.

Placée entre ce globe & l'aſtre qui l'éclaire,
A par ſa vaſte maſſe intercepté ſes feux.
Le globe s'eſt couvert d'un voile ténébreux.
Ainſi lorſqu'un flambeau fait briller ſa lumiere,
Si je place la main entre elle & ma paupiere,
Ce corps interpoſé, par ſon opacité
Dérobe à mes regards cette douce clarté.
Si d'un verre arrondi le rapport eſt fidéle,
Quel ſpectacle frapant ſon diſque me décéle !
Etonné, je crois voir d'inacceſſibles monts,
Des rivieres, des mers, des abîmes profonds.
Tout marque aux mêmes traits & ſon globe & le nôtre.
Ils ſont denſes tous deux, opaques l'un & l'autre.
S'il nous ſert de flambeau pendant l'obſcurité,
Notre globe à ſon tour lui prête ſa clarté.
Chacun d'eux réflechit par une même voie,
L'éclat que le ſoleil à chacun d'eux envoie.
Mais ſi l'aſtre du jour, par ſes feux éclatans,
Dans l'un brille aux regards de milliers d'habitans,
Dans l'autre éclaire-t'il ſeulement la matiere ?

Des rivieres, des mers, &c. Le ton affirmatif avec lequel Derham parle de ces mers & de ces rivieres [*Théol. aſtronomique, Diſc. prélim.*] me paroît une aſſertion trop hardie. Il y a tout au plus de la probabilité, & même il ſe pourroit fort bien qu'il n'y eût dans le globe lunaire ni riviere, ni mer, comme M. Huguens [qui cependant y place des habitans] tâche de le prouver dans ſon *Comoſthéoros* [*pag.* 114.] Je trouve beaucoup plus de réſerve dans le ton conjectural que prend M. de Fontenelle, en parlant ſur la même matiere. » Ces Sçavans, *dit-il*, qui voyagent » dans la Lune avec des lunettes d'approche, y » ont découvert des mers, des lacs, de très-hau- » tes montagnes ; des abîmes très-profonds..... » Ce n'eſt pourtant qu'une conjecture, & de la » diſtance où nous ſommes, il eſt permis de ne » pas deviner tout à fait juſte. » *Pluralité des Mondes, deuxiéme Entretien.*

Sur des Etres pensans ces rayons de lumiere
Seroient-ils épanchés pour offrir à leurs yeux
D'un monde régulier le spectacle pompeux,
Des trésors, les beautés, le jeu de la Nature?
L'hypothèse est plausible, & jamais conjecture
Ne fut plus à ta gloire, ô suprême Moteur.
Elle accable l'esprit du poids de ta grandeur.
Tous ces globes formant le Monde planétaire;
Sur qui l'astre du jour fait jaillir sa lumiere,

L'hypothèse est plausible, &c. Je ne parle d'habitans dans la Lune & dans les autres Planétes, que conjecturalement, & seulement pour ne pas passer sous silence une pure hypothèse, & sans l'adopter; elle trouve ici sa place naturellement. Entre plusieurs Auteurs qui en ont parlé, je n'en citerai que deux. » Il n'y a point, dit un » Docteur Allemand aussi profond dans la Phy- » sique que dans la Théologie, il n'y a point » de pensée plus frivole, plus déraisonnable, » plus indigne de la majesté du Créateur, que » celle de quelques personnes qui prétendent » que les Planétes ne servent qu'à luire pendant » la nuit, & qui se mocquent de ceux qui y » admettent des Créatures raisonnables, quel- » les qu'elles puissent être, que Dieu a pla- » cées sur ces théâtres, peut-être plus magnifi- » ques que notre Terre, pour être les specta- » teurs de ses Ouvrages, & les adorateurs de sa » Majesté divine, » *Jean Albert Fabricius, Théol. de l'Eau, liv. 2. chap. 1.* L'illustre Auteur du Spectacle de la Nature parle moins affirmativement que le savant Fabricius, & dans cette retenue il y a plus de sagesse. » Que Dieu, *dit-il*, y ait » distribué [*dans les Planétes*] diverses intelligen- » ces pour en être loué; il n'y a dans ce mag- » nifique soupçon rien qui blesse sa grandeur, » ou qui affoiblisse notre reconnoissance: & » quoiqu'il les fasse servir de demeure à diffé- » rens ordres de créatures, nous n'en sommes » pas moins tenus de sentir l'avantage de notre » condition. » *Spect. de la Nat. Tom. 4. pag. 499.*

Tant d'invisibles corps sur qui d'autres soleils
Dardent aussi leurs feux, à ses feux tous pareils,
Seroient ainsi peuplés des substances pensantes,
Etres d'un premier Etre, & de lui dépendantes.
L'adorant comme nous, leurs cœurs reconnoissans
A ce Dieu créateur offriroient leur encens......
Ah! pardonne, grand Dieu, pardonne ce problême :
Si j'ose l'exposer, c'est pour ta gloire même.
Des mondes infinis semés d'adorateurs :
Quelle carriere immense ouverte à tes grandeurs!
Un Astre peu connu, plus craint que le tonnerre,

Un Astre peu connu, &c. J'ose avancer que nous n'avons point de systême fixe sur les Cométes, parce qu'à proprement parler, on ne s'est mis à les étudier avec soin que depuis l'aparition de celle de 1680. la plus grande & la plus brillante qu'on ait encore vûe. Ce ne sera qu'après une longue suite d'observations exactes sur le retour, sur la marche, & sur les apparences des Cométes d'une classe un peu distinguée, qu'on pourra connoître la vraie cause de l'irrégularité de leur cours, & de la varieté de leurs configurations. Tout ce qu'aujourd'hui nous savons de sûr au sujet des Cométes, c'est que ce sont des Planétes; qu'elles entrent dans notre Tourbillon, d'où elles se dégagent par une accélération graduelle, & qu'elles décrivent autour du soleil, leur foyer commun, des Ellipses fort excentriques & extrêmement allongées. Neuton dit dans ses Principes Mathématiques, qu'elles s'étendent beaucoup au-delà de l'orbe de Saturne. Quelle doit être l'immensité de ces ellipses! A l'égard du nombre des Cométes, depuis la mort de Copernic, arrivée en 1543, on en a compté 31, toutes differentes, en y comprennant la derniere de 1742, sans parler de beaucoup d'autres; apperçues antérieurement à l'an 1543. Voilà les Planétes de

De son aspect terrible épouvante le terre.
d'une marche inégale il roule dans les Cieux.
Bizarre phénoméne, il se montre à nos yeux
A cheveux flamboyans, à queue étincelante,
O peuples éperdus, banissez l'épouvante.
Non, non, ne craignez point qu'un barbare vainqueur
Porte dans vos foyers le carnage & l'horreur,
Que d'un air empesté les vapeurs meurtrieres
Transforment vos cités en vastes cimetieres,
Que tous les élémens, par un commun effort,
Soufflent sur vos guerets la disette & la mort.
Trop long-tems l'ignorance, & des erreurs antiques
Vous firent redouter ces fléaux chimériques.
Sans vertu, sans pouvoir, ces globes étrangers,
Dans notre tourbillon seulement passagers,
S'approchent du soleil à diverses distances,
Puis, faits pour parcourir des élipses immenses,

---

notre Monde, fort multipliées, & les bornes de notre Tourbillon, bien plus étendues que Descartes ne l'a cru.

A cheveux flamboyans, à queue étincelante. C'est cet appareil menaçant qui effraye le peuple; & qui contribue le plus à lui faire regarder les Cométes, comme des hérauts que Dieu envoye pour annoncer ses vengeances, & comme les avant-coureurs de la guerre, de la peste, ou de la famine. Cette chevelure ou cette queue, si formidables aux yeux du vulgaire, n'ont rien que de fort naturel aux yeux du Physicien. C'est suivant l'opinion la plus générale, un grand amas d'exhalaisons que le soleil, par l'activité de sa chaleur, détache du corps de la Cométe, à mesure qu'elle approche de cet astre & qui déborde dans l'atmosphere qui environne la Cométe. Voyez dans le traité de l'Aurore Boréale [*Sect.* 5. *Quest.* 24.] une autre opinion que M. de Mairan propose modestement comme un doute, & qui n'est pas moins probable qne celle que je viens d'exposer.

Pour reparoître un jour à nos timides yeux,
Vont terminer leur course aux barrieres des cieux.

Quel amas varié de clartés * *scintillantes*,
Sur un lambris d'azur en apparence errantes !
D'un éclat vif & doux mon œil les voit briller,
Mais leur nombre infini qui le peut calculer ?
Tu le peux seul, grand Dieu, Toi, qui d'une parole
En as semé les Cieux de l'un à l'autre pole,
Qui leur as assigné leur rang, leur fonction,
Qui donnes à chacune & son poste & son 1 nom :
Et qui les dirigeant dans leurs vastes orbites,

Pour reparoître un jour, &c. M. le Monier, de l'Académie des Sciences, dit dans sa *Théorie des Cométes, pag.* 63, qu'il est bien porté à croire que la Cométe de 1682. est la même qui parut en 1607, & en retrogradant, en 1531, & 1456. Les élémens de leurs théories étant les mêmes, il en conclud qu'elle reparoîtra, suivant toute apparence, en 1758. Cette Cométe, en calculant les intervales de tems ausquels elle a paru, acheveroit sa révolution en 75 ans.

On lit dans le même ouvrage, *pag.* 75. que M. Neuton rapporte dans ces principes Mathématiques de la Philosophie, que M. Halley ayant remarqué qu'il avoit paru quatre fois de suite, à chaque intervalle de 575. ans, une très-grande Cométe, savoir, immédiatement après la mort de Jules César, ensuite l'an de Jesus-Christ, 531, puis au mois de Février de l'an 1106, & en dernier lieu sur la fin de l'année 1680, & que cette Cométe avoit eu à chaque fois une queue d'une grandeur prodigieuse ; M. Halley a déterminé par ce moyen l'orbe elliptique de cette Cométe, & il en prédit le retour vers l'an 2255. Ce sera aux Halleys de l'an 2255, à verifier la prédiction.

* Etoiles fixes.

1. *Qui numerat multitudinem stellarum, & omnibus eis nomina vocat.* Ps. 146.

Les asservis aux loix qui leur furent prescrites,
Fameux restaurateurs de l'art que je décris,
Hipparque, Ptolomée, & toi, Timocharis,
De ces douces clartés vous fixates le nombre.
Vous êtes démentis : mais un nuage sombre
Obscurcissoit encor vos regards vigilans.
Vous parcouriez les Cieux à pas hardis, mais
lents.

De ces douces clartés. Les Astronômes de l'antiquité ne comptoient que mille vingt-deux Etoiles fixes. Nous n'en compterions nous-mêmes guéres davantage aujourd'hui, si nous étions privés du secours des Lunettes astronomiques. Les grands-hommes que je viens de citer, auroient fait les mêmes découvertes que nous avons faites dans le Ciel, s'ils avoient connu le Telescope. Sur ce principe, c'est bien injustement que nous reprochons aux Anciens leur peu de progrès dans la Physique, l'Anatomie, & la Navigation. Leurs étonnans succès dans l'Eloquence, dans la Poësie, dans les Arts libéraux, prouvent qu'ils ne nous cédoient ni en génie, ni en connoissances spéculatives. De-là il s'ensuit que s'ils eussent pû faire usage de la machine pneumatique, du Microscope, de la Boussole, ils auroient de proche en proche poussé tout aussi loin que nous les Sciences que ces utiles instrumens ont si fort agrandies. L'avantage que nous avons sur les Anciens, du côté des connoissances pratiques, nous le devons uniquement au hazard, & il nous sied peu d'être fiers d'un savoir purement fortuit, & des richesses que nous ne possedons qu'en qualité de derniers-venus.

Vous parcouriez les Cieux. Hipparque, Ptolomée, Timocharis, & avant eux, Conon & Pythéas de Marseille, qui vivoit environ 350 ans avant J. C. ont successivement perfectionné l'ancienne Astronomie par quantité d'observations, dont quelques-unes sont venues jusqu'à nous. Strabon nous a conservé sur-tout [*lib.* 2.] la fameu-

Leur éclatante voute aux yeux de Galilée :
Dans son immensité devoit être étalée.
Aidé d'un instrument, industrieux flambeau ;
Il devoit le premier voir un Ciel tout nouveau,
Et, né pour présider à l'art des Zoroastres,
Mesurer, discuter, 1 multiplier les Astres.
Tel, avant lui, cet 2 homme utile à l'Univers,
Ce moderne 3 Typhis ; aigle hardi des mers,
Qui s'ouvrit un sentier impratiqué sur l'onde,
Fit, aux yeux des mortels, éclore un nouveau
Monde.
En rivaux du soleil, ces feux étincelans,
Immobiles flambeaux, par eux-mêmes brillans,
Prodiguent, comme lui, la lumiere & la vie.

---

se Observation de Pythéas, par laquelle en comparant l'ombre d'un Gnomon à sa hauteur au tems du solstice, il détermina la latitude de Marseille, ou sa distance de l'Equateur. Mais l'Astronomie, quoique cultivée avec soin, n'étoit pas de leur tems une science fort étendue. Il étoit reservé au célébre Galilée de l'agrandir, & de s'y frayer des routes toutes nouvelles.

Leur éclatante voute, &c. Ce fameux Sectateur du systême Copernicien, qu'il lui [a] coûta si cher d'avoir soutenu, est regardé à juste titre comme le pere de l'Astronomie moderne. C'est lui qui par le moyen du Telescope, a fait le premier dans le Ciel ces surprenantes découvertes qui ont agrandi la science des Astres, & perfectionné l'art de la Navigation. Il les expose agréablement dans son *Nuncius Sidereus.* J'y renvoye le Lecteur.

[a] Voyez à ce sujet l'Almageste du P. Riccioli, *lib. 9 Sect. 4. Cap. 40.* Le savant Jésuite y détaille les démêlés de Galilée avec le Tribunal de l'Inquisition, qui aboutirent à une prison.

1 Découverte des quatre Satelites de Jupiter, qu'il nomma les Astres de Médicis.

2 Christophe Colomb, en 1492.

3 Pilote des Argonautes.

D'eux

D'eux à lui la diſtance eſt énorme, infinie.
Peut-être ils ſont encore plus grands, plus lumineux,
Et dans leur tourbillon font rouler autour d'eux,
Des globes ſans éclat que leur vive lumiere,
Dans ſes divers effets, colore, échauffe, éclaire.
A peine perceptible, une foible * blancheur
Montre à l'œil attentif un ſillon de lueur.
Quelle eſt donc cette voie? Au rapport de ma vue:
Par le ſecours de l'art fortifiée, acrue,
C'eſt un amas de feux, fixes au firmament.

D'eux à lui la diſtance eſt énorme, La diſtance du ſoleil aux étoiles eſt incommenſurable. » Quelques tentatives qu'on ait faites, *dit M. Caſſini le fils*, pour parvenir à connoître la diſtance de *Sirius*, elles ont été inutiles; parce que, ſuivant les obſervations les plus exactes, on n'a reconnu dans les étoiles fixes aucune paralaxe, ou elle s'eſt trouvée preſque inſenſible. » Ce que dit M. Caſſini de l'impoſſibilité de meſurer la diſtance de *Sirius* à l'égard de la Terre, on peut le dire d'une fixe à l'égard du Soleil. Et quel doit être l'éloignement de cet aſtre aux étoiles qui forment ce qu'on appelle la *voie lactée*, & dont la profondeur dans le ciel eſt ſi prodigieuſe, que les plus excellens teleſcopes les rendent à peine ſenſibles? Cette effroyable diſtance confond & épouvante l'imagination.

Des globes ſans éclat. On préſume avec beaucoup de fondement, que les étoiles fixes étant des ſoleils, éclairent des planétes qu'on ſuppoſe tourner, chacune dans ſon tourbillon, autour de leur ſoleil, centre commun de leurs révolutions. C'eſt ſur l'emploi de notre ſoleil; & ſur la théorie de nos planétes, que cette conjecture très-probable eſt fondée, ſauf la variété infinie que l'Auteur de la nature peut avoir employée dans la forme & dans l'arrangement de tous ces mondes inviſibles.

* Voie lactée.

De notre globe au leur tel est l'éloignement,
Que l'esprit se confond en sondant leur distance,
Et ne peut qu'adorer, dans un humble silence,
Le pouvoir de celui qui d'un mot les forma,
Dont la prodigue main dans les cieux les sema
A tas aussi nombreux, qu'en tout inépuisable
Sur la rive des Mers elle a semé le sable.

Quelle est votre étendue & votre immensité,
Vastes cieux ! Mon esprit en est épouvanté,
O terre, tu n'es donc qu'un atôme, qu'une ombre ?
Quoi ? des mondes sans fin, & des soleils sans nombre.
Des marches, des retours à des globes prescrits,
Par ces globes roulans avec ordre décrits !
Point d'obstacle, nul choc, une exacte harmonie,
Une régle immuable ! O miracle ! Et l'impie,
Frapé de l'évidence, ou plutôt accablé,
Ose encor soutenir qu'un ordre si réglé
Est l'œuvre du hazard, du choc de vils atômes,
Aux yeux de la raison ridicules fantômes,
La matiere pensante auroit donc le pouvoir

Est l'œuvre du hazard. C'est de cette marche invariable des corps célestes, c'est de l'ordre & de l'harmonie qui regnent entr'eux, que Ciceron tire un argument contre le sistême d'Epicure. » *Hæc omnis descriptio siderum, atque hic tantus cæli ornatus, ex corporibus huc & illuc casu & temerè concursantibus, potuisse effici, cuiquam sano videri potest ; aut verò alia quæ natura, mentis & rationis expers, hæc efficere potuit, quæ non modò, ut fierent, ratione eguerunt, sed intelligi qualia sint sine summa ratione non possunt ?* De nat. Deor. lib 2. num. 44.

Ce raisonnement si solide est précédé d'une objection à laquelle l'Epicuérisme n'a rien à opposer : » *Quod si mundum efficere potest concursus atomorum ; cur porticum, cur templum, cur domum, cur urbem non potest ? quæ sunt minùs operosa, & multò quidem faciliora.*

De combiner, d'agir, d'arranger, de vouloir?
Ce principe éternel, cette cause premiere,
Par qui tout être existe & vit, c'est la matiere?
Ah! loin, idée absurde, affreux raisonnement,
Que mes yeux, ma raison, mon être, tout dément.
Ce bel ordre est, grand Dieu, l'œuvre de ta puissance,
Toi, dont tout l'Univers démontre l'existence,
Toi, dont le Firmament annonce la grandeur,
Toi, dans qui la Nature exalte son Auteur.

Ce bel ordre est, grand Dieu. Cette vérité, follément combattue par Spinosa, Hobbes & Toland, a été reconnue par Platon & par quelques autres sages du Paganisme. Je ne citerai que deux témoignages, & la Poesie aura la gloire d'en fournir un. Ciceron [*De natura Deorum libro secundo numero* 38.] ne doute point qu'une intelligence toute excellente, toute divine, ne soit la cause premiere de cette constante régularité qu'on admire dans la marche & dans les révolutions des corps célestes. Claudien reconnoît que toutes les piéces qui composent la machine du Monde sont l'ouvrage du *Conseil* de Dieu, d'une intelligence suprême qui a formé leur arrangement, & qui régle tous leurs mouvemens méchaniques.

Nam cùm dispositi quæsissem fœdera Mundi,
Præscriptosque maris fluxus, terræque meatus,
Et lucis, noctisque vices: tunc omnia rebar
Consilio firmata Dei, qui lege moveri
Sidera: qui fruges diverso tempore nasci,
Qui variam Phœben alieno jusserit igne
Compleri, solemque suo, porrexerit undis
Littora, tellurem medio libraverit axe.
In Rufin lib. I.

A reste, il est juste de faire honneur à Claudien de ce qu'il a sû réunir dans ces vers la saine Physique & la bonne Poesie. L'accord n'est pas si aisé.

SOMMAIRE

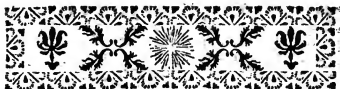
DU

SECOND CHANT.

TABLEAU de la Mer calme. Tableau de la Mer agitée. Flux & Reflux. Que la vraie cause de ce Phénoméne est inconnue. Utilité des Marées. Analyse des propriétés du sel marin. Que la Mer, par le moyen de l'évaporation de ses eaux, fait naître les Fleuves, & fournit à leur entretien. Méchanisque de l'évaporation perpétuelle de la Mer. Les Poissons. Description de la Baleine. Digression sur la péche qu'on en fait dans la Mer Glaciale. Description du Requin, de la Sie, de l'Espadon, ou Epée de mer. Leur antipathie, & leurs guerres. Qu'elles sont l'effet d'une Providence sage. Description du Dauphin. Les Poissons amphibies. Description du Lamentin, ou Vache de mer, du Veau marin, du Walrus. Qu'ils ont un besoin indispensable de sortir de l'eau pour respirer l'air. Leur précaution singuliere pour empêcher qu'on ne les surprenne, lorsqu'ils dorment sur le rivage. Les Poissons volans. Méchaniques de leur vol. Avantage qu'ils retirent de cette faculté, propre à leur espéce. Les Poissons recherchés pour la delicatesse de leur chair. Dénombrement des plus exquis. Fécondité prodigieuse des Poissons en général, soit visibles, soit invisibles. La Mer, théatre de discorde & de guerre parmi eux. Adresse de la Torpille & de la Séche pour se dérober à la poursuite de leur ennemi. Les Coquillages. Que le flux les apporte sur les côtes. Description du Poisson à coquille que l'on nomme le Nautile ou le Navigateur. *Description du* Mu*rex ou de la Pourpre, de la Conque de Mer, de la mere-Perle. Les Plantes marines. Que le fond de certaines Mers est semé d'un nombre infini des plantes de*

différente espèce. Principes de leur végétation. Leur utilité à l'égard du Poisson-reptile. Description de l'Eponge & du Corail. Les Isles. Que le bouleversement du globe de la Terre, opéré par le Déluge, est la vraie cause qui les a produites. Description des horribles effets du Déluge. La Navigation. Découverte du nouveau Monde. Tableau de cet autre Univers. Ses richesses en tout genre. Commerce par la voie des échanges, entre les Naturels du pays & les Européens. Que la Navigation sert aux vues générales de Dieu, par rapport au bien de la société, & à ses vues particulieres, par rapport à la publication de l'Evangile.





LA GRANDEUR
DE DIEU
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE,
POEME.

SECOND CHANT.



Uittons du Firmament les routes lumineuses :
Abaissons nos regards sur les Mers spacieuses :
Dans leur vaste circuit, & dans leur profondeur,
Contemplons du Très-haut l'inéfable grandeur.
Dans tout ce que contient leur étendue immense,
Admirons sa sagesse, admirons sa puissance.
O * toi, tantôt paisible, & tantôt furieux.
Toi, que mon œil charmé confond avec les cieux,
Théâtre d'inconstance & d'intestine guerre ;

* Tableau de la mer calme.

Qui de tes flots altiers environnes la terre;
Qui, source de trésors, lien de l'Univers,
Enrichis, réunis mille peuples divers,
Océan, quels objets ta surface présente!
De nos prez, sur tes flots, la verdure riante
Est unie à l'azur du ponpeux Firmament.
Quel calme dans ton sein agité molement!
Par les Zéphirs ta face à peine est filonnée.
Des fiers tyrans des airs la cohorte éfrénée
Se tait. Un vif essain de citoyens des flots
Bondit, plonge, revient ; fond encor dans les eaux :
L'onde, à foibles replis, s'approche de la plage,
Avec un doux murmure elle bat le rivage.
La Fable ici diroit qu'*Alcione & Céix*
De leurs tendres amours couvent alors les fruits.
 * Mais ce calme est troublé. Fierement courroucée,
L'onde s'enfle & mugit. Jusqu'aux Cieux élancée,
Elle tombe écumante, & cent goufres ouverts
L'engloutissent soudain, & soudain dans les airs
Vomissent de leurs flancs la vague renaissante.
Elle retombe, & roule en montagne bruyante.
Le flot choque le flot. A leurs mugissemens
Les aquilons fougueux joignent leurs siflemens.
Ah! L'onde furieuse, en cet affreux orage,
Prête à submerger tout, va franchir le rivage.
Non, ne le craignons point. Un frein impérieux.
Enchaîne, ô fiere Mer, tes flots séditieux.
Le doigt du tout-puissant a tracé sur le sable
Un 1 ordre redouté, barriere impénétrable.
Ton onde audacieuse, à cet auguste aspect,
Tombe, & pleine d'éfroi, recule avec respect.
 A ce tableau ** succéde une frapante image.
Tour à tour le flot quitte & reprend son rivage.

* Tableau de la mer agitée.

1 *Usque huc venies, & non procedes ampliùs, & hic confringes tumentes fluctus tuos.* Job, cap. 38. v. 11.

** Flux & Reflux de la mer.

Je le voi chaque jour lentement se hausser,
Puis, fixe quelque tems, lentement s'abaisser:
Accès perpétuels, & marche réguliere,
Dont le vrai méchanisme, & la cause premiere
Seront toujours l'écueil de l'esprit étonné,

Puis, fixe quelque tems. L'eau, dans le flux, reste quinze minutes ou environ dans sa plus haute élévation. Dans le reflux, elle demeure aussi près d'un quart d'heure dans son plus grand abaissement. Le flux est de six heures, c'est-à-dire, que les eaux sont entraînées six heures de suite du midi au nord. Elles employent le même tems à revenir du nord au midi.

Seront toujours l'écueil. Les Philosophes modernes ne s'accordent point sur la cause des marées, & leurs divers sentimens ne sont que problêmes. Pour ne citer que les deux plus célébres d'entr'eux, l'hypothèse de Descartes, suivant laquelle le tourbillon de matiere subtile, pressé par le globe de la lune, foule les eaux de l'Océan, & par cette pression les fait monter, n'est qu'une conjecture : encore faut-il admettre le sistême des tourbillons que celui de l'attraction, aujourd'hui le sistême dominant, a presque anéanti. Neuton prétend que les eaux de la mer Océane gravitent vers le centre de la terre par les loix de la pesanteur ; que loin d'être foulées par le globe lunaire, elles en sont au contraire élevées par la force de l'attraction, & qu'elles s'abaissent lorsque la force de répulsion agit sur elles. Cela doit être en conséquence du sistême de Neuton ; mais enfin ce sistême de Neuton, fut-il encore plus probable qu'il n'est, est-il en rigueur une démonstration ? Son principe, quoi qu'on dise en sa faveur, n'est pas une vérité mathématique. Ce n'est qu'une hypothèse vrai-semblable au jugement du Philosophe qui sait combien est cachée la cause primordiale de la plûpart des effets de la Nature. Ainsi la vraie cause qui opére les alternatives constantes & régulieres du flux & du reflux, est jusqu'à pré-

Cet esprit si superbe, hélas ! & si borné.
Aveugles, qui marchons dans une nuit obscure;
Vils jouets de l'erreur, laissons à la nature
Le voile qui la cache, & sans la surveiller,
Respectons des secrets qu'elle veut nous céler.
Et qu'importe après tout que du flux de l'Euripe,
Aristote nouveau, j'ignore le principe ?
Par ces heureux effets le Flux sert mes besoins:
C'est tout ce que je veux. J'adore en lui les soins
D'un Dieu sage & puissant qui le pousse au rivage
Pour amener par lui les vaisseaux dans la plage,
Pour garantir les flots d'un calme corrupteur,
Pour disperser au loin un sel conservateur,
Pour entraîner enfin les impures matieres,
Que sur les bords des Mers vomissent les Rivieres.
Ce sel, agent actif, les ronge & les détruit.

QUELS * biens plus précieux ta salure produit,
Vaste Océan! C'est peu qu'elle empêche ton onde
De perdre sa vertu, d'être infectée, immmonde:
Elle fait vivre encor tes habitans nombreux.
Leur vigueur s'en accroît. Le flot en soutient mieux.

---

sent une enigme, & le sera peut-être toujours. Tout esprit sage doit dire avec Lucain, au sujet de ce Phénomène merveilleux :

Quærite, quos agitat Mundi labor. At mihi semper.
Tu, quæcumque moves tam crebros causa meatus,
Ut superi voluere, late. Pharſ. lib. 1. v. 417.

Aristote nouveau. » On a prétendu, *dit M. Rollin*, qu'Aristote étoit mort de chagrin pour » n'avoir pu comprendre le flux & le reflux de » l'Euripe, & que même il s'étoit précipité dans » cette mer en disant : Que l'Euripe m'engloutisse puisque je ne puis le comprendre. Il y » avoit bien d'autres choses dans la Nature qui » passoient son intelligence, & il avoit trop bon » esprit pour s'en chagriner. » *Hist. anci. tom. 12. pag. 576.*

* Avantage du sel marin.

Le poids, l'énorme poids de ces maſſes flotantes,
Que mon œil voit marcher à voiles ondoyantes.
Le ſel atténué, devenu volatil,
Entre dans les vapeurs, & toujours plus ſubtil,
Avec elles s'éléve & remplit l'atmoſphére.
Incorporé pour lors à la vapeur légére,
Lorſqu'elle ſe réſout en ruiſſeaux bienfaiſans;
Comme elle, il vivifie & féconde les champs:
Avec elle il concourt, par ſes pointes piquantes,
A faire végéter les arbres & les plantes.
Plus groſſier, de quel bien ce ſel eſt l'inſtrument!
A la chaleur ſolaire, au fluide élément
Il oppoſe ſon poids, quand ſur l'onde tranquile;
Ils exercent tous deux leur action utile.
A leur force attractive il permet d'élever
Ce qu'il faut ſeulement pour pouvoir abreuver
Les verdoyans coteaux, les fertiles campagnes.
Sans un frein ſi puiſſant, de liquides montagnes,
Torrens par le ſoleil attirés dans les airs,
Fondroient de toutes parts, & noiroient l'Univers.
Dans ſes proprietés toujours plus admirable,
Il eſt pour l'homme même un agent ſecourable.
Sans lui, nos alimens ſont vuides de ſaveur.
Il écarte loin d'eux tout germe corrupteur.
Des principes vitaux le plus actif peut être,
Aux eſprits qu'il anime il ſemble donner l'être.
Grand Dieu, Toi, dont la main, dès le commencement,
Aux ondes de la Mer l'unit intimement;
Cet agent merveilleux, ſi vil en apparence,
Signale ta ſageſſe autant que ta puiſſance.
Le plus foible inſtrument, quand Tu veux, dans tes mains,
De prodiges ſans nombre étonne les Humains.
AVEC quelle fierté vous voyez, Mers profondes,
Cent Fleuves vous porter le tribut de leurs ondes,
Et malgré leur orgueil, en ignobles ruiſſeaux,
Se perdre obſcurément dans le ſein de vos eaux!
De cet hommage vain ceſſez d'être ſi fieres,

Vous n'êtes de leurs flots que les dépositaires.
Ces fleuves à jamais doivent couler pour nous.
Leur source intarissable, ils la tiennent de vous.
Sans cesse s'échappant des plaines azurées, *
D'innombrables vapeurs dans l'air sont attirées.
Elles fondent en pluie, elles forment le cours
De ces fleuves féconds en utiles secours.
Par quels ressorts cette eau que la vapeur recelle,
Malgré le poids des sels incorporés en elle,
Peut-elle s'élever aux régions de l'air,
Et comment la soutient ce fluide leger ?
La chaleur du soleil, agissante & féconde,
Dilate fortement l'air comprimé dans l'onde.
Libre alors, il agit. Son élasticité
Donne à la bulle d'eau plus de légéreté.
L'un & l'autre attirez par la chaleur solaire,
Ils s'élancent ensemble au haut de l'atmosphére.
Là, rencontrant un air d'un poids égal au leur,
Il est en équilibre, ainsi que la vapeur.
Grand Dieu, tels sont les biens que ta munificence.
Par l'organe des Mers à la terre dispense :
Innombrables bienfaits, qui toujours renaissans,
Doivent te consacrer nos cœurs, & notre encens.
Mais pour mieux signaler ta sagesse profonde,
Tu voulus, Dieu puissant, que dans le sein de l'onde,
Des êtres animés à ta féconde * voix,
Vêcussent asservis à d'immuables loix ;

---

* Evaporation de l'eau.

Elles fondent em pluie. L'origine des fleuves n'est plus un problême. Il est aujourd'hui presque démontré qu'ils naissent des pluies abondantes qui tombent sur les montagnes, dans le cœur desquelles sont leurs sources. J'entre là-dessus dans un plus grand détail dans la quatriéme note du troisiéme Chant, & j'y expose l'ancien sistême qui n'a plus pour partisans que quelques Cartésiens endurcis.

* Création des poissons.

Que

Que chaque espéce propre enfantant son sembla-
ble,
Fût de productions un germe inépuisable.
Tu dis : & dans l'instant des miliers d'animaux
Reçurent l'existence, & peuplérent les eaux :
Stables & vagabonds dans les plaines humides,
Unis, & divisés, adroits, de proie avides,
Différens en espéce, en figure, en grandeur,
Fidéles à l'instinct, leur guide & leur moteur.

SUR ce peuple infini les énormes * Baleines
Dominent fierement, superbes souveraines,
Et sous l'immense poids de leurs corps monstrueux,
Pressent & font gémir les flots tumultueux.
L'onde en leurs flancs reçue, & de leurs flancs
chassée,
Par deux larges canaux est souvent élancée,
Et ces colonnes d'eau jaillissant dans les airs,
En liquide cristal retombent dans les Mers.

O tristes régions, tombeau de la Nature,
Où l'homme à l'ours dispute une vile pâture,
Où le flambeau du jour n'éclaire qu'à demi,
Où l'homme vit enfin sous un ciel ennemi,
Sauvage *Groenland*, ces Reines fastueuses

** Grands poissons.

Par deux larges canaux. » Il y a sur la tête de „ la Baleine une élévation ou bosse, & au haut „ de cette élévation deux larges tuyaux, un de „ chaque côté, & vis-à-vis l'un de l'autre. C'est „ par ces deux ouvertures que la Baleine rejette „ l'eau à la hauteur de plus de vingt piés & avec „ un bruit semblable à celui du vent qui s'en- „ goufre dans une caverne. Lorsque la Baleine „ est blessée elle élance l'eau avec beaucoup „ plus de force, & le bruit qu'elle fait ressem- „ ble à celui de la mer agitée. » *Description des animaux du Spitzberg dans le Groenland, inserée dans le recueil des voyages au Nord, tom. 2.*

Sauvage Groenland. Ce vaste pays qui fait partie des terres Arctiques, fut découvert, selon la cronique Danoise, l'an 770, par un Norvég

Ont fixé leur empire en vos mers orageuses :
C'est là qu'est leur demeure, & leur essain nombreux
Ne demandoit pas moins qu'un champ si spacieux.
Par quels puissans éforts, par quelle audace heureuse,
Ta main, hardi mortel, en est victorieuse !
Du haut de la nacelle un 1 javelot lancé

---

gien appellé *Erric le rousseau*. L'excessive rigueur du froid, des monceaux de glaces éternelles, des ténébres qui durent six mois, une terre frappée de stérilité, toutes ces horreurs justifient bien le nom de *Terre de désolation*, que le fameux Navigateur Jean Davis donna à ces régions voisines du Pole, lorsqu'il y aborda en 1585.

C'est là qu'est leur demeure. Il semble que le Créateur ait assigné à chaque espéce de poissons une demeure particuliere. Nous voyons, par exemple, dans la mer Méditerannée bien des poissons qu'on ne voit point, ou qu'on ne voit que peu souvent dans la mer océane, & il y en a beaucoup dans celle-ci qui ne passent presque jamais dans l'autre. Ce n'est que dans l'océan Atlantique qu'on voit le spectacle singulier des poissons volans. Le Requin & le Cachalot ne sortent guere des mers de l'Amérique. Le Narwal & l'Epaular quittent rarement les mers du Nord, & ainsi de plusieurs autres grands poissons. A l'égard des Baleines, la mer Glaciale semble leur avoir été affectée pour demeure. Elles s'en éloignent fort peu, & y sont en si grande quantité, sur-tout vers le Spitzberg dans le Groenland, qu'elles nagent par grosses troupes, comme des Carpes dans un vivier.

1 Le Harpon. C'est un fer à deux tranchans qui ressemble à une fleche, & qui est extrêmement pointu. Le manche est de cinq ou six piés de long.

Atteint le monſtre : il plonge, & de ſon ſang verſé
La ſurface de l'onde au loin eſt empourprée.
Un long tiſſu qui tient à la fléche acérée,
Lâche rapidement, au fond des eaux le ſuit ;
Et du monſtre aux habois indique le réduit.
Vuide du ſang, il meurt. Son vaſte corps ſurnage,
Et par le matelot tiré vers le rivage,
Son effroyable aſpect, ſon énorme [1] grandeur,
Tout mort qu'il eſt, inſpire encore la terreur.
L'art en tire bientôt mille ſecours utiles,
Et ces monſtres hideux enrichiſſent nos villes.
Sur-tout l'huile à grands flots extraite de leur corps,
Aux groſſiers habitans de ces arides bords
Fournit une clarté dans cette nuit obſcure,
Où l'abſence de l'aſtre, ame de la nature,
Pendant ſix mois entiers plonge leurs triſtes yeux,
Et redouble l'horreur de ces ſauvages lieux.
A mes regards tremblans quel monſtre ſe préſenté ?

---

1 Elle excede quelquefois cent cinquante piés.

L'art en tire bientôt mille ſecours utiles. L'huile de Baleine, dont on fait un ſi grand commerce, eſt emploiée à bien des uſages. On ne brule point d'autre huile dans tout le Nord. Les Calfats s'en ſervent à engraiſſer le brai, à enduire & ſpalmer les navires ; les foulons à préparer les laines ; les corroyeurs à humecter les cuirs ; les peintres à détremper leurs couleurs. On peut voir dans le Dictionnaire du Commerce de Savari, où j'ai puiſé ce détail méchanique, pluſieurs autres uſages auſquels on l'employe, & celui qu'on fais des fanons de la baleine, qui ſont des lames ſouples, larges de huit ou neuf pouces, longues d'environ quinze piés, & attachées à ſes machoires.

A mes regards tremblans quel monſtre ſe préſente ? Le Requin, ou Chien de mer. Les auteurs du

Il seme au sein des flots la mort & l'épouvante.
Nul de ces citoyens, ô liquide élément,
N'a tant de cruauté, n'a tant d'acharnement.
Par son vaste contour sa tête est monstrueuse.
Son dos large est couvert d'une peau raboteuse,
Et telle est la largeur de son affreux gosier,
Qu'un homme est dans ses flancs englouti tout
entier.
De six cordons de dents, tranchantes, crénélées,
Et sur chaque machoire en étages doublées,
Sa gueule spatieuse est armée, & ses yeux
Aperçoivent la proye au gouffre le plus creux.
Il fond, & l'engloutit. Tout le craint : tout l'évite.
Il en est plus ardent, plus âpre à la poursuite:
Monstre, des vastes mers le fléau, la terreur,
Sur son espece même exerçant sa fureur.
Combien d'autres poissons de figure effrayante, *
Occupés à se faire une guerre constante !
Le puissant 1 Cachalot, ennemi du Requin ;
Du combat avec lui balançant le destin ;
Le Priste monstrueux, dont l'arme est une scie,

Dictionnaire de Trevoux écrivent indifferemment *Requiem* ou *Requin*, & ils prétendent qu'il est ainsi nommé » *parce que quand on en est mordu,* » *il n'y a rien autre chose à faire qu'à chanter le Re-* » *quiem.* » On a souvent trouvé dans le ventre du Requin, des hommes qu'il venoit d'engloutir sans les avoir devorés par morceaux. Dampiere garantit le fait comme témoin oculaire.

* Antipathie & guerres des Poissons.

1 Cet énorme poisson est aussi l'ennemi de la baleine. Voyez dans Pline [*lib. 9. c. 6-*] une description énergique des combats qu'ils se livrent.

Le Priste monstrueux. Il se nomme aussi la Scie. L'Auteur d'une description curieuse des animaux du Spitzberg, décrit ce poisson en ces termes : " Le poisson à scie est ainsi appelle à

Qui, poursuivant sa proye, ou défendant sa
vie,
Sépare en deux le corps de son fier ennemi :
Vainqueur, soit qu'il assaille, ou qu'il soit assailli ;
Et l'Espadon, armé de sa tranchante [1] épée ;
A [2] percer les vaisseaux quelquefois occupée ;
Qui toujours prévoquant la Baleine au combat,
Fond sur elle, l'attaque, & sous ses coups l'abat;
Le [3] Narwal, l'Epaular : tous ardens à se nuire,
Promts à s'entre-attaquer, promts à s'entre-détruire.

» cause d'un os long & large qu'il a à sa machoire » supérieure, & qui est bordé de chaque côté » de plusieurs dents crénelées comme celles d'u- » ne scie. Il s'en sert pour couper en deux les » poissons qu'il poursuit, & ceux qui le pour- » suivent. Il a sur le dos deux nageoires, & qua- » tre sous le ventre, deux de chaque côté. Ses » yeux sont au-dessus de sa tête, & sa bouche est » directement sous les yeux : ce qui lui donne » un air monstrueux. J'ai vû un de ces poissons » qui avoit plus de vingt piés de longueur. » *chap. 6.*

1 Rondelet dit qu'elle a quelquefois sept ou huit piés de long, & quatre ou cinq pouces de large. [*De Pisci. lib. 16. c. 15.*]

2 Xiphias, *id est gladius, rostro mucronato est, & ab hoc naves perfossæ merguntur.* Plin. lib. 32. cap. 2.

3 » Le Narwal ou Licorne de mer est ainsi ,, nommé parce qu'il a une corne de cinq ou six ,, piés de long qui sort de son museau, & lui ,, sert d'arme avec laquelle il ne craint pas d'at- ,, taquer la Baleine la plus puissante, & même ,, un vaisseau qu'il perce quelquefois. Ce poisson ,, a sur le cou une ouverture par où il rejette ,, l'eau. Il est extrêmement fort, agile & diffi- ,, cile à prendre. Il a depuis seize jusqu'à vingt ,, piés de longueur. » *Description des animaux du Spitzberg chap. 6.*

Grand Dieu, tu le permets, ou plutôt tu le veux.
Ces combats éternels qu'ils se livrent entre eux,
Sont un physique bien, réglé par ta sagesse.
Par-là s'amoindrissant, leur meurtriere espéce
Désole moins des flots les habitans légers,
Et leur voracité dépeuple moins les mers.
Quel spectacle charmant ! Sur la liquide plaine,
Que les tiedes Zéphirs font sillonner à peine ;
Un citoyen de l'onde, * aux yeux des matelots
Leve son front, se joue & bondit sur les flots.
Fier & tranquille, plein d'une noble 1 assurance,
Tantôt il suit la nef, tantôt il la devance.
Au devant de sa tête un creux large & placé.
Des plus riches couleurs son corps est nuancé ;
Selon que la lumiere est sur lui réflechie.
Sa peau fine est par tout d'écailles enrichie.
D'une 2 rapide course il fend le flot amer.
Il en est surnommé la *Fleche de la Mer.*
C'est toi, poisson fameux, qu'a célébré la Fable,
Pour prix d'avoir sauvé ce chantre mémorable,
Que vouloient immoler d'avides matelots.
Près d'être ensevelis dans l'abîme des flots,

---

* Le Dauphin.

1 *Hominem non expavescit, ut alienum. Obviam navigiis venit, alludit exultans, certat etiam, & quamvis plena præterit vela.* Plin. lib. 9. c. 8.

2 *Velocissimum omnium animalium, non solùm marinorum, est Delphinus : ocyor volucre, ocyor telo* Ibid.

Pour prix d'avoir sauvé ce chantre mémorable. Pline, Aulu-Gelle, & avant eux Hérodote, donnent ce fait pour certain, & le premier cite à ce sujet plusieurs exemples de l'amitié prétendue du Dauphin pour l'homme. Je dis prétendue ; car cette amitié est tout aussi fabuleuse que l'avanture d'Arion, laquelle a pourtant un fond historique, que M. l'Abbé Banier développe dans sa Mythologie expliquée par l'histoire, tom. 8. liv. 7. chap. 8.

Il déploroit son sort d'une voix gémissante.
Attiré par les sons de sa lyre touchante,
Tu parus, & ton dos fut un trône pour lui.
Pour immortaliser ton généreux appui,
Les filles de mémoire à l'envi te chanterent;
En 1 astre radieux dans le ciel te placerent.
Mais ne sois plus si fier de ces honneurs pompeux :
Il en est un pour toi plus grand, plus précieux.
C'étoit peu que la Fable eût consacré ta gloire,
Il falloit que ton nom fût gravé dans l'histoire;
Qu'il fût le nom du fils du plus puissant des Rois
D'un Prince, l'espérance & l'amour des François,
L'héritier des vertus de son auguste Pere,
Aquises aux BOURBONS par droit héréditaire.

EST-CE une illusion ? Je vois du sein des eaux *
Sortir, en bondissant, d'aquatiques troupeaux.

---

1 Constellation du Dauphin dans la partie septentrionale du Ciel.

Il falloit que ton nom. Je designe ici l'acte de donation si célebre dans l'histoire de France, par lequel Humbert Dauphin de Viennois, donna son pays de Dauphiné à Charles, petit-fils de Philippe de Valois, à condition que les fils aînés des Rois de France porteroient à perpétuité le nom de Dauphin, & écarteleroient de France & de Dauphiné. M. l'Abbé de Choisi nous apprend dans son Histoire de Philippe de Valois, d'où j'ai tiré ce détail historique, que l'acte fut passé à Romans le 30 Mars 1349. & non en 1343, comme disent quelques Historiens, moins exacts que cet élégant Ecrivain. Personne n'ignore l'accident funeste qui occasionna cette fameuse donation.

* Poissons amphibies.

Du meuglement des uns les airs au loin raisonnent.
Les autres sur la rive au sommeil s'abandonnent.
J'en vois qui, sur les rocs que bat le flot amer,

Du meuglement des uns. Le cri du Lamentin ressemble beaucoup au meuglement de la Vache, & c'est ce qui l'a fait appeller la Vache de mer. Ce poisson amphibie a deux pieds en forme de main qui ont chacun quatre doigts. Le P. du Tertre [*Histoire des Antilles.*] décrit la maniere dont on le prend dans les mers de l'Amérique. La pêche en est curieuse.

Les autres sur la rive au sommeil s'abandonnent. Ce sont les Veaux marins. *Sternunt se somno diversæ in littore Phocæ*, dit Virgile, [*Georg. lib.* 4.] Leur sommeil est profond, & il passoit en proverbe chez les Anciens. De-là le vers de Juvenal : *Eripiunt somnum Druso, vitulisque marinis. Sat.* 3. » Le Veau marin, dit l'Auteur de la description des animaux du Spitzberg, » a la » tête semblable à celle du chien, avec des » oreilles écourtées. Il a les yeux grands & en- » foncés, les dents afilées, des griffes noires, » longues & pointues, la queue courte. Il » aboye comme un chien enroué. » *Chap.* 4.

J'en vois qui sur les rocs. le Walrus, ou Bœuf marin. » Cet animal amphibie ressemble assez » au Veau marin, mais il est beaucoup plus » gros. Il a l'ouverture de la gueule aussi large » que celle d'un Bœuf, lequel il égale en gros- » seur. Ses yeux qui sont rouges comme du sang, » sont fort élevez au-dessus des naseaux. Cha- » cun de ses quatre pieds a cinq doigts dont les » ongles sont courts & pointus. Son cou est si » épais qu'il a de la peine à tourner la tête. Il » a à la machoire supérieure deux dents lon- » gues d'un pié, plus blanches & plus estimées » que l'ivoire, & qui se recourbent en demi » cercle vers sa poitrine, laquelle est fort lar- » ge. Le mugissement du Walrus est affreux. » Il aime à sortir de l'eau, & il grimpe avec

En agiles chevreaux, grimpent d'un pied léger.
Sur le fable mouvant qui couvre ton rivage,
O mer, tu m'offres donc une réelle image
Des troupeaux de nos champs, épars fur le coteau?
Ton pafteur fabuleux 1 manque feul au tableau.
Sur ces bords écartés quel motif les améne?
Qui les force à fortir de la liquide plaine?
Des organes divers qui compofent leur corps,
Telle eft la contexture & tels font les refforts;
Que de ces animaux l'efpéce vagabonde,
Citoyenne à la fois de la terre & de l'onde,
Reçoit dans fes poumons le fluide élément,
Néceffaire pour elle autant que l'aliment.
Ils viennent donc fouvent refpirer fur la rive;
Et goûtent du fomeil la douceur fugitive.
On dit qu'alors l'un d'eux, de la troupe écarté,

» agilité fur les rochers qui font le long du rivage, & fur les énormes quartiers de glaces » qui flotent dans ces mers » *Defcription des animaux du Spitzberg*, *chap.* 4.

1. Prothée.

On dit qu'alors l'un d'eux. Je rapporte ce fait fingulier fur le témoignage de Dampiere, dans fon voyage autour du monde, écrit avec plus d'exactitude que * d'élégance. Pline dit la même chofe des Grues [*lib.* 10. *chap.* 23.] L'Auteur de la Defcription que j'ai déja fouvent citée, parle de cette fentinelle, mais moins afirmativement que Dampiere. » Je crois, *dit-il*, » que pendant qu'ils dorment, [*les Walrus*] » il y en a un qui fait fentinelle, car j'ai fouvent remarqué que lorfqu'on approche, il y » en a un qui donne auffitôt un coup de dent » à fon voifin, & celui-ci au fien, ce qui continue de même jufqu'au dernier. Dès qu'ils » font éveillés, ils fe dreffent fur leurs pieds

* Je parle de la Traduction qui en a été faite en Hollande fur l'original par les Anglois, & qui eft la feule que je connoiffe.

Argus ensemble & Lynx, veille à leur sureté.
Voit-il approcher l'homme ? A cet aspect terrible,
Il pousse un cri perçant qui du sommeil paisible
Tire ses compagnons, au signal allarmés.
Tout fuit. Déja sur eux les flots sont refermés.

On diroit que la mer, émule de la terre,
Se plaise à copier, dans tout ce qu'elle enserre,
Du terrestre séjour les différens tableaux.
Tout s'y présente aux yeux sous des aspects égaux.
Je vois divers poissons d'espéce singuliere,
S'élancer hors de l'onde, & d'une aîle légere

» de devant. Ils regardent d'un œil farouche,
» & poussant un mugissement terrible, frap-
» pent de leurs défenses sur le rocher ou sur la
» glace, comme s'ils vouloient les aiguiser. Puis
,, mettant leurs pieds de derriere sous ces def-
,, fenses, ils se culbutent en foule dans la mer." *Chap.* 4.

S'élancer hors de l'onde. Voici ce que dit sur les poissons de cette espéce, le Traducteur de l'histoire générale des Voyages [*M. l'Abbé Prevost*]
,, Les Poissons volans paroissent des monstres
,, à ceux qui les voient pour la premiere fois.
,, Il est si étrange d'apercevoir tout d'un coup
,, des especes de harangs qui sortent de l'eau
,, avec des aîles, & qui traversent l'air dans
,, un certain espace, qu'on à peine à ne pas
,, les prendre pour de véritables oiseaux. " *Tom. II. pag.* 445. M. l'Abbé Guyon, dans son Histoire des Indes anciennes & modernes, entre plus dans le détail. " Les poissons volans, dit-
,, il, sortent de la mer par grosses troupes, &
,, volent à la hauteur d'une pique, & à cent
,, pas loin, mais point au-delà, parce que leurs
,, aîles se séchent au soleil, Ils sont presque sem-
,, blables à des harangs, & leurs aîles appro-
,, chent de celles des chauvesouris. ,, *Tom. I, part. I, chap. 6.*

Fendre, traverser l'air étonné de les voir,
En agiles oiseaux à l'envi se mouvoir,
Puis fondre & s'abîmer dans la plaine salée,
Quand l'aîle s'engourdit, cessant d'être mouillée.
Ce vol, traité de fable, & cependant réel,
A quel titre, pourquoi leur est-il naturel ?
Si l'être créateur l'accorde à leur espece,
C'est pour eux un bienfait, digne de sa sagesse.
C'est par un tel moyen qu'il garantit l urs jours
Des coups de l'ennemi qui les poursuit toujours.
Quand ils n'esperent plus d'échaper par la fuite,
Leur aîle déployée elude la poursuite.
Tel souvent, dans les bois, un sauvage Ramier,
Que dévore des yeux le chasseur meurtrier,
Poursuivi, fend les airs d'un vol prompt & rapide :
Heureux s'il peut tromper une adresse homicide!

POISSONS, exquis au goût, sur les côtes semés,
Vous vous offrés en foule à mes regards charmés.
Je vois & l'Eturgeon à la chair savoureuse,
Délices d'une table à grands frais somptueuse;
Et l'excellent Turbot, de la mer *le* [1] *Faisan*,
Et la Sole grisâtre, & le blanc Eperlan,
La vive à l'aiguillon au pécheur redoutable,
Et ce [2] poisson rougeâtre, au goût si délectable,
Et toi, petit poisson, dont le corps argenté,

---

[1] Son goût exquis l'a fait ainsi nommer.

[2] Le Rouget. Sa couleur lui a fait donner ce nom.

Et toi, petit poisson, dont le corps argenté. La Sardine. Ce poisson qui est sans arêtes, & d'un manger délicat, n'a guere que quatre pouces de longueur, & dix lignes de largeur. Il est extrêmement abondant sur les côtes de Provence. Il y a des Sardines plus petites qu'on appelle *Anchois*. On les sale, après en avoir ôté la tête; & il s'en fait un grand commerce à Marseille pour les pays étrangers.

De parcelles d'azur est partout moucheté,
Toi, qui de tout convive enlevant les suffrages,
De la riche Provence inondes les rivages,
Mille autres, tous exquis, tous d'un goût different.
Leur foule, à mes regards, se déborde en torrent:
Innombrables enfans de cette voix féconde,
Qui sema d'habitans les airs, la terre & l'onde;
Et qui, les bénissant, leur dit: *Multipliez*. 1
Tes ordres ne sont point eu vain signifiez,
Grand Dieu! Les citoyens de la liquide plaine,
Fideles à remplir cette loi souveraine,
Peuplent à l'infini l'immense champ des eaux,
Produits, renouvellés à flots toujours égaux.
Souvent, non moins féconde, une espéce inconnue,
Phénomene nouveau, vient fraper notre vue.
Même fécondité dans l'innombrable essain
Des reptiles que l'onde enferme dans son sein,
Dont, à nos foibles yeux, la petitesse extrême
Dérobe la figure, & l'existence même:
Etres organisés, conformés avec art,
D'atômes animés formant un monde à part,
Plus merveilleux encor, peut-être plus immense.
Que celui des poissons dont on voit l'existence,
Tous ces divers poissons, pour leur goût recherchés, *
Ont leurs fiers ennemis, visibles, ou cachés.

---

1 Gen. c. 1. v. 22.

Souvent, non moins féconde. „ Quelques soins que „ les Auteurs anciens & modernes aient pris de „ distinguer les genres & les especes des poissons par des caracteres qui les rendent reconnoissables, tous les jours il en tombe dans les „ filets des pêcheurs, qui dérangent par leur „ nouveauté le sistême de nos naturalistes. Souvent on ne sçait dans quelle classe les loger, „ ni quel nom leur donner. „ *Spect. de la Nat. Tom. III. pag.* 224.

* Leurs guerres & leurs ruses.

A leur antipathie, à leur haine fidéles,
Ils se livrent entre eux des guerres éternelles.
O mer! quoi, votre sein n'est qu'un champ spacieux,
Théâtre de discorde & de combats nombreux,
Un empire où la force oprime la foiblesse,
Où tout est stratagême, art, embûches, souplesse,
Où l'ennemi triomphe & cede tour à tour:
Scene renouvellée au terrestre séjour.
Quel prodige l'un d'eux à mes regards déploye, *
Soit que fier assaillant, il attaque sa proye,
Soit qu'il veuille échapper à la perfide main;
Qui dans un piége adroit l'a fait tomber en vain?
La proye à son abord est soudain engourdie,
Et ne peut se soustraire à sa dent ennemie.
Du robuste pêcheur le bras pétrifié

---

* La Torpille.

Du robuste pêcheur le bras pétrifié. Dans un Mémoire inseré parmi ceux de l'Académie des Sciences [*an.* 1714. *pag.* 344.] M. de Reaumur explique la cause de l'engourdissement que la Torpille produit dans ceux qui la touchent. La Torpille a, comme tous les poissons plats, le dos un peu convexe. Lorsqu'elle veut se venger de celui qui la touche, cette partie, selon M. de Reaumur, s'applatit insensiblement, & même quelquefois jusqu'à devenir concave. Par cette contraction lente, le poisson bande pour ainsi dire, tous ses ressorts. Les coups partent, & ils sont si subits, si réiterez, qu'ils ébranlent les nerfs du bras, & arrêtent ou changent le cours des esprits animaux, ou de quelque fluide équivalent. De-là l'engourdissement & la douleur qui l'accompagne, laquelle est quelquefois assez vive. » Celle que je ressentis la » premiere fos, dit agréablement M. de Reau» mur, rallentit un peu mon ardeur à faire » par moi-même des expériences sur la Torpille.

Reste subitement immobile & lié.
C'est ainsi qu'à l'aspect de cette tête horrible,
Couverte de serpens au sifflement terrible,
De ce monstre hideux contre Persée armé, 1
En roc, selon la Fable, on étoit transformé.
Un autre, * que poursuit son vorace adversaire,
Echappe avec plus d'art à sa dent sanguinaire.
D'un petit reservoir, une noire liqueur 2
Est lancée, & j'aillit contre son agresseur.
Un nuage alentour dans l'onde se déploye.
L'ennemi dérouté cherche à tâtons sa proye;
Et sa gueule qu'il ouvre & qu'il ferme au hazard,
Croit à chaque reprise engloutir le fuyard.
Tel un Lievre aux abois qui ne court qu'avec peine,
Promt à mettre en défaut la meute hors d'haleine.
Se cache, se blotit en centre d'un hallier.,
Et voit en vains efforts s'épuiser le levrier.
Toi seul, grand Dieu, toi seul leur donnes cette adresse.
Ils éludens par toi les piéges qu'on leur dresse.
Cette dextérité, cet instinct merveilleux,
Voisins de la raison, sont étrangers en eux.
Par la subtilité tu balances la force.
Quant à leur fiere haine, à leur constant divorce,
Ta sagesse sans doute, en ses profonds décrets,
Y cache un germe heureux d'avantages secrets.

RIEN ne peut épuiser la prodigue nature.
Sur nous ses riches dons sont versez sans mesure.
L'homme, en son champ fertile, ardent à moissonner,

---

1 Meduse.

* La Seche.

2 *Ubi sensere se apprehendi, effuso atramento, quod pro sanguine his est, infuscata aqua absconduntur.* Pline le Natur, liv. 9. c. 29. en parlant de la Séche.

Recueille cent fois moins qu'elle ne peut donner.
Des poissons sous un toit * qui leur sert de défense,
A mes yeux étonnez s'offre une foule immense,
Les uns au pied du roc attachez fortement,
Les autres sur le sable épars confusément.
L'onde à cours progressif s'avançant vers la plage,
Les a tous avec elle entraînez au rivage,
Et de son plus haut point descendant par degrez,
A nos avides mains elle les a livrez.
Oui, par cette faveur, par cette heureuse voie,
Moules, Huitres, Homars, vous êtes notre proie,
Toi, sur-tout, ô poisson, pour ton goût si prisé,

---

* Les Coquillages.

Des poissons sous un toit. Sur les coquillages de mer voyez la seconde partie d'un ouvrage qui a pour titre, *l'Histoire Naturelle éclaircie dans deux de ces principales parties, la Lithologie & la Conchyliologie.* La sagacité de l'Auteur [M. d'Argenville], membre de la Societé des Sciences de Montpellier, n'y laisse presque rien à desirer touchant le genre, la forme & les proprietés des coquillages de mer, de riviere & de terre.

Toi, sur-tout. Le poisson à coquille qu'on nomme *Oursin.* C'est un Hérisson de mer d'une espece particuliere, fort connu sur les côtes de la Méditerannée. La forme de l'Oursin est un globe un peu applati, tout couvert de piquans qui lui servent comme de pieds, & au moyen desquels il marche en roulant. Sa couleur est tantôt grisâtre, tantôt tirant sur le violet, mais plus souvent noire. La partie par où il se nourrit est armée de cinq petites dents, & elle est placée au centre inferieur de la coquille. La chair que cette coquille renferme est partagée en cinq lobes d'un rouge foncé, ou d'un jaune pâle. Tel est exactement ce petit poisson. Com-

Formant un globe noir d'aiguillons herissé.
Quel pinceau tracera de ce peuple reptile,
En tous lieux avec lui traînant son domicile,
La forme variée, & les proprietés,
De leurs toits sinueux les diverses beautés,
L'instinct que la nature assigne à chaque espece;
Comment elle s'unit, se reproduit sans cesse,
Par quel art au péril elle sait s'arracher ?
Ce tableau merveilleux, je n'ose l'ébaucher,
Et plus frappé des traits que propre à les décrire,
Spectateur enchanté, je me tais, & j'admire.
La nature est sans borne, & l'art est limité.
Tu me frapes, sur-tout, par ta dexterité,
Hardi Navigateur, * petite nef flotante,

---

me l'Auteur du *Spectacle de la Nature*, & celui de *l'Histoire naturelle éclaircie, &c.* ne peignent point ce coquillage à des traits assez marquez, j'ai cru devoir le décrire pour le rendre plus reconnoissable. Il mérite cette petite distinction pour son goût exquis; qui le fait préférer par bien des gens à l'huitre verte, toute excellente qu'elle est.

* Le Nautile.

Hardi Navigateur, petite nef flotante. Il y a dans l'Histoire Naturelle certains faits singuliers qu'on aime à décrire à l'envi, & qui forment, pour ainsi dire, une succession de tableaux à coloris différens, mais à dessein uniforme. Du nombre de ces tableaux répétez sont les opérations du poisson à coquille, qu'on appelle le Nautille ou le *Navigateur*, & qui est assez commun dans la Méditerannée. On en lit dans le Spectacle de la Nature [*tom. III. pag.* 231.] une description élégamment traduite de l'ouvrage du Chevalier Vallisnieri, intitulé : *Saggio d'Istoria naturale*, ou essai d'Histoire naturelle. L'Auteur Italien n'a fait lui-même que traduire la description d'Oppien, dans le premier Livre de son Poeme sur la Pêche, & le Poete Grec a fort bien pû la puiser dans Pline, qui écrivoit

Des nefs que construit l'homme image ressemblante.
Réunis dans ton sein leur nombreux atirail :
Sois seul & mât, & voile, & rame, & gouvernail :
Fais en Pilote expert, manœuvrer ta nacelle.
Non, je n'en doute point, ce fut sur son modéle,
Qu'on fabriqua la nef qui des rives d'Argos,
La premiere cingla vers la riche Colchos,
Et ravit avec art cette Toison fameuse,
1 Que l'histoire a tournée en fable ingénieuse.
Et toi, poisson vanté, * jadis trésor de Tyr,

---

environ 130, ans avant lui, & qui décrit [*lib.* 9. *c.* 30.] peut-être aussi d'après quelque modele, la manœuvre admirable du Nautile. Je ne parle point des Naturalistes modernes qui ont expressément écrit sur les poissons, & qui à l'égard de celui-ci, sont presque tous les échos les uns des autres.

1 Le véritable motif de la célebre expédition des Argonautes est exposé dans l'ouvrage de M. l'Abbé Banier, qui a pour titre : la Mytologie & les Fables expliquées par l'Histoire, *tom.* 6. *liv.* 3. J'y renvoye le lecteur

* Le Murex, ou, la Pourpre.

Jadis tresor de Tyr. On attribue aux Tyriens l'invention de la teinture en pourpre. Leur industrie porta au plus haut degré de perfection cette précieuse teinture qui faisoit la branche la plus florissante de leur commerce, & qui étoit la source de leurs immenses richesses. Pline nous apprend [*lib.* 9. *c.* 40.] que la pourpre de Tyr qui avoit été mise deux fois à la teinture, se vendoit à Rome mille deniers la livre, ce qui revient à près de cinq cens francs de notre monnoie. Voyez sur le *Murex* ou *Buccinum* des anciens, un Mémoire curieux de M. de Reaumur, inseré parmi ceux de l'Académie des Sciences [*an.* 1171. *pag.* 168.] son axactitude ordinaire n'y laisse rien à desirer, & tout y est appuyé sur des expériences réitérées.

Qui, détaché du roc, de ton corps fais sortir
Cette riche liqueur qui, sur la laine empreinte,
Du rouge le plus vif produit l'heureuse teinte,
Et lui prête un éclat qui ne peut s'affoiblir :
Voi de cette couleur Rome s'énorgueillir,
S'en faire un [1] privilege, un titre de noblesse,
Et les Rois, sur leur trône étaler sa richesse.
Et toi, poisson caché sous un toit argenté, *
Sois fier d'un logement sans égal en beauté.
Qu'il l'offre à l'œil charmé de graces différentes !
Quels contours variez ! Quelles couleurs brillantes !
Il trace tour à tour & le pourpre & l'azur,
Des nuances de verd, de bleu, de clair-obscur.
Son sein (si l'on en croît les fables du Permesse)
Son sein servit de trône à la tendre Déesse,
Quand sur ce char flotant, de son poids orgueilleux,
Que poussoient mollement les Zéphirs amoureux,
Q'entouroient les Tritons & les Nimphes de l'onde,

Et lui prête un éclat. L'éclat de la pourpre Tyrienne étoit à l'épreuve du tems. Je vais en citer un exemple remarquable. M. Rollin rapporte [*Histoire ancienne*, *tom. 6. pag.* 428.] qu'à la prise de Suse, Alexandre trouva dans le trésor, outre cinquante mille talens (cent cinquante millions) cinq mille quintaux de pourpre qu'on y avoit amassée pendant l'espace de cent quatre-vingt-dix ans, & qui avoit encore toute sa fleur & tout son lustre. Au reste, ce grand amas de pourpre faisoit une somme immense ; car, selon M. Rollin, la pourpre se vendoit jusqu'à cent écus la livre. On a vû dans la note précédente que Pline l'évalue à un prix bien plus haut. Il est vrai qu'il parle de la pourpre mise deux fois à la teinture, ce qui en devoit hausser le prix, & presque le doubler.

[1] Les Consuls & les Sénateurs avoient seuls le droit de porter des robbes de pourpre.

* La conque de mer appellée *Porcelaine*.

Avec tous ses attraits elle parut au monde,
Et, subjugant le cœur des dieux & des mortels,
Fut en pompe à Paphos recevoir des autels.
Enfin, toi, qu'aux regards la rive orientale, *
Sur ses bords fortunez pompeusement étale,
Qui vois former en toi par un suc précieux,
Des globes arrondis un essein gracieux,
Qui t'ouvres aux rayons du Dieu que l'Inde adore,
Qui te nourris, dit-on, des larmes de l'aurore,
Et sur ton cher trésor te 1 refermant soudain,
De qui veut le ravir tranches l'avide main ;

---

* La mere-Perle.

Enfin, toi, qu'aux regards. Les deux plus fameuses pêches de perles orientales se font au Cap Commorin, & dans l'Isle de Ceylan. Les Indes Occidentales en fournissent de beaucoup plus grosses, mais elles sont moins parfaites pour l'eau & pour la rondeur. Voyez dans les voyages de Tavernier [*liv. 2. chap. 21.*] la maniere dont on pêche les perles dans les mers d'orient.

Qui ta nourris dit-on. C'est Pline qui le dit [*lib. 9. cap. 35.*] & il ajoute que les perles sont molles dans la mer, & ne se durcissent que quand elles sentent l'air ; que la mere-Perle s'amaigrit & avorte lorsqu'il tonne. Ce sont-là de ces erreurs de fait qui ne sont pas en petit nombre dans l'ouvrage de *l'Historien de la Nature* : ouvrage fort estimable d'ailleurs, d'une immense étendue, d'une érudition infinie, & presque aussi varié que la nature elle-même. C'est le jugement qu'en porte Pline le jeune. [*Epist. 5. lib. 3.*] & dans cet éloge, ce n'est point un neveu qui parle, c'est un historien désintéressé.

1 *Concha ipsa cùm manum videt, comprimit sese operitque opes suas, gnara propter illas se peti, manumque si præveniat, acie sua abscindit, nulla justiore pæna.* Plin. lib. 9. c. 35. La poesie avoueroit un tableau si énergique. Il y en a beaucoup de la même force dans l'ouvrage de ce sçavant Naturaliste, que je cite si souvent dans ces notes.

O richesse de l'onde, ô nacre éblouissante;
Prodigue à l'univers ces globules qu'on vante.
Que leur poids, leur blancheur; leur régularité
Ornent le front des Rois, décorent la beauté.

QUELLE image à mes yeux est ici * présentée?
Dans la mer la campagne est-elle transportée?
D'herbes & de gazon son fond est parqueté.

Ornent le front des Rois. La couronne des Rois d'Espagne est enrichie de la fameuse perle qui fut présentée à Philippe II. Cette Perle est de la grosseur d'un œuf de Pigeon & elle est taillée en poire. Cléopatre avoit à ses oreilles deux perles les plus belles qu'on eût jamais vûes, & dont chacune étoit estimée plus d'un million. Pline & Macrobe nous apprennent à quel usage extraordinaire l'une de ces perles fut employée. Le détail de ce fait historique est trop ample pour pouvoir être inséré dans une note. Je me bornerai à dire que la perle qui resta fut donnée à Auguste qui, l'ayant fait couper en deux, la fit servir de pendans d'oreille à la statue de Vénus qui étoit dans le Panthéon.

* Les plantes marines.

D'herbes & de gazon. Il est certain que le fond de bien des mers est semé d'herbages & de mousse. Pline place même des forêts au fond de l'océan oriental ou la mer des Indes : » *Totus orientis oceanus refertus est sylvis.* » *lib.* 13. *c.* 25. Au rapport de Robbe, dans sa Géographie, la surface de la mer, près du Cap de bonne-Espérance, est si couverte de mousse, qu'après une rude tempête, on la prendroit pour une vaste prairie. On y voit sur-tout une grande quantité de Goëmond, qui est une herbe tirant sur le verd foncé, assés semblable au foin, & dont les brins sont entrelassés les uns dans les autres. Je conjecture que la tempête, en agitant extraordinairement les flots, arrache cette sorte d'herbe du fond de la mer, où elle doit tenir foiblement. *Voyez sur la nature du fond de la mer, la Théologie de l'eau, liv.* 1. *c.* 7.

Le plongeur du nocher l'a souvent rapporté. [1]
Dans son sein quel amas de racines, de plantes,
En espéces, en contours, en forme différentes !
Elles trouvent dans l'eau le suc bitumineux,
Les particules d'air, & les esprits nitreux,
Dont la vertu distincte est propre à leur nature,
Et dont l'heureux concours sert à leur nourriture.
De ces agens unis les secours réguliers,
Les font & végéter & naître par milliers,
Si pour nous leur usage est rarement utile,
Elles versent leurs biens sur le poisson reptile.
Il y puise sans fin des sucs alimenteux.
Sur les couches de mousse il dépose ses œufs.
Dans leur masse touffue il trouve des retraites,
Qui lui font éviter mille embuches secrettes.
* Viens, brille dans mes vers, corps souple & spongieux,
A jaunâtre couleur, à pores sinueux,
Croissant au pié des rocs qui bordent le rivage,
Toi, dont le sein criblé donne un libre passage
Au liquide élément, q'uil absorbe soudain,
Et dans le même instant, comprimé par la main,
Le rejette & l'épanche, & le fait reparoître.
Jusqu'à la fin des tems l'onde te fera naître,
Pour servir sur la terre aux usages nombreux,
2 Où t'employe avec art un bras laborieux.

---

1 La seconde. Lorsqu'elle porte sur un fond uni, & qui n'est pas sabloneux, il s'y attache ordinairement quelques brins d'herbes.

* L'éponge.

2 Personne n'ignore l'utilité des Eponges, soit fines, soit grossieres, & les divers usages ausquels on les employe dans plusieurs arts méchaniques.

3 Voyez dans l'Histoire physique de la mer par M. le Comte Marsigli, les curieuses observations que cet illustre Physicien a faites sur le corail, & en particulier sur les fleurs de cette plante marine, lesquelles il a découvertes le premier. M. de Réaumur assure pourtant que

Décore aussi mes chants, ô merveilleux Arbuste,
Qui souffres en Europe un rebut trop injuste,
Mais, vengé de l'affront aux bords Orientaux,
Vois l'Inde t'égaler aux plus riches métaux.
Du rouge le plus vif tes branches sont empreintes.
Tu végétes, tu crois dans les vastes enceintes,
Sur le plafond pierreux des antres de la mer,
Et tes souples rameaux se durcissent à l'air.
Tantôt, réduit en poudre en *alkalis* fertile,
A l'art de Galien ta substance est utile.
Tantôt, dans le réduit d'un amateur des arts,
Sur toi d'un Curieux tu fixes les regards.

LES merveilles, grand Dieu, que tu semas dans l'onde,
Sont de tableaux sans fin une source féconde.
Moins nombreux mille fois sont ces grains si légers,
Dont ta prodigue main couvrit le bord des mers.
Une nouvelle lice à mes chants est ouverte.
Une scène plus vaste à mes yeux est offerte.
De grands corps isolés dominent sur les eaux :
D'ailés remparts de bois fendent le sein des flots.

---

ces fleurs mieux observées, ne sont qu'un amas de très-petits insectes de mer. *Voyez la pref. du 6 vol. de son Hist. des Insectes.*

Qui souffres en Europe. On ne fait plus guère usage du Corail en Europe & on en néglige assez la pêche dans la Méditerannée : mais on l'estime toujours beaucoup en Asie. Il y est employé à une infinité de petits ouvrages d'agrément, à des poignées de sabre, des Pommes de canne, des brasselets, des colliers, &c. Le cas que les Orientaux font du corail, & l'usage auquel ils l'employent, sont fort anciens, puisque Pline, qui vivoit sous Vespasien & Tite, en parle dans le deuxiéme chapitre du trente-deuxiéme livre de son Histoire naturelle,

Tous ces vastes terrains * qui d'espace en espace,
Sont semés au hazard sur l'humide surface,
Qui peuplés d'habitans, en espéce divers,
D'un front si fastueux s'élèvent sur les mers,
Rassemblent dans leur sein des cités, des campagnes,
Des fleuves, des forêts, des plaines, des montagnes :
Spectacle varié dont les yeux sont frapés ;
Océan, les as-tu sur la terre usurpés,
Ou, fracassant ses flancs, des secousses bruyantes,

---

* Les Isles : leur origine.

Ou, fracassant ses flancs. Je ne disconviens pas que des tremblemens de terre violens ne puissent détacher d'un continent bordé par la mer, ou même du fond de la mer qui le baigne, certaine portion de terrain, & voila une Isle nouvelle, mais une Isle peu étendue, & voisine du continent où le tremblement de terre se sera fait sentir. Ainsi fut formée la petite Isle de Santorin, qui sortit [le 21 Mai 1707] du fond de la mer, sur les côtes de l'Archipel. Telle peut aussi avoir été la formation des trois petites * Isles qui sont à deux milles de la chaîne de montagnes, qui borde la côte de Marseille vers le Nord. Mais je nie que les Isles d'une très-vaste étendue, & fort éloignées de la Terre-ferme, que l'Isle de Saint Dominique, par exemple, & l'Isle de Cuba puissent avoir été ou détachées du continent de l'Amérique septentrionale, ou élancées du fond de ses mers par un tremblement de terre quelconque. Les bornes que prescrit une note [& celle-ci les excéde déja] ne me permettent pas d'exposer les raisons physiques qui prouveroient, si je ne me trompe, cette impossibilité. Le Lecteur un peu Physicien les supléera aisément.

* On les appelle le Château d'*If*, *Pomégue* & *Ratoneau*. Elles existoient déja du tems de César,

Meres d'affreux dégâts, & d'horreurs effrayantes,
Les ont-elles jadis de sa masse arrachés,
Et d'un ferme lien à ta base attachés ?
Non : ces immenses corps ont une autre origine.
Quand l'Etre créateur eut juré la ruine
De ce peuple d'ingrats qui, fiers de leurs forfaits,
D'un oubli monstrueux payoient tous ses bienfaits,
Et dont l'audace impie, à son comble portée ;
Bravoit du Dieu vivant la justice irritée :
Aux flots il commanda de servir son courroux.
Les flots obéissans soudain s'armérent tous.
Les eaux du grand abîme à torrens s'échapérent.
Les eaux des vastes mers de leur lit s'élancérent.
S'élevant par degrés, tous ces flots furieux,
Des vengeances du Ciel ministres rigoureux,
Eurent bientôt couvert la face des campagnes.
L'onde enfin surpassa le faîte des montagnes :
Le terrestre séjour par tout fut sumergé.
Le Genre-humain périt. L'Eternel fut vengé.
Alors tout ne fut plus que terres éboulées,
Eparses d'un côté, de l'autre amoncelées,
Que monceaux de rochers à leur centre arrachés,
Dont les plaines, les champs au loin étoient jonchés,
Que terrains crevassés, qu'effroyables abîmes,
Enfin qu'arides monts à sourcilleuses cimes,
Pour la premiere fois de glaçons hérissés,
Les uns prêts à crouler, les autres renversés.
Ce désordre naquit de la secousse horrible,

---

c'est-à-dire, il y a près de 1800 ans, puisqu'il en parle [*de Bell. civ. lib.* 1] dans la description du fameux siége de Marseille.

Ce désordre naquit de la secousse. On conjecture avec beaucoup de fondement, que pour opérer le déluge, miracle du premier ordre & audessus de tout raisonnement physique, Dieu inclina

Qu'au globe de la terre une main invisible
Donna dans sa fureur, & dans le même temps
Que l'onde engloutissoit ses pervers habitans.
Au tremblement affreux de la terre éperdue,
Des terrains de petite ou d'immense étendue,
Roulerent, de sa masse à grand bruit séparés.
Des eaux, de toutes parts, ils furent entourés.
Par leur énorme poids soudain ils s'affaissérent,
Et lorsque dans leur lit les flots vengeurs ren-
trérent,
Fiérement élevés sur la face des mers,
Ces terrains isolés restérent découverts.
Telle est votre origine, ô rives si fécondes;
Vous, que la mer Egée embrasse de ses ondes;
Vous, le digne berceau de vingt Chantres fa-
meux,

---

clina quelque peu l'axe de la terre vers le nord. Ce déplacement de l'axe dérangea l'atmosphère, & dilata le ressort de l'air, dont le débandement violent causa au globe terrestre une secousse universelle. De-là tous les ravages que je viens de crayonner, & qui furent sans doute beaucoup augmentés par le débordement général des eaux supérieures & des eaux inferieures.

Telle est votre origine. L'Archipel : qui fait partie de la mer méditerannée, entre l'Asie, la Macédoine & la Gréce, est semé d'Isles plus ou moins grandes; mais toutes fort abondantes en blé, en huile & en laines. Les Anciens les divisoient en Cyclades & en Sporades.

Vous le digne berceau. Alcée & Sapho naquirent à Mytilene dans l'Isle de Lesbos, Simonide & Bacchylide à Cée. Paros fut là patrie d'Archiloque. Chalsis, dans l'Isle d'Eupée, fut celle d'Euphorion, Poete Elégiaque dont Virgile fait mention dans sa dixiéme Eglogue, & qui vivoit environ 250 ans avant Jesus-Christ. Leurs ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ils subsistoient encore du tems de Trajan, puisque Quintilien qui vivoit sous cet Empereur, les caractérise dans le dixiéme livre de ses Institutions Oratoires

Dont la Grèce admira les sons harmonieux.
Tu fus ainsi formée, Albion orgueilleuse,
Toi, non moins que la France, & docte & belliqueuse,
Qui t'illustres autant par ton goût pour les arts,
Que par ta fiere audace au noble champ de Mars.
Peuple, libre & sujet, je t'ai dû cet éloge.
1 Mars, souflant ses fureurs, vainement y déroge,
L'exacte vérité fait parler par ma voix
Le citoyen du monde, & non pas le François.

QUEL spectacle frappant ? Mille maisons mobiles
Fendent le sein des flots vainement * indociles.
Le Vent enfle la voile, & l'aviron sur eux
Forme, à coups redoublés, des sillons écumeux.
Quel art maîtrise ainsi la vague mugissante ?
Malgré son fier courroux, elle est obéissante.
Des obstacles vainqueurs, de hardis Matelots,
Dominateurs des mers, & souverains des flots,
De l'aurore au couchant, du midi jusqu'à l'ourse,
Proménent des vaisseaux, leur prescrivent leur course.
Un acier aimanté, vers le Pole tourné,
Par un attrait occulte à le suivre obstiné,

---

1 La Guerre déclarée entre la France & l'Angleterre en 1744. * La navigation.

Par un attrait occulte. La vraie cause de la direction de l'aiguille aimantée vers le Nord, est absolument inconnue. C'est un des mistéres de la nature les plus impénétrables. » Le Phylosophe, » *dit un grand Physicien*, veut savoir la cause de » ce phenoméne. Il employe les pores en ligne » spirale, les attractions, les répulsions, & « après y avoir usé, pendant des années entie- » res, sa Méchanique, sa Géométrie, & ses cal- » culs, où il avoue qu'il n'y comprend rien lui- » même, ou il a le chagrin de ne pouvoir faire » gouter son sistême aux autres. » *M. Pluche*, *Spectacle de la nature tom.* 4. *pag.* 570.

Opére ce prodige : & par lui dirigée,
La nef de la tempête en vain est assiégée.
O toi, qui fis éclore un nouvel univers ;
Toi, l'œil du Nautonnier, & le flambeau des mers,
Qui vois l'Europe entiere, où le sort te fit naître,
Se disputer l'honneur de t'avoir donné l'être,
Boussole, par ton aide, un fier 1 Navigateur,
Dont le puissant génie égaloit le grand cœur,
Le premier découvrit ces immenses contrées,
Du reste des humains jusqu'alors ignorées ;
Le premier vit ces bords dont l'aspect l'étonna,
Des plaines que le soc jamais ne sillona,
Un ciel brûlant, fécond en 2 orages terribles,
Une terre essuyant des 3 secousses horribles,
Des essains d'animaux 4 monstrueux & cruels,

Se disputer l'honneur. Plusiours Nations de l'Europe revendiquent l'importante découverte de la Boussole, sans que l'une soit en droit de se l'arroger exclusivement à l'autre. L'Histoire moderne n'a pas eu soin de conserver le nom de son inventeur, qui méritoit bien de passer à la postérité. Elle s'est contentée de nous apprendre qu'on commença vers l'an 1200. à se servir de cet admirable instrument, le plus utile sans contredit qu'on ait encore inventé ; & à qui nous devons tous les progrés de la Géographie, de la Navigation & du Commerce.

1 Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492 : il étoit Génois, grand homme de mer, & le melileur Géographe de son siécle.

2 Les ouragans, qui font des ravages si affreux dans l'Amérique septentrionale. *Voyez la dix-septiéme note du troisiéme Chant.*

3 On sait combien les tremblemens deterre sont fréquens & terribles dans le Pérou.

4 Tel est, entre plusieurs autres, le Cuntur ou Condor, oiseau qu'on trouve dans le Pérou. J'en fais la description dans le cinquiéme Chant.

Des hommes ſans pudeur, ſans loix, & ſans
autels,
A figure hideuſe, enfin antropophages.
Ces climats ſi lointains, aujourd'hui moins
ſauvages,
Renferment dans leur ſein ce qui ſait exciter
L'avarice de l'homme, & ſans la contenter.
Des plus riches métaux, tyrans de notre monde,
Ils ſont l'heureux berceau, la ſemence féconde.
D'ineſtimables biens, graines, plantes & fruits,
Dans leurs fertiles champs en foule ſont produits.
De la cupidité méconnoiſſant l'ivreſſe,
L'habitant de ces bords, dans ſa noble rudeſſe,
Voit d'un œil dédaigneux cet or, & foule aux
pieds.
Tous ces brillans métaux, par nous déïfiés.
A leur éclat frivole il préfere, en vrai ſage,
Des tréſors plus réels l'indiſpenſable uſage,
Ce qui ſert à la vie, & pour le procurer,
A la fureur des flots nous oſons nous livrer.
Au Mexique, au Chili nous portons l'abondance,
Et l'or, ſur leur rivage inutile opulence,
Par nos agiles nefs conduit dans nos climats;
Eſt l'ame, le mobile, & le nerf des Etats.
Ainſi donc, l'un de l'autre en ſecret tributaire,
Chaque pays, au gré d'un échange arbitraire,
Trafique en paix d'un bien ſous d'autres cieux
produit,

D'ineſtimables biens. C'eſt du nouveau Monde que nous viennent la canelle, le girofle, le poivre, la noix muſcade & autres épiceries, le ſucre & le cacao, le thé & le tabac, &c. Nous lui devons auſſi la cochenille & l'indigo, d'un ſi grand uſage dans la teinture, & ce qui nous eſt perſonnel & d'un ſecours plus important, la rhubarbe, & le quinquina, l'ipécacuana, remédes ſi éficaces dans pluſieurs ſortes de maladies.

Et le bonheur du monde en eſt l'utile fruit.
A l'aide du beſoin, pere de l'induſtrie,
Tout l'univers devient une même patrie,
Et les humains, unis par ces heureux liens,
Malgré l'éloignement, ſont tous concitoyens.

Ta ſageſſe, grand Dieu, raprochant les contrées *,
Par tant de vaſtes mers entre elles ſéparées,
Ne veut pas ſeulement pourvoir à nos beſoins.
Il eſt un autre objet plus digne de tes ſoins.
De ton immenſité ſymbole reſpectable,
De ton ardent courroux ſymbole épouvantable;
La mer fait parvenir dans toute région
Ta grandeur, ta puiſſance, & ta gloire & ton nom.
Dans l'ombre de la mort les nations aſſiſes,
Au joug du fier ſatan ceſſent d'être ſoumiſes,
Ton *Soleil de juſtice* à la fin ſe levant,
Chaſſe la nuit, diſſipe un charme décevant.
Au ſigne des Chrétiens *Xavier* fait rendre hommage.
La loi de Christ s'étend de rivage en rivage.
Satan, ſois terraſſé. Tombez. Dieux impuiſſans.

---

* Miſſions étrangéres.

Au ſigne des Chrétiens. Quarante-quatre ans après que Vaſco de Gama eut découvert les nouvelles Indes Orientales, Paul III. envoya [en 1541] François Xavier dans cet immenſe continent, pour y prêcher l'Evangile. Le ſaint & infatigable Miſſionnaire établit avec beaucoup de ſuccès le Chriſtianiſme dans le Malabar & dans le Japon. Le deſir de ſoutenir ce grand ouvrage de ſalut a depuis fait paſſer ſucceſſivement dans le Canada, au Paraguay, dans le Breſil, &c. de pieuſes colonies d'hommes Apoſtoliques, qui ont éclaire des lumieres de l'Evangile des nations entieres. L'exemple de S. François Xavier a ſur-tout été renouvellé bien des fois dans la reſpectable Compagnie qui s'honore de l'avoir eu pour membre.

Il n'eſt qu'un Dieu. Son regne a précédé les
temps.
A ſon aſpect, la mer s'enfuit dans ſes abîmes;
Les cédres du Liban courbent leurs fieres cimes;
Les monts fondus ſoudain au feu de ſes regards,
A torrens enflamés coulent de toutes parts.
Son trône, c'eſt le Ciel, ſon Autel, c'eſt la
Terre.
Eh! qui peu à l'aſpect de tout ce qu'elle en-
ſerre,
Douter du premier Etre, & ne pas l'adorer?
Qui peut, en la voyant, s'empêcher d'admirer
Le ſurprenant amas de merveilles ſublimes,
Qu'étale ſa ſurface, ou cachent ſes abîmes?

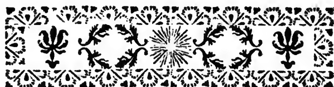


SOMMAIRE
DU
TROISIEME CHANT.

TABLEAU de la Terre, consideréé comme Elément. Description des Cordillieres, chaîne de montagnes dans le Pérou. Origine des Fleuves. Richesses renfermées dans les entrailles de la Terre. Mines d'or, d'argent, de cuivre, &c. Mines de diamans, de rubis, & d'autres pierres précieuses. L'Air, premier agent de la Nature. Cause de sa fluidité. Ses effets. Merveille dans l'équilibre qui regne entre la pression & le ressort de l'Air. Le Son. Comment il est produit. L'Air, principe des refractions de la lumiere, & de l'utilité des crépuscules. Action de l'Air sur tous les corps organisés. Digression sur la Peste mémorable qui ravagea la terre en 1342. Elasticité de l'Air. Ses effets terribles. Tonnerre. Eruption des Volcans. Tremblemens de terre. Tableau des horreurs qu'enfantent ces redoutables Phénoménes. Le Vent. Que sa vraie origine est inconnue. Biens qu'il procure. Maux qu'il produit. Description d'un Ouragan. Que les Phénoménes nuisibles cachent, sous un désordre apparent, un ordre effectif, & sous un mal physique, un bien moral. Qu'ils n'en prouvent pas moins, contre le systême de Spinosa, *une Intelligence pleine de sagesse & de bonté. Le Feu terrestre. Sa nature, énigme inexplicable Que le feu est un fluide prodigieusement élastique. Il réside dans tous les Etres corporels. Dans les uns, il est en plus grande abondance, dans les autres en plus petite quantité. Théorie du feu. Qu'il reçoit de l'Air son action. Que, par son élasticité, il s'oppose continuellement à* l'adunation *des corps. Qu'il les divise & les separe même jusques dans leurs parties élementaires.*

Qu'il y a une action & une réaction perpétuelle du Feu sur les corps, & des corps sur le Feu terrestre, infiniment inferieur en élasticité, en force, en activité, au feu du soleil réuni dans le foyer du verre ardent. Le Feu central. Sa résidence dans les entrailles de la terre demontrée par les volcans & par les sources d'eau chaude. Il est une des causes physiques de l'action des végétaux. Que le feu embrasse, remplit, & anime toute la nature. Quil fait sans cesse des efforts pour se répandre, mais que Dieu lui donne un frein jusqu'au jour qu'il se servira de son ministère pour dissoudre les Elémens. Détail des services du feu. L'homme en abuse en l'employant dans les combats. Les horreurs que le Feu, par le moyen de la poudre, enfante à la guerre, nous punissent d'un abus si coupable. Tableau des terribles effets de la poudre. Digression sur les conquêtes du Roi dans la Flandre en 1744, & sur le rétablissement de la santé de ce Prince, conservé pour faire le bonheur de ses Peuples.





LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE, POEME.

TROISIE'ME CHANT.



E composé d'eau, d'air, d'huile, de feu, de sels,
De la Nature active agens universels,
Ce globe, des humains domaine riche & vaste,
La Terre, en biens féconde & prodigue sans faste,
Offre de toutes parts le plus frapant tableau,
Pour des yeux attentifs objet toujours nouveau.
D'êtres matériels quelle foule innombrable!
De causes & d'effets quel concours admirable!
Des divers Elémens, si contraires entre eux,
Quel intime lien, & quel mélange heureux!
Ouvre les yeux, impie, & dans cet assemblage,
D'un Etre intelligent voi, reconnoit l'ouvrage,
Et non d'une matiere oisive & sans pouvoir,

Incapable d'agir, d'arranger, de vouloir.

QUEL est ce long tiſſu de maſſes monſtrueuſes, *
Qui cachent dans les cieux leurs cimes ſourcilleuſes.
Et dont le front, ſous lui, voit former ces vapeurs,
Qui du bruyant tonnerre enfantent les horreurs?
A tes yeux, *Almagro*, ces monts inacceſſibles
Offrirent autrefois des corps incorruptibles,
Qui, glacés par le froid paroiſſoient animés,

---

* Les Montagnes.

Quel eſt ce long tiſſu. Je décris ici, d'après Zarate & Garcilaſſo de la Véga, *Hiſtoire des Incas*, les montagnes du Pérou qu'on nomme les *Cordillieres* ou les *Andes*, & qui, ſuivant tous les Géographes modernes, ſont les plus hautes qu'il y ait dans l'Univers. Elles forment une chaine de plus de douze cens lieues, depuis l'Iſthme de Panama juſqu'au détroit de Magellan, & elles ſéparent le Pérou du Chili, en tirant du nord au ſud.

Qui glacés par le froid. Les ſommets des Cordillieres ſont la plûpart au-deſſus de la moyenne région de l'air, & le froid eſt ſi exceſſif à une certaine hauteur, qu'il tue les hommes & les animaux. Il géle les corps & les durcit tellement qu'ils ne ſe corrompent point. Au rapport de Zarate, [*liv.* 3. *chap.* 2.] Don Diegue d'Almagro allant découvrir le Chili [en 1534.] vit périr de froid dans ces montagnes pluſieurs de ſes ſoldats. Lorſqu'il y repaſſa cinq mois après au fort de l'Eté, il trouva leurs corps encore debout, appuyés contre des rochers, & auſſi frais que s'il n'y avoit eu que quelques momens qu'ils euſſent expiré. Il y en avoit même qui tenoient encore la bride de leurs chevaux ſur pié, dont la chair, ajoute l'Hiſtorien Eſpagnol, ſervit de nourriture à Almagro & à ceux qui l'accompagnoient. La cauſe de cette incorruptibi-

Sur qui leurs traits encore étoient même imprimés.
De glaçons éternels, de neiges entassés,
Les pointes de ces rocs sont toujours hérissées;
Souvent enfin, au pié de ces superbes monts,
On voit en frémissant des abîmes sans fonds :
1 On voit sur leurs sommets dans les airs se répandre
Des tourbillons de feu, de fumée, & de cendre.
Mais leur penchant, semé de vallons verdoyans,
N'offre que champs féconds, & bocages rians :
Monts, fiers rivaux de ceux qu'un Héros invincible
A fait choir sous les coups de sa foudre terrible ;
Des Alpes, dont l'orgueil 2 vient d'être anéanti,
Qu'ont forcé seulement *Annibal* & *Conty* ;
Des Alpes, mur d'airain, redoutable barriere,
Que 3 *Charles* opposoit à notre ardeur guerriere.
Mais qui peut arrêter le cours de nos exploits,
Lorsque LOUIS nous guide, ou le Sang de nos Rois ?
Les montagnes, dit-on, par leur informe masse,

---

lité ast toute physique. Ces montagnes par leur extrême élévation, sont inaccessibles à la chaleur, à la pluie & aux insectes, principes de la putréfaction des corps organisés.

1 On compte dans la longue chaîne des Cordillieres, plus de quinze Volcans dont quelques-uns jettent continuellement des flammes. La fréquence des tremblemens de terre qu'on essuie au Pérou provient, suivant toute apparence, de la multiplicité de ces Volcans.

2 Ce morceau fut écrit lors du passage des Alpes en 1744.

3 Le Roi de Sardaigne.

Les montagnes. " Ces masses superbes, dit un ,, des grands Physiciens d'Angleterre, ne doi- ,, vent point être regardées comme des excres- ,, cences inutiles & difformes d'un globe mal ,, arrangé, ainsi qu'on l'a faussement soutenu. ,, Elles sont au contraire des instrumens admira-

Du terrestre séjour défigurent la face.
Aucun bien n'en résulte, & l'Etre créateur
N'a pas marqué cette œuvre au sceau de sa grandeur.
Je déplore, ô mortel, ton erreur insensée.
Ces Colosses pompeux dont ta vue est blessée,
Te dispensent, ingrat, les plus rares bienfaits.
Aprens leur noble usage, & l'admire, & te tais.
Attiré dans les airs par la chaleur solaire,
Le flot amer s'élance au haut de l'atmosphére.
Amas de bulles d'eau, la vapeur s'épaissit.
L'astre brillant du jour à nos yeux s'obscurcit.
Du nuage criblé, par l'air raréfiée,
L'eau s'échape à torrens. La terre en est noyée.

„ bles, construits & ordonnés par le Créateur „ pour servir aux fonctions les plus utiles & les „ plus nobles de la nature, & pour distribuer „ les bienfaits de Dieu à toute la terre. „ *Derbam*, *Theal. phys. livre* 3. *chap*. 4.

L'eau s'échape à torrens. Les pluies qui tombent à flots dans la Zone Torride, depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, s'insinuent dans les entrailles des Cordillieres & emplissent les vastes & innombrables réservoirs que la nature y a creusés. C'est de cette cause que proviennent les immenses rivieres d'Orénoque, des Amazones & de Plata, qui ont leur source dans le cœur de ces montagnes. Tel est aussi l'origine du Rhône & du Pô qui sortent des Alpes, du Rhin & du Tésin qui naissent au pié du vaste mont Saint-Godard, & de tous les grands fleuves de l'Europe. Ce systême, assez récent, approche fort de la démonstration. Il est du moins infiniment plus probable que le systême qui attribuoit l'origine des rivieres & des fontaines, ou à la distilation des eaux de la mer, élevée en vapeurs jusqu'à la voute des cavernes des montagnes, comme l'a cru Descartes, ou à leur filtration au travers des terres, comme quelques Physiciens l'ont avancé. Ces deux sentimens sont réfutés dans le Spectacle de la Nature,

Jusques

Jusques au cœur des monts au sommet sourcil-
leux.,
Elle passe, se filtre en son cours sinueux,
Et dans des cavités, immenses réceptacles,
Admise sans efforts, séjourne sans obstacles.
Mais bientôt, s'échapant par de secrets * ca-
naux,
Lassés de leur prison, les fugitives eaux,
Au pié même du mont qui se perd dans la nue,
Par les fentes du roc se forment une issue.
Sur un lit de gravier, & parmi des glayeux,
D'abord la source coule à replis tortueux.
Elle murmure à peine, & foible en sa naissance,
Retardée en son cours, lentement elle avance.
Mais sa lenteur s'animé, & plus promte à couler,
Mon œil la voit déja dans la plaine rouler.
Sources, ruisseaux, torrens s'offrent sur son
passage.
De leurs ondes, en Reine, elle reçoit l'hommage.
Ses flots en sont acrus, ainsi que sa fierté.
Son nom qu'on ignoroit, est déja respecté.
C'est un fleuve. En tous lieux il répand l'abon-
dance.
Des fiers rempars qu'il lave il accroît l'opulence.
Son lit large & profond, sur le dos de ses eaux
Porte, orgueilleux du poids, les plus riches
fardeaux,
Par des bords exhaussés ses ondes retenues,
Traversent fierement des voutes suspendues.
Las enfin de rouler chez cent peuples divers,
En orage bruyant il fond au sein des mers.
Telle est votre origine, ô fleuves, ô rivieres,
Souvent d'un vaste Empire & bornes, & bar-
rieres;
Ornement de la terre, à qui votre heureux cours
Prodigue noblement tant d'utiles secours;
Si fiers & si pompeux dans vos courses rapides,

tome 3. XXme. Entret. & le nouveau systême y est établi par des raisonnemens tout neufs & extrêmement forts.

* Origine des fleuves.

Qui reportez sans fin dans les plaines humides,
L'amas immense d'eau que d'elles vous tenez ;
Tresors toujours rendus, & toujours redonnez.

O terrestre séjour, tes * entrailles profondes
Sont, comme ta surface, en richesses fécondes.
L'homme en est possesseur : mais il faut que sa main
Les arrache de force à ton avare sein.
Pour ravir ces trésors, germe de tant de crimes, 1
Il devient l'habitant des plus profonds abîmes.
2 Son œil, privé du jour dans cet affreux tombeau,
Ne voit qu'à la lueur d'un lugûbre flambeau.
Tout augmente l'horreur de ces ancêtres funébres,
Silence, 3 profondeur, solitude, ténébres.
Il y respire un air trop souvent meurtrier.
Des voutes que son bras s'efforça d'étayer,
Ecrasent leurs apuis, tout à coup éboulées.
Ces horreurs à ces yeux sont en vain étalées :
L'or est tout ce qu'il voit. Cet objet plein d'apas
Ferme son cœur avide à la peur du trépas.
Des veines du rocher il l'arrache avec peine.
Au bord du soupirail en monceaux il le traîne,
Et par de longs tissus le fardeau soulevé

* Richesses renfermées dans les entrailles de la terre.

1 *Effodiuntur opes irritamenta malorum.*

2 Cette description est exactement conforme à la relation que plusieurs Voyageurs dans l'Amérique Méridionale ont faite des mines d'or de Valdivia dans le Chili, où elles sont plus abondantes que nulle autre part dans le nouveau monde.

3 La fameuse mine d'argent de Potosi dans le Pérou, a plus de 250 toises de profondeur. De toutes les mines qu'on connoît c'est la plus profonde, comme elle est la plus riche par son abondance prodigieuse.

Et par de longs tissus. Dans les mines qui sont

Monte : à nuire, à ſervir, tour à tour réſervé ;
De nos biens, de nos maux ſource la plus féconde ;
Le bonheur à la fois, & le malheur du monde.
O terre, dans ton ſein combien d'autres métaux,
Qu'à la nature avare arrache nos travaux,
Et l'argent, & le fer, & le plomb, & le cuivre !
Mais quels nouveaux tréſors ce ſouterrain nous livre ?
Que de corps tranſparens s'offrent de toutes parts !
Leur éclat éblouit & charme les regards :
L'opale diaprée, & le rubis rougeâtre,
Le ſaphir azuré, l'émeraude verdâtre,
Le lapis moucheté, la topaſe au traits d'or,
L'onice blanche & noire, & mille autres encor.
Tous ces riches cailloux te cédent la victoire,

---

auprès de Valdivia, les travailleurs font monter l'or dans des ſacs par le moyen d'une groſſe poulie qui eſt à l'ouverture de la mine, & à laquelle deux cables ſont attachés. Ce moyen eſt ſimple & d'une opération facile : celui dont on ſe ſert dans la mine de Potoſi eſt plus compliqué, & il eſt d'une exécution pénible & même dangereuſe. " On monte l'argent, *dit Durret*, par le „ moyen de certaines échelles faites de cour- „ roies de cuir cru, & qui ont plus de 800 échel- „ lons. Le travailleur a un fanal à la main, & „ ſa charge ſur les épaules dans un ſac de peau. „ Il arrive ſouvent qu'il tombe, & qu'il entraî- „ ne dans ſa chûte beaucoup d'autres ouvriers „ qui montent après lui. Cette chûte eſt quel- „ quefois occaſionnée par un tournoiement de „ tête, quelquefois auſſi par un mouvement de „ déſeſpoir, qui porte ces malheureux à ſe pré- „ cipiter, pour ſe délivrer des mauvais traite- „ mens & des fatigues qu'ils eſſuyent dans cette „ priſon affreuſe & perpétuelle. „ *Voyage des Indes Occidentales*, *part.* 1. *chap.* 28.

O diamant superbe : ils rehaussent ta gloire :
Orne le front des Rois, acrois leur majesté.
Etre dans leurs trésors, & pare la beauté.

Le premier des agens qui regnent sur la terre, *
La vie & le moteur de tout ce qu'elle enserre,
Etre simple, corps mixte, animaux, homme enfin,
Quel est-il ? Ce fluide indivisible & fin,
Embrassant l'univers, présent, mais invisible,
A nos sens toutefois matiere aussi sensible,
Par le palpable jeu de ses divers ressorts,
Que le sont à nos mains les plus solides corps.
Atômes déliés, ses subtiles parties
Sont par des frottemens entre-elles désunies.

O diamant superbe. Voyez dans les Voyages de Tavernier [*liv.* 2. *chap.* 16.] les différentes manieres dont on tire les diamans des mines de Golconde & de Visapour, les plus renommées qui soient dans les Indes Orientales. C'est dans une de celles de Golconde que fut trouvé le plus gros diamant qu'il y ait dans le monde. Tavernier qui l'avoit vû dans le Trésor du Grand-Mogol, dit qu'il est de la forme d'un gros œuf de poule coupé par le milieu, & qu'il pese 279 carats. Il l'évalue onze millions sept cens mille livres, & on peut s'en rapporter à lui, car il étoit bon Jouaillier.

* L'air, ses propriétés.

Le premier des agent. Ciceron dans ses Entretiens sur la nature des Dieux, expose les différentes propriétés de l'air, & il en parle en Physicien plus exact que ne le sont communément les Anciens. " *Aër*, dit-il, *tum fusus & extenuatus sublimè fertur ; tum autem Concretus in nubes cogitur, humoremque colligens, terram auget imbribus : tum effluens huc & illuc, ventos efficit. Idem annuas frigorum & calorum facit varietates. Idem & volatus alitum sustinet, & spiritu ductus, alit & sustentat animantes . . . . Nobiscum videt, nobiscum audit, nobiscum sonat, nobiscum movetur.* " Lib. 2. num. 33. 39.

Ils les brisent sans cesse, & sa fluidité
En acquiert plus de jeu, plus de velocité.
C'est par-là que l'oiseau fend d'une aile légére,
Les particules d'air remplissant l'atmosphere.
C'est par-là que cet air, dans nos poumons pressé,
Entre & sort, tour à tour introduit & chassé.
 Ce fluide * pourtant est pesant par lui-même.
La masse en est énorme. Eh! sous ce poids extrême,
Comment mon foible corps n'est-il pas écrasé?
Quelle digue, quel frein lui peut être opposé?
Providence d'un Dieu qui veille sur ma vie!
Méchanique sublime, & frapante harmonie,
Dont j'admire le jeu, mais sans le concevoir!
L'air que mon corps renferme a le secret pouvoir
De brider, de tenir dans l'exacte balance,
Une colonne d'air dont le poids est immense.
Elle veut fondre en vain, & contre son effort,
J'ai dans ce contrepoids le rempart le plus fort.

---

* Equilibre entre la pression & le ressort de l'air.

Dont j'admire le jeu. Les Méchaniques, qui mettent si bien en œuvre les forces mouvantes de l'air, ne peuvent rendre raison de l'équilibre qui regne entre la pression & le ressort de l'air, agissant sur le corps humain. Le jeu de cette méchanique étonnante est au-dessus de notre portée. Comment, en effet, expliquer cette juste proportion qui se trouve entre l'effort d'une grande masse d'air, & la résistance d'un volume d'air très-petit? Les calculs les plus exacts ont démontré qu'un poids de deux cens dix quintaux pése sur nos têtes. Le peu d'air que notre corps renferme suffit pour contrebalancer la masse énorme d'air extérieur dont la pression, sans ce contrepoids, nous écraseroit à l'instant: merveille des plus admirables, & cependant des moins remarquées.

A mes ſens * étonnés s'offre une autre merveille.
Un bruit harmonieux vient fraper mon oreille.
Dans un ** rameau d'érable, artiſtement creuſé,
Percé diverſement, ſur la bouche poſé,
Le fluide ſe gliſſe, & l'inſtrument raiſonne.
D'où naît ce ſon ſi doux qui me charme & m'étonne.
Doit-il ſon origine à l'art induſtrieux ?
Non : ſon principe vrai ſe dévoile à mes xeux.
L'inſtrument, corps ſonore, eſt ouvert au fluide,
Et l'air répecurté dans ſon effort rapide,
Eſt tranſmis juſquà moi par ondulations.
Mon oreille reçoit ces modulations.
O Toi, qui mieux qu'orphée eus fléchi Proſerpine,
1 *Blavet*, de tes concerts telle eſt donc l'origine
De-là naiſſent ces ſons qui charment tout Paris,
Toujours redemandés & toujours aplaudis.
Pan ce Dieu fabuleux, ne fit jamais entendre
Des acords ſi touchans, une plainte ſi tendre,
Quand ſon cœur regrettoit, toujours plus enflammé,
L'objet de ſon amour, en roſeau 2 transformé.
Avec quel *** art, grand Dieu, ta puiſſance inéfable.
A formé de cet air la ſtructure admirable !
Quelle proportion, quel acord merveilleux
Entre le corps fluide, & le corps lumineux !
Blanchiſſant l'horiſon, des filets de lumiere,
Précurſeurs du ſoleil, ſillonent l'atmoſphere,
Et quand l'aſtre du jour diſparoît à nos yeux,
Le pourpre ſe confond avec l'azur des cieux.

---

* Le ſon, ſa cauſe.
** La flute.
1 Excellent joueur de Fleute.
2 Syrinx. *Ovid. Mét. liv.* 1.
*** L'air, principe des réfractions de la lumiere : & de l'utilité des crépuſcules.

De toi naît, ô fluide, un si charmant spectacle.
La lumiere dans l'air s'introduit sans obstacle.
Ses obliques rayons, par lui modifiés,
Sont, dans leur prompt effort, vers la terre pliés.
Ils tombent sur sa masse en parcelles subtiles,
Et leurs réfractions sont doublement utiles.
Le lever du soleil n'ofusque point nos yeux.
La nuit étend plus tard ses voiles ténébreux.
L'air * est l'ame de tout. Son action diverse
Sur tous les végétaux sans relâche s'exerce.
S'ils vivent, c'est par lui. Ce fluide agissant
S'introduit dans la tige, & son ressort puissant,
Mis en jeu par l'effort de la chaleur solaire,
Au souffre, aux sels, à l'eau prête son ministère.
La séve dans le tronc coule, circule, agit.
L'arbre végéte, croît, & des fruits s'enrichit.
C'est peu des ** végétaux : sur tout ce qui respire,
Sur tout corps animé l'air étend son empire.
Dans un *** fléxible agent, par un contraire effort,
Attiré, repoussé sans cesse il entre & sort.
Il opére le jeu des ressorts de la vie.
Le feu git dans nos corps, & dans chaque partie
Porte, à l'aide du sang, cette douce chaleur,
Des esprits animaux le principe moteur.
Mais le feu doit à l'air, à ce subtil fluide,
Sur le sang qu'il remplit, son action rapide.
Le sang vuide de feu, ne peut plus circuler,
Et le feu vuide d'air, ne peut plus travailler.
Dilaté dans le corps par la chaleur active,
Il fait sentir au sang son impulsion vive,
Et, par lui, de ses chocs la forte impression
Rend parfaits & le chile, & la nutrition.

---

* Action de l'air sur sur les arbres & sur les plantes.

** Action de l'air sur le corps animal.

*** La poitrine.

Ainsi donc un peu d'air que le feu raréfie ;
Pour le corps animal est un germe de vie.
De ses proprietés le merveilleux concours
Est l'ame, l'aliment, le soutien de nos jours.
Mais si quelque vapeur, de venin infectée,
Change son souffle pur en haleine empestée,
Des maux de tout un peuple il est l'affreux levain.
Notre conservateur devient notre assassin.
Ainsi la mer, lien & richesse du monde,
De mille doux bienfaits est la source féconde.
Mais si les fiers Autans bouleversent ses flots,
Nuisible, elle engloutit & nef, & matelots.
Cette cause, aux humains quelquefois si funeste,
Sous le premier [1] *Valois*, enfanta cette peste,

Des maux de tout un peuple. Il est constant que bien des maladies épidémiques sont produites par l'altération accidentelle de l'air, quelle qu'en soit la cause physique. Les annales de la Médecine en font foi. Pour me restraindre aux autorités de l'Histoire, Mezerai rapporte que l'air infecté fut l'origine de la peste mémorable qui, depuis 1342 jusqu'en 1348, ravagea successivement l'Asie, l'Afrique & l'Europe, & emporta plus de la moitié des hommes & des animaux. L'Empereur Jean Cantacuzéne, dans l'Histoire qu'il composa pendant sa retraite monastique, dit que cet horrible fléau fut causé par des vapeurs d'une extrême malignité, qui s'exhalérent d'un gouffre que forma un tremblement de terre dans la grande Tartarie. Il fut témoin de ses affreux ravages dans la capitale de son Empire [Constantinople] & il en fait [*liv.* 3.] une description énergique. Cette peste universelle dura plus de six ans, & ce qui prouve qu'elle provenoit de l'alteration de l'air, c'est qu'elle pénétra jusques dans les isles de l'Islande & de la Norvége les plus voisines du Pole.

1 Ce fut sous le regne de Philippe de Valois que cette peste, époque fameuse dans l'Histoire

Qui de la fiere Parque aiguisant les ciseaux,
Creusa dans l'univers d'innombrables tombeaux,
Et portant en tout lieux sa fureur meurtrieré,
Ne fit du monde entier qu'un vaste cimetiere.
Les peuples fortunés de l'empire des lys
Furent du monstre horrible à leur tour assaillis,
Et de son souffle infect les atteintes subtiles
Dépeuplérent les bourgs, les hameaux, & les villes.
L'art voulut arrêter ce torrent furieux,
L'obstacle renversé le rendit plus fougueux.
A quels traits s'annonçoit le venin homicide !
2 Dans les veines couloit un sang noir & livide.
La face étoit hideuse, & les yeux enflammés
L'haleine entr-coupée, & les nerfs comprimés
La voix manquoit: la langue aride & desséchée,
Au palais cangrené paroissoit attachée.
Un souffle corrompu, par la malignité,
Rendoit à l'air infect un air plus empesté.
Les entrailles brûloient d'une ardeur dévorante,
Et tout le corps n'étoit qu'une plaie effrayante.
Poussant des cris plaintifs, ou d'affreux hurlemens,
Le malade expiroit dans l'horreur des tourmens.
De la société la chaîne étoit rompue :
La police bannie, & Thémis suspendue :
Les ressorts du commerce arrêtés en tous lieux :
Le Ministère saint ...... Mais quel spectacle affreux !
Les sources d'alimens de tout côté tarissent.
Les carfours sont jonchés de mourans qui gémissent.

---

moderne, passa d'Italie en France, où elle fit de grands ravages. Le P. Daniel dit qu'elle désola le Royaume deux ans.

2 Les symprômes de cette étrange maladie ressembloient presque en tout, à ceux de l'effroyable peste qui dépeupla aussi la terre, l'an du monde 3574 [avant J. C. 430.] & qui a été si bien décrite par Thucydide [*lib.* 2.] & par Lucrece [*lib.* 6. *de Rer. nat.*]

Des cadavres hideux, entaſſés à monceaux ;
Exhalent aux mortels mille trépas nouveaux.
Devoir, nature, amour, vous n'avez plus
d'amorces :
Vous ſouffrez, ſans rougir, de monſtrueux divorces,
1 Tendant ſes foibles mains, le vieillard par
ſes cris
Implore vainement ſon épouſe & ſon fils.
Dans un tombeau 2 mouvant, une beauté touchante
Eſt par des inhumains plongée encor vivante.
La mere avec horreur repouſſe de ſon ſein
Le foible nourriſſon infecté du venin.
Tout du fléau rapide eſſuya le ravage.
Les animaux eux-mêmes éprouverent ſa rage.
Les habitans de l'air, les hôtes des forêts,
Les troupeaux, tout ſentit ſes redoutables traits.
L'aſtre du jour, dit-on, fourniſſant ſa carriere,
N'épanchoit qu'une pâle & débile lumiere,

---

1 L'Hiſtoire ne rapporte point ces faits, mais la peſte qui ravagea Marſeille en 1720, en a fourni l'affreux exemple. Or ce qui s'eſt paſſé à cet égard dans ces jours d'horreurs, *quæque ipſe miſerrima vidi*, a bien pû ſe paſſer auſſi il y a quatre cens ans, dans un fléau de même nature, & dont il ſemble que le propre eſt d'endurcir le cœur.

2 Chariots ſur leſquels on tranſporte les cadavres dans la grande mortalité, pour les inhumer dans des foſſes.

N'épanchoit qu'une pâle. La cauſe de cette pâleur du ſoleil étoit des plus ſimples. Elle provenoit ſans doute des particules groſſieres dont l'atmoſphere devoit être chargé, & qui étoient plus denſes par la quantité d'exhalaiſons malignes dont l'air étoit impregné : c'eſt ainſi que le ſoleil répand quelquefois ſur l'horiſon une clarté pâle, lorſque l'atmoſphere eſt chargé d'un grand amas de particules nitreuſes ou craſſes, qui s'amoncélent & ſe condenſent dans la moyenne région

Comme s'il eut gémi de tant d'affreux revers,
Et qu'il eut partagé le deuil de l'Univers.

De * l'air rarefié j'ai peint les avantages.
De ce puissant fluide exposons les ravages,
Quand, bridé fortement, son élasticité
Triomphe de l'obstacle en vainqueur irrité.
Sous un ciel ** orageux, mille clartés funebres
Brillent d'un pôle à l'autre au milieu des tenebres.
L'éclair rapide, éteint aussi-tôt qu'enfanté,
De cette nuit profonde acroît l'obscurité,
A sillons redoublés s'echapant du nuage,
Semant l'efroi, portant la mort & le ravage;
La foudre étincelante est tombée à mes yeux.
Assemblage de nitre & de côrps sulphureux,
Par un choc violent elle s'est embrasée.
L'air se raréfiant dans la nue écrasée,
A forcé sa prison; & mis en liberté,
Avec un bruit terrible à soudain éclaté.
De ce feu si subtil les parcelles brûlantes
Opérent des effets, merveilles efrayantes.
L'intrépide Guerrier qu'ont respecté ses coups,
Surpris, dans le foureau voit son glaive dissous.
Dans un vase scellé la liqueur enfermée,
Sans qu'il soit entamé, disparoît consumée.
Dans le sein maternel l'enfant est calciné,

---

de l'air, principalement en Eté, où ces matierent s'exalent davantage.

* Ressort de l'air; ses effets terribles.

** Tonnerre.

Dans le sein maternel. Ce fait, arrivé à Altembourg, ville de la haute Saxe, est analisé dans une Dissertation latine faite à ce sujet, & inférée dans les *Acta Eruditorum* de Leipsic. Il y est dit que la mere, à qui le tonnerre ne fit aucun mal, se délivra quelques heures après d'un enfant à demi brulé, dont le corps étoit tout noir. L'auteur de cette Dissertation [*M. Jean-Ernest Doricfoack*] qui est toute physique & fort curieuse, cite en preuve de la possibilité de ce fait ex-

Et la est mere soustraite au souffle empoisonné.
O foudre meurtriere, ô fille des tempêtes,
Pour éfrayer le crime éclate sur nos têtes.
Tes traits vengeurs du ciel, tes redoutables traits,
De plus d'un *Capanée* ont puni les forfaits.

Etres si différens, * & pourtant compatibles,
Souffre & sels, air & feu, que vous êtes terribles,
Lorsqu'en un souterrain ensemble renfermés,
Par un puissant éfort vous êtes comprimés!
Si le feu, par un choc, dans le souffre peut naître,
Soudain l'air se dilate, & chasse le salpêtre.
La plaine retentit de longs mugissemens :
La terre tremble au loin, s'entrouvre, & dans ses flancs

---

traordinaire, un effet de *l'aura seminalis*, qui ne peut être décemment expliqué en françois. J'ai puisé dans la même Dissertation les deux autres exemples qui, quoique singuliers en leur genre, ne sont pas uniques comme l'est peut-être celui-ci.

* Eruptions de volcans.

La plaine retentit. Cette description n'est qu'une foible peinture des ravages effroyables que fit l'éruption du mont Gibel le douze Janvier 1693, suivant la relation qui parut dans ce temslà. Le dégorgement du Volcan fut précédé d'un tremblement de terre qui se fit sentir dans toute la Sicile, & dura trois jours à diverses reprises. Les villes de Catane & d'Agouste, qui sont à quatre milles du mont Gibel, furent entierement détruites. Il se fit dans la montagne une ouverture de plus de six cens toises de circuit, d'où s'élançoient avec un mugissement affreux, des quartiers de rochers calcinés & des tourbillons de matieres enflammées. Les petites villes de Carlentini, de Léontini & de Modica, furent ensevelies sous les cendres. Il y a dans la relation d'autres circonstances, non moins épouvantables, celle sur-tout d'un torrent de souffre flamboyant qui rouloit dans la campagne & consumoit les arbres qu'il trouvoit sur son passage.

La

Engloutit & des monts, & des villes entieres.
L'œil frapé de terreur, voit couler des rivieres
De bitume allumé, de souffre flamboyant,
Qui forment dans la plaine un sillon éfrayant.
Un abîme vomit d'une bouche enflammée,
Des rochers calcinés, des torrens de fumée,
Des tourbillons de cendre, & dans les champs voisins,
Tout un peuple tremblant au ciel léve les mains.
O Grecs, trop amoureux des mensonges d'Homére,
C'étoit là de ces feux la cause nécessaire,
Non les brasiers vomis par ce 1 Titan fameux,
Qui voulut follement escalader les cieux,
Et qui, précipité d'un éclat de tonnerre,
Dans les gouffres qu'Etna dans ses antres enserre,
De son énorme bouche à longs flots exhaloit
Mille torrens de feux que son sein receloit,
Etoit enseveli sous ces roches fumantes,
Frappoit leurs noirs cahots de clameurs mugissantes,
Et roulant le fardeau de son immense corps,
De la Sicile au loin faisoit trembler les bords
Mais outre ces*deux monts à sourcilleuse cîme,
A mes yeux éfrayés s'offre un profond abîme,
Quelle cause a formé ce précipice affreux ?
Seroit-ce des torrens le cours impétueux,
Qui parmi ces rochers s'échapant d'âge en âge...
Non:d'un agent plus fort cet abîme est l'ouvrage.

---

1 Encélade ou, selon quelques Mythologistes, Typhée. Voici la peinture qu'en fait Virgile avec cette force de pinceau qui lui est si familiere:

Fama est Enceladi semustum fulmine corpus
Urgeri mole hâc, ingentemque insuper Ætnam
Impositam, ruptis flammam expirare caminis,
Et, fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam, & cælum subtexere fumo.
Æneïd. lib. 3.

* Tremblemens de terre.

Au centre de la terre avec éfort bridé,
Et dans ses souterrains par le feu débandé;
L'air frémit en vainqueur que l'obstacle courrouce.
Il s'élance, & soudain un horrible secousse,
De la terre ébranlée a fracassé les flancs :
Elle s'est entr'ouverte, & des éboulemens
Ont fait ici jaillir une nouvelle source;
Là, d'un fleuve rapide ont détourné la course;
Plus loin, cette montagne avec un bruit affreux
S'est fendue : & de-là l'abîme spacieux.
Fiere de sa splendeur, une cité fameuse,

Au centre de la terre. L'air introduit dans les cavités souterraines, ne produit pas seul les tremblemens de terre, mais il y contribue plus qu'aucun des divers agens qui les opérent avec lui. La terre comme on sçait, renferme dans ses entrailles des lits de sel, des couches de souffre : des mines de vitriol, de grands amas de parties métalliques & bitumineuses. Toutes ces matieres, dont quelques-unes sont extrêmement inflammables, fermentent ensemble, & leur fermentation est quelquefois si forte qu'elles s'embrasent. Alors l'air comprimé dans ces souterrains, se dilate, & débande avec lui les corps nitreux. Leur action réunie est d'une force si prodigieuse, qu'elle ébranle & souléve l'immense poids des terres qui sont au-dessus; & plus la raréfaction de l'air & le débandement des sels sont considérables, plus la secousse est violente & s'étend au loin.

Fiere de sa splendeur. Naples, Palerme, & l'ancienne ville de Smirne, ont souvent été renversées de fond en comble. Pékin & Lima ont essuyé plus d'une fois le même désastre, & pour en citer une preuve toute récente, les nouvelles publiques nous ont appris que cette derniere ville a été totalement détruite par un tremblement de terre arrivé la nuit du vingt-huit au vingt-neuf Octobre 1746. De plus de quatre

Sous l'éfort redoublé de la secousse affreuse,
A vu fondre & palais, & tours, & boulevards,
Périr sous leurs débris femmes, enfans, vieillards.
Vous, de qui * l'origine est douteuse, incertaine,
Qui parcourez la terre, & la liquide plaine,
Réglés, irréguliers dans vos accès divers,
O vents, de quels bienfaits vous comblez l'univers :

---

mille maisons qu'on y comptoit, il n'y en a eu que vingt qui n'ont pas été renversées.

* Le Vent ; ses effets utiles.

Vous, de qui l'origine. Le vent est un air agité. Voilà ce que nous savons avec certitude. Mais quelle est la véritable cause de cette agitation, ou de ce défaut d'équilibre entre les parties de l'atmosphere ? Sont-ce les écoulemens d'un air qui s'est dilaté dans les cavités de la terre ? Est-ce l'échappement de l'air renfermé dans les vapeurs qui fermentent ensemble dans la moyenne région de l'air ? Est-ce enfin la chaleur du soleil qui, en raréfiant l'air plus qu'à l'ordinaire, le met en mouvement ? Problémes sur lesquels les Savans disputent, & qui ont chacun leur probabilité ; mais la vraie origine des vents n'en est pas plus connue. Au reste, on voit bien qu'il s'agit ici des vents *locaux* ou irréguliers ; car pour les vents tels que sont ceux qu'on nomme *alises*, & qui soufflent sans cesse d'Orient en Occident entre les deux Tropiques, leur origine est beaucoup moins incertaine, ou plûtôt elle est presque démontrée. *Voyez l'explication qu'en donne M. Pluche, M. l'Abbé Nollet, M. Rohault, &c.*

O vents, de quels bienfaits. Sénéque détaille les avantages qui naissent du souffle des vents, & l'analyse qu'il fait de leurs effets utiles, est aussi exacte qu'aprofondie. *Providentiâ*, dit-il, *ac dispositor ille mundi Deus aëra, ventis exercendum dedit... » ad custodiendam cæli, terrarumque temperiem, ad » evocandas, suprimendasque aquas, ad alendos sato» rum atque arborum fructus quos ad maturitatem,*

De vous chaque climat tient sa température ;
Vous renouvellez l'air : votre souffle l'épure.
Vous déposez aux champs, des sels, des sucs nouveaux.
Par vous seuls la nef vole, & fend le sein des eaux.
1 Vous modérez du chaud les ardeurs dévorantés:
2 Vous émoussez du froid les pointes pénétrantes.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'à ces rares faveurs
Vous méliez si souvent les plus tristes horreurs !
Dans les * plaines de l'air roule le vent de l'ourse,
Et le vent du midi le heurte dans sa course.
J'entens mugir 3 celui des bords ou naît le jour.
Le 4 vent de l'occident se déchaîne à son tour.
Quels horribles dégats, quel ravage éfroyable
Va causer dans les champs ce choc épouvantable !
Ils soufflent à la fois, & tous diversement,
L'un en ligne directe, & l'autre obliquement,
Celui-ci dans un sens aux deux autres contraire,
Et celui-là décrit un orbe circulaire.

» *cum aliis causis*, *adducit ipsa jactatio*, *attrahens* » *cibum in summa*; *& ne torpeat*, *promovens....* *Dedit ventos*, *ut commoda cujusque regionis fierent* » *communia*. Il ajoute cette réflexion, bien digne » d'un Philosophe : *non ut legiones*, *equitemque* » *gestarent*, *nec ut perniciosa gentibus arma transveherent*. « Quæst. nat. lib. 5. cap. 17. 18.

1 Vent de nord. 2 Vend du sud ou du midi.

3 Tourbillons & ouragans. Les Marins appellent ouragan un vent extraordinairement impétueux, presque toujours mêlé d'une forte pluie & de tonneres épouvantables. Ce vent fait tout le tour du compas, c'est-à-dire, qu'il parcourt tous les points de l'horison, les uns après les autres.

* Effets funestes du vent.

4 Le vent d'est. 5 Le vent d'ouest.

Ils fondent dans la plaine en tourbillons fougueux.
Précédé de l'éfroi, leur souffle impétueux
Porte au loin & la pluie, & la grêle, & l'orage.
L'horreur les accompagne, & marque leur passage.
Les chênes les plus forts tombent déracinés.
Je vois crouler des murs, par leur fougue entraînés.
De la cime d'un mont des rochers détachées
Roulent dans les vallons, à leur base arrachées.
Le dégât, les débris imprimant la terreur,
Font des champs & des bois un théâtre d'horreur.
Tels deux camps ennemis que des haines provoquent,
Dans le fort du combat se heurtent, s'entrechoquent.
Bellone, des éforts, voit la valeur s'aigrir,
Et chaque combattant veut ou vaincre, ou périr.
Du salpétre & du fer l'homicide ravage,
Le désordre, les cris échauffent le carnage.
La plaine ensanglantée offre de toutes parts
Le plus affreux tableau des cruautés de Mars.

Les chênes les plus forts. Il n'y a rien d'exagéré dans ce tableau, ou plutôt ce n'est qu'une esquisse des horribles ravages des ouragans dans l'Amérique septentrionale. La relation de celui qu'on essuya à la Martinique le 7 Octobre 1699, est pleine de circonstances qu'on a de la peine à croire. Selon l'Auteur cependant, elle est d'autant plus fidéle, *qu'il vit tout de ses yeux.* Les effets étonnans & bien constatés, de l'ouragan essuyé à la Guadaloupe le neuf Septembre 1740, semblent garantir l'exactitude du récit du P. Labat. Je n'en citerai qu'un trait, qui m'a été confirmé par un homme digne de foi, témoin occulaire. Des vaisseaux ancrés dans le port furent enlevés par le vent & jettés dans les terres les uns à cinq cens pas du rivage, les autres à six cens, proportionnellement à leur grosseur.

Les feux qu'Etna vomit, la foudre, les orages ;
Les secousses, les vents, grand Dieu, sont tes ouvrages.
L'es Spinosiste impie avec absurdité,
N'y voit point ta sagesse, encor moins ta bonté.
Mais loin de blasphêmer ce qu'aveugle il ignore,
Ah ! qu'il ouvre les yeux, voie, admire, & t'adore.
Tout désordre apparent est un ordre caché.
Aux effets qu'il opére, un bien est attaché.
Dieu le scella du sceau de la sagesse immense,

Le Spinosiste impie. Selon Spinosa, tous les Phénomènes nuisibles sont autant d'imperfections dans la Nature. & s'il étoit vrai qu'une Intelligence infiniment sage eût créé le monde, elle n'auroit pas mis dans son ouvrage ces défectuosités. S'il étoit vrai qu'un Dieu infiniment bon existât, il ne permettroit point que ces Phénoménes meurtriers détruisissent ses créatures. On a répondu très-solidement à cette objection, qui est, si j'ose m'exprimer ainsi, l'épée & le bouclier des Matérialistes. A l'autorité des Philosophes Chrétiens, joignons ici celle d'un des Peres de l'Eglise le plus respectable. » *Quædam*, » dit S. Augustin, *quibusdam, quia non conveniunt,* * *mala putantur : sed eadem ipsa & bona sunt, & in* » *semetipsis bona sunt. Et omnia hæc quæ sibinet in-* » *vicem non conveniunt. conveniunt inferiori parti re-* » *rum quam terram dicimus, &c.*« *Conf. lib.* 7. *cap.* 13. Il develope ce raisonnement dans son explication du vingtiéme chapitre de la Genese, & il réfute par de fortes preuves l'argument des Manichéens, qui faisoient la même objection que Spinosa. Si, dans la main de Dieu, le mal physique est un instrument de vengeance & de châtiment, il est aussi un instrument de bonté & de miséricorde. L'Histoire sacrée en fournit plus d'un exemple, & cette main paternelle qui ne frape que pour corriger, est un sujet de consolation pour le Chrétien dans les afflictions temporelles.

Et d'ailleurs, ces fléaux ſignalent ſa vengeance.
La voix de ſon tonnerre eſt un cri menaçant,
Qui va, ſous le dais même, éfrayer le méchant.
Les déſaſtres affreux, utilement ſiniſtres,
Sont de ſes châtimens les fidéles miniſtres.
Plus même ſa bonté ſuſpend ſon bras vengeur;
Plus le coup eſt terrible, au jour de ſa fureur.

CE * feu matériel, être dont la nature
Aux yeux les plus perçans eſt une énigme obſcure,
Ce fluide élaſtique, élément deſtructeur,
Ne doit point au ſoleil ſa force & ſa chaleur.
Il les doit à celui par qui ſeul il exiſte,
Par qui ſeul il échauffe, éclaire, agit, ſubſiſte.
Il eſt dans tous les corps inviſible, & préſent;
Il eſt dans chacun d'eux plus ou moins abondant:
S'il eſt libre, fougeux: s'il eſt captif, paiſible.
Pour forcer ſa priſon, & devenir viſible,
Il n'attend que l'inſtant où deux corps excités
Seront l'un contre l'autre avec force heurtés.
Auſſi-tôt, s'échappant du ſein qui le recéle,
Furieux, il s'élance en ardente étincelle,
Et ſi de proche en proche il trouve un aliment,
Cette étincelle enfante un vaſte embraſement.
Les parcelles de feu, de leur centre chaſſées,
Dans l'air environnant bruſquement élancées

---

* Le feu, ſon action.

Aux yeux les plus perçans. " Si le fond de tous
" les êtres ſe refuſe à nos regards, qui entre-
" prendra d'aprofondir la nature du feu? Il
" s'échape aux travers des inſtrumens dont on
" le veut ſaiſir, & ni l'œil, ni la main n'en peu-
" vent ſoutenir les aproches. Sa chaleur en
" quoi conſiſte-t-elle. Tout ce que nous en ſa-
" vons ſe reduit à dire quelle eſt une ſenſa-
" tion plus ou moins vive, plus ou moins agréa-
" ble ou douloureuſe, dont Dieu nous affecte
" à la préſence du feu, *Spect. de la Nature, tome 4. pag. 234.*

LYON

Sur les corps d'alentour fondent en circulant.
Mille invisibles traits, en tourbillons roulant,
Par leur agilité dans leur pores se glissent,
Par leur activité bientôt les désunissent,
Et ces corps, aliment dont ils sont reproduits,
En proie à leur furie, en cendres sont réduits.
Mais quoi? cet * élément, ame de la nature,
Dans l'air, qui le nourrit, dispersé sans mesure,
Agit par ce fluide, & sa vive action
N'est que le simple effet de son impression.
Plus l'air est condensé, plus sa chaleur augmente.
C'est par la pression qu'elle est plus violente.
Les atômes ignés, dans leur sphere bridés,
Avec plus de roideur sur les corps sont dardés.
Par l'air raréfié leur pointe est émoussée.
Pourquoi? c'est qu'elle agit sans être traversée.
Ainsi donc l'air au feu semble imposer des loix,
Il semble l'atiser, l'amortir à son choix,
Et de son action, par lui seul agissante,
Rendre, à son gré, la marche impétueuse ou lente.
Placé dans l'équilibre, & s'exerçant en paix,
Le feu répand sur nous mille utiles bienfaits.
De lui naissent alors les plus grands avantages.
Mais perd-il ce milieu? Quels funestes ravages!
O superbe Ilion, ô murs tant célébrés,
Par des torrens de feu vous êtes dévorés.
La flamme en votre sein ondoye, & sa furie
Change en inculte champ la Reine de l'Asie. 1
Ame du ** mouvement, source de la chaleur,
Le feu, de la nature est le puissant moteur.
Il dispense à tout corps l'action & la vie.
L'onde qui serpentoit, par sa fuite appauvrie,
Se voit en corps solide aussi-tôt transformer.
L'air qu'il n'échauffe plus, prompt à se comprimer,
Exhale les frimats, engourdit la nature.

---

* L'air, principe de l'action du feu.

1 *Et campos ubi Troja fuit.* Æneid. l. 3.

** Effets de l'action du feu sur les corps.

La terre enfin, ſans lui, ingrate à la culture,
N'enfanteroit ni grain, ni verdure, ni fruit.
C'eſt par lui que tout vit, & que tout eſt produit.
Il nourrit & ſoutient, vivifie & féconde.
O Spinoſiſte impie, il eſt l'ame du monde :
Oui, ta *matiere mue* a dans lui ſon moteur,
Mais le ſien à ſon tour, c'eſt l'être créateur.
Sur ſon œuvre admirable il répandit lui-même
Ce ſouffle actif de vie, & cette force extrême,
Qui s'oppoſe ſans ceſſe à l'union des corps.
Dans eux le feu ſe gliſſe, & malgré leurs éforts,
Les dilate, les fond, les diſſout, les diviſe.
En ſubſtance *tenue* il les volatiliſe.
Ce n'eſt point ſans combat, & les corps révoltés,
Contre leur agreſſeur s'arment de tous côtés.
Leur dureté réſiſte à ſon ardeur active.
Il ranime, irrité, ſa force deſtructive,
Et du feu triomphant l'aſſaut continué,
Les transforme en corps noir, de tout ſuc dénué.
Tout être corporel, ſoit fluide, ou ſolide,
Combat donc vainement ſon action rapide.
Il faut qu'il céde enfin à ſon activité.
Mais, ô fier élément, ô vainqueur indomté,
Quelque actif que tu ſois, ta fougue véhemente
Reconnoît une flamme encore plus agiſſante.
Au feu du globe ardent, diſpenſateur du jour,
En élaſticité tu cédes à ton tour.
Tu ne peux l'égaler en force, & ta furie
D'effets pareils aux ſiens ne fut jamais ſuivie.
Non, tu ne fus jamais ſi prompt à dévorer.
Ce feu, dans un foyer propre à le concentrer,
Dilacte les métaux les plus compactes même,
Calcine, vitrifie, & ſa force eſt extrême.

Calcine, vitrifie. Le fameux miroir ardent de Monſieur Tſchirnhaus de l'Académie des Sciences, brule avec tant de violence & de promptitude, qu'en plaçant du plomb ou de l'étain dans le foyer, il eſt liquefié & tombe goute à goute en ſix ſecondes. Il vitrifie une tuile en trente-quatre ſecondes. Ce grand verre, dont

Vainqueur * de Syracuse, ô célébre Romain,
Ce feu si véhément (si le fait est certain)
En cendre réduisit ta flote audacieuse.
Un seul ** mortel rendit la victoire douteuse.
Ce nouveau *Briarée*, embrassant tes vaisseaux,

M. de Fontenelle n'a pas dédaigné de faire la description dans l'éloge de M. Tschirnhaus, est dans le cabinet de M. le Duc d'Orleans, & il n'en fait pas une des moindres raretés.

* Marcellus.

- - - - - - - [*Si le fait est certain.*] Descartes & tous les Physiciens qui se sont exercés dans la Dioptrique, ont traité de fable l'histoire des miroirs ardens d'Archiméde. Ce qui leur a paru une preuve négative non moins forte que leurs objections, c'est qu'aucun Ecrivain de l'Antiquité n'en parle, & qu'on ne la sait que par une tradition moderne dont l'origine n'est pas bien connue. Les effets du miroir ardent que M. de Buffon a inventé depuis peu, garantissent cependant la possibilité de ce fait historique. Ce miroir qui fait tant de bruit dans le monde savant est un secret d'Optique des plus simples. Il est composé de plusieurs petites glaces planes & quarrées, de six pouces de largeur. On fait coïncider au même point tous les rayons que ces glaces réflechissent, & leur force ainsi réunie porte le feu à beacoup plus de distance que ne font les meilleurs miroirs que nous connoissions, lesquels n'enflamment qu'à dix ou douze piés tout au plus. Le foyer du nouveau miroir, d'où il sort comme une colonne de lumiere très-vive d'environ un pié de diamétre, allume le bois à deux cens piés de distance, & fait fondre le plomb à cent cinquante, l'étain à plus de cent, & l'argent à près de cinquante. Quel argument en faveur des miroirs du *Briarée Géométre*, comme Marcellus appelloit l'immortel défenseur de Syracuse!

** Archiméde.

Dans ton camp éperdu détruisoit les travaux,
Lançoit contre tes tours, d'une main foudroyante,
Des masses de rochers une grêle bruyante;
Et si la trahison, secondant tes desseins,
N'eut vendu lâchement Syracuse aux Romains,
Syracuse, 1 l'écueil de la grandeur d'Athène,
Auroit toujours bravé la puissance Romaine.
Offrons ici le * feu sous les plus nobles traits.
Exposons le tableau de ses nombreux bienfaits.
De l'astre ardent du jour, caché sous l'hémisphere,
Le feu par son éclat remplace la lumiere.
A sa douce action nos alimens livrés
Soutiennent notre vie, en nous incorporés.
De nos jours menacés il prolonge la trame;
Plus d'un simple, 2 dissous par une active flamme,
Qui seroit sans vertu s'il n'étoit exalté,
Dans un corps languissant ramène la santé,
Contre nous s'arme en vain la froidure piquante,
Il oppose à ses traits sa chaleur bienfaisante.
Un sable calciné par son activité,
Aide à construire un toit des Autans respecté.
3 De son sein dévorant, le métail qu'on y plonge
Sort souple. Sur l'enclume il s'accourcit, s'allonge,
Se plie, & prend au gré de l'art industrieux,
Une forme qui frape & charme tous les yeux.

---

1 Ciceron dit, en parlant du fameux comba qui fut donné dans le port de Syracuse, & dans lequel les Athéniens furent entierement défaits: « *In hoc portu Atheniensium nobilitatis, imperil, gloriæ naufragium factum. Verrin 7. num. 97.*

* Sevices du Feu.

2 Opération chimique. Le feu, absolument nécessaire pour la dissolution des mixtes, l'est aussi pour la fusion des métaux.

3 La Métallurgie.

O nouvelles faveurs ! 1 le verre eſt ſon ouvrage.
Retiré des fourneaux où, fluide, il ſurnage,
2 S'il ferme nos palais à la froidure, au vent,
S'il les ouvre aux rayons de l'aſtre étincelant,
3 S'il ſert à devoiler le jeu de la nature,
4 A découvrir des cieux l'admirable ſtructure;
C'eſt au feu qu'il le doit, & l'art ingénieux
Ne fut que l'inventeur de ces ſecrets heureux.
Tels ſont, noble élément, tes utiles ſervices.
Tu te vis, à ce prix, offrir des ſacrifices.
Les ſavans Caldéens, les antiques Perſans,
Touchés de tes bienfaits, t'adreſſoient leur encens.

---

1. La Verrerie.

2. Le Vitrage des maiſons.

3 Le Microſcope.

4 Le Teleſcope. Il y a auſſi pluſieurs autres ouvrages de verrerie dont on ſe ſert pour les expériences de Phyſique : tels ſont le Récipient de la machine du Vuide, le Thermométre, les Siphons, &c.

Tû te vis, ce prix. Le culte idolatrique du Feu étoit preſque univerſel dans le Paganiſme : il paſſa des Caldéens aux Perſes, des Perſes aux Grecs, des Grecs aux Romains, & il étoit dès long-tems établi dans les Indes lorſqu'Alexandre en entreprit la conquête. Cette idolatrie ſi répandue étoit fondée ſur les proprietés & ſur les ſervices du Feu : on le regardoit comme le ſymbole de la Divinité par ſa pureté & ſon éclat, par ſa force & ſon activité. Voyez là-deſſus l'ouvrage d'un ſavant Anglois [*M. Hide.*] qui a pour titre, *Hiſtoria Relligionis veterum Perſarum.* Ouvrage plein de recherches mytologiques fort aprofondies. Les Romains rendoient au Feu un culte perpétuel en l'entretenant continuellement dans le Temple de Veſta. Ils regardoient l'extinction du *Feu ſacré* comme le préſage de quelque déſaſtre puplic, & le Grand-Pontife le rallumoit aux rayons du ſoleil avec les cérémonies religieuſes preſcrites par Numa Pompilius.

Flechiſſoit

Devant toi l'habitant des rives de l'Hydaspe
Fléchissoit le genou dans un temple de jaspe.
Mais c'est peu que le * feu, semé dans l'univers,
Réside sur la terre ainsi que dans les airs :
Profondément caché dans ses entrailles même;
Il exerce en son sein son empire suprême.
1 Ces gouffres vomissant des tourbillons de feu,
De nuages de cendre obscurcissant les cieux,
2 Ces torrens souterrains roulant une eau bouillante,
Dont l'art sait employer la vertu bienfaisante,
Tout démontre ce feu dans la terre enfermé,
Brasier dévorateur, de bitume affamé,
Et des productions que la nature enfante,
Le principe fécond, & la source abondante.
La terre est spongieuse, & dans son sein poreux.
Se glissent l'eau, les sels, l'air, les esprits huileux.
A ces divers agens le feu central s'allie,
Et donne aux végétaux l'action & la vie.
Dans sa prison immense épars de tous côtés,
Il conserve sa force, & ses propriétés.
Elastique, il dilate. Agissent, il consume.
Le frein qui le contient, l'irrite & le rallume.
Il doit être enchaîné jusqu'à ce jour fatal,

Mais c'est peu que le Feu. Un feu répandu dans toute la nature avec une prodigieuse abondance, un feu qui, renfermé dans tous les êtres corporels, fait sans cesse éfort pour forcer sa prison : cette idée frappoit Pline à tel point qu'il regardoit comme un miracle, & même le plus grand de tous, qu'il se fût passé un seul jour sans que l'univers entier eût été embrasé. » *Excedit pro-» fectò omnia miracula, ullum diem fuisse quo non » cuncta conflagarent.* » lib. 2. c. 107.

* Le feu central, ses effets.

1 Les Volcans.

2 Les Eaux minerales, dont la Médecine fait un usage si éficace dans certaines maladies.

Où l'airain dans les airs donnant l'affreux signal ;
La mer en mugissant franchira les limites,
Par le doit du Très-haut à ses vagues prescrites.
Les célestes flambeaux éteindront leurs clartés,
1 Les cieux, se repliant, fuiront épouvantés;
Par de longs tremblemens sur son axe ébranlée,
La terre croulera, tout à coup éboulée.
Libre pour lors, le feu dans la nature épars,
Détaché de tout corps, fondra de toutes parts.
Ainsi quand l'Océan, indigné d'être esclave,
Force ce 2 mur de bois, bouclier du Batave ;
Il submerge les champs, les hameaux, les cités,
Tout offre une mer vaste aux yeux épouvantés.

---

1 *Et cælum recessit sicut liber involutus.* Apoc. c. 6. v. 14.

Détaché de tout corps. L'attente de l'embrasement général qui doit consumer le monde à la fin des siécles, est une tradition très-ancienne, dont on raporte l'origine aux enfans de Noé. Ovide parle de cet incendie universel en termes précis :

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat. [*Met. lib.* 1.]

Mais il est une autorité bien autrement respectable que celle d'un Auteur prophane. L'Apôtre S. Pierre dit dans sa seconde Epître, » *Cœli* » *autem qui non sunt, & terra ..... igni reserva-* » *ti in diem judicii ..... Elementa calore solventur.* » *Terra, & quæ in ipsa sunt opera, exurentur.* » Plusieurs Peres de l'Eglise disent aussi qu'au second avénement de Jesus-Christ, la terre sera détruite par le feu. Il est à croire que Dieu se servira de celui qui est dans la nature, en lui permettant de s'échaper de tous les corps, où il est à présent comme enchaîné.

2 Les digues de la Hollande. Une furieuse tempête les rompit en 1607, & le plat pays fut inondé à plus de trente lieues à la ronde. Voyez la quatorziéme note du cinquiéme Chant, au sujet d'une autre cause de ces affreuses inondations.

Quoi donc ? au tour de nous, ſous nos pieds, ſur nos têtes,
Des parcelles de feu ſans nombre, & toutes prêtes
A dévorer la terre, à conſumer les mers,
Si le Modérateur de ce frêle univers
N'impoſoit à leur fougue un utile eſclavage !
Quoi ? partout regneroient le trouble & le ravage,
Si ſon bras ne donnoit aux divers élémens
De juſtes contre-poids, d'heureux balancemens,
Ne bridoit l'un par l'autre, & n'oppoſoit ſans ceſſe
Poids à poids, force à force, & viteſſe à viteſſe.
Qu'il retire ce bras, & l'univers n'eſt plus.
O puiſſance ! ô ſageſſe! ô bienfaits continus !
Ah ! grand Dieu, l'homme en Toi pourroit-il méconnoître
Et ſon conſervateur, & ſon pere, & ſon maître ?
Qui t'oſe refuſer ſon encens, & ſon cœur,
Qu'on l'aborre, un tel monſtre eſt trop digne d'horreur.
Le feu, cet élément ſi fougueux, ſi terrible,
Eſt, dans la main de l'homme, un inſtrument fléxible.
De tout ce qui l'aproche ardent dévorateur,
Il fléchit malgré lui ſous ſon pouvoir vainqueur.
En vain dans ce palais ſa fureur ſe déploye,
Nous ſavons le forcer d'abandonner ſa proye.
Ailleurs, nous l'irritons par un ſouple * inſtrument,
Qui dans ſes flancs attire un fluide élément,
Et de ces flancs preſſés au même inſtant le chaſſe.
Mais quoi ? ** feu deſtructeur, notre coupable audace
Emprunte ton ſecours en volant aux combats,
Et le fer, moins que toi, ſignale notre bras,

* Soufflets de forge.
** La poudre : ſes effets funeſtes.

L'art qu'inventa *Berthold* te transforme en tonnerre.
Tonne, & que tes horreurs épouvantent la terre.
D'une bouche d'airain rapidement chaſſés,
Des globes foudroyans au loin ſont élancés.
Les plus forts boulevards ſous leurs atteintes croulent,
Et ſur leurs fiers Hectors avec fracas s'éboulent.
Vomi d'un ſein de bronze avec un bruit affreux,
Un 1 globe, en s'élévant, forme un arc lumineux.
Il tombe & déployant ſes fureurs inteſtines,
Accable des palais ſous de vaſtes ruines.
Sous ce mur, foudroyé par cent bouches d'airain,
Dans l'ombre & le ſilence on creuſe un 2 ſouterrain.

L'Art qu'inventa. Berthold. Polydore-Virgile [*de Rerum Invent. lib.* 2. *c.* 11.] & Belleforeſt, dans ſa Chronique de France, attribuent l'invention de la poudre à un Cordellier appellé Berthold Schvvart, originaire de Fribourg. Ce Moine, diſent-ils, étoit Chimiſte, & ayant broyé du ſalpêtre & du ſouffre dans un mortier qu'il couvrit d'une pierre? le feu y prit par hazard, & la pierre fut élancée avec une extrême violence. Cette découverte, ſi funeſte au genre-humain, fut faite vers l'an 1330. L'uſage de la poudre ne tarda pas à ſe répandre dans lEurope. Il eſt certain qu'on s'en ſervoit en France dès l'an 1338, ſous le regne de Philippe de Valois. M. du Cange cite dans ſon Gloſſaire les regîtres de la Chambre des Comptes de cette année là, où on lit que Barthélemi du Drach, Tréſorier des Guerres, a compté à Henri de Famechon l'argent qu'il falloit *pour havoir poudres & aultres enghyns idoines aux canons & ribadoquins qui étoient par-devant Puy-Guillaume en Auvergne.*

1 Les bombes.

2 Les mines.

On enferme en ses flancs des monceaux de salpêtre.
De ces aprêts de mort quelles horreurs vont naître !
Le souterrain vomit la flamme & le trépas.
De sa base arraché, le mur vole en eclats.
Du salpêtre embrasé la fougue meurtriere
Elance dans les airs une cohorte entiere,
La plaine au loin n'expose à mes tremblans regards,
Que décombres fumans, que cadavres épars,
1 Cités, aire jadis de l'aigle Germanique,
Heureuses sous les loix d'un vainqueur pacifique,
Vous avez éprouvé ces affreuses horreurs.
Le salpêtre sur vous épuisa ses fureurs.
Vos palais, vos remparts, tout fut réduit en poudre.
Et quel mur peut braver cette nouvelle foudre,
Quand le bras qui la lance est le bras du FRANÇOIS,
Fait pour vaincre, pour plaire, & pour aimer ses Rois ?
Ainsi donc, dans nos mains véritable tonnerre,
Le salpêtre ensanglante & ravage la terre.
Le feu, ce doux bienfait de l'Être souverain,
Notre fureur barbare en fait notre assassin.
Nous le pervertissons, & le ciel équitable
Punit par le salpêtre un abus si coupable.
Puisse-t-il ne servir qu'à notre amusement
Sur les monstres des bois qu'il tonne utilement;
Que, 2 diversifié, dans les airs il déploie
Les aimables transports de la publique joie.
Oui, raisonnez au loin, tonnez, bouches d'airain.
Apprennez aux François, tremblans sur leur destin,
Que du ciel imploré la bonté tutelaire

---

1 La Flandre Autrichienne, conquise dans les premieres Campagnes du Roi.

2 Décharges d'Artillerie & feu d'artifice pour célébrer un événement heureux,

1 Leur rend ce Roi si cher, leur heros, & leur
pere.
Sur les bords de l'Escaut, LOUIS victorieux
Humilioit l'orgueil du Belge audacieux.
Furnes, Ypres, Menin, par son bras foudroyées.
Voyent, de leurs débris, vingt cités éfrayées,
Et jusques sur Fribourg s'étendoit la terreur :
Efroi que de sa 2 chute étoit l'avant-coureur.
Armé, non pour donner, mais pour calmer
la terre,
La justice en ses mains alluma le tonnerre.
D'un auguste 3 Allié son bras venge les droits :
FRANCE, tu fus toujours le ferme apui des
Rois.
De nos fiers ennemis les phalanges altieres
D'un 4 fleuve, par surprise, ont franchi les
barrieres.
Sur l'Alsace, le fer & la torche à la main,
Ils fondent en 5 brigands affamez de butin.
Leurs ravages, féconds en désastres tragiques ;
Arrachent le vainqueur aux rivages Belgiques.
Ame & guide à la fois d'un peuple de héros,
Il vole sur le Rhin à des exploits nouveaux.
A couronner son front la victoire s'aprête.
Ciel ! quel orage gronde, & menace sa tête ?
J'aperçois le tombeau près du char triomphal.

---

1 Cette digression fut faite lors de cet événement si intéressant pour la France. J'y ai depuis inséré la description de la bataille de Fontenoy, donnée le 11. Mai 1745.

2 Fribourg fut pris sur la fin de la Campagne de 1744.

3 L'Electeur de Baviere, élu Empereur après la mort de Charles VI.

4 Passage du Rhin par l'armée du Prince Charles de Lorraine.

5 On parle ici des Pandoures ; des Tolpasches, & des Lycaniens, peuples feroces, sans

Ah ! France .... LOUIS touche à ſon terme fatal.
La mort vers lui s'avance : il la voit ſans la
craindre.
Il ne murmure point : il ne ſait que nous plaindre.
Pere de ſes ſujets, héros Chrêtien, & Roi,
Son grand cœur ..... Mais le ciel diſſipe notre
éfroi.
La tombe ſe referme, & nos larmes tariſſent.
De chants reconnoiſſans les temples retentiſſent
Par tout la joie éclate, & l'Empire François
Renaît avec les jours du plus cher de ſes Rois.
LOUIS vit pour remplir ſes hautes deſtinées,
Pour voir par mille exploits ſes vertus couronnées.
Où ſuis-je ? l'avenir à mes yeux .... O mon Roi,
Quel éclatant triomphe aux champs de *Fontenoi* !
Trois 1 peuples, réunis ſous un chef intrépide,
S'avancent fierement, & la fureur les guide.
On combat ... Je te vois affronter le trépas,
Au ſentier de l'honneur ramener tes ſoldats.
Je vois ton digne fils, eſpoir de ton Empire,
S'arrachant pour la gloire à l'Himen qui ſoupire,
Aux périls, ſur tes pas, s'expoſer ſans éfroi,
Et dans ce jour de ſang, ne craindre que pour
Toi.
L'Anglois long-tems ſignale & ſon bras, & ſa
haine,
Mais la victoire enfin ceſſe d'être incertaine.
Tout ſuccombe, tout fuit, & même *Cumberland*,
Tel qu'un chêne orgueilleux qu'en traîne un fier
torrent.

---

diſcipline, & ne vivant que de brigandages. Ils ont fait des dégâts affreux à Saverne, & exercé des cruautés atroces dans quelques villages aux environs de Strasbourg.

1 Les Anglois, les Hollandois & les Hanovriens, commandés par le Duc de Cumberland.

Gand, Ostende, Tournai, malgré leur arrogance,
Du rapide vainqueur implorent la clémence.
Sur son char de triomphe entouré des vertus,
Il s'offre en pere tendre aux regards des vaincus.
Il gémit des malheurs qu'enfante son tonnerre :
Prêt d'éteindre à jamais le flambeau de la guerre,
Prêt à sacrifier les plus grands intérêts,
Si l'Europe de lui veut recevoir la paix.

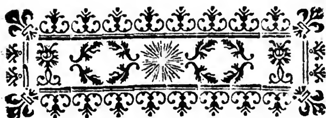


SOMMAIRE
DU
QUATRIEME CHANT.

IDÉE générale de la Campagne. Causes physiques qui concourent à rendre la Terre féconde : l'air, les sels, le bitume, l'eau, le feu. Que ces corps hétérogénes, introduits dans son sein poreux, forment un Tout, fermentent ensemble & la fertilisent. Qu'il y a des fruits qui ne peuvent naître qu'en des climats qui sont spécialement propres à leur espéce. Description du Raisin & du Melon. Merveille dans la prodigieuse fécondité que l'Auteur de la Nature a attachée au germe de chaque fruit. Les arbres de haute futaie. Leurs différens usages. Que la séve circule par des canaux imperceptibles dans toutes les parties de l'arbre, même jusqu'aux feuilles, & qu'elle le fait végeter. Les arbres fruitiers. Description de l'arbre qui produit le Cocos, de l'Oranger & du Meûrier, de l'Olivier & du Figuier. Eloge de Marseille. *Disgression sur l'irruption des Autrichiens dans la Provence, en* 1746. *Les arbres sauvages. Que chachun d'eux a un attrait particulier pour le sol, ou le terrain qui lui est propre. Détail des sols. Leur différente nature. Que les influences de la Lune sur les arbres & sur les plantes, sont une vieille erreur qui est détruite par l'expérience. Disgression sur les douceurs de la vie rustique. Les fleurs. Art qui éclate dans leur structure. Description du Lys & de la Rose, de la Renoncule & de la Violette. Tableau de la distilation des Fleurs, & des plantes aromatiques, par le moyen de l'alambic. Des Fêtes appellées* Florales. *Eloge des* Jeux Floraux *de Toulouse. Description des embellissemens dont l'art peut décorer un jardin. Merveille dans l'infinie variété qui regne parmi les*

fleurs, les plantes, & les fruits, quant à la forme extérieure. Que cette varieté s'étend jusques sur les feuilles du même arbre. Les racines & les simples. Description du Quinquina & du Pavot. Les plantes à graines qu'on pulvérise. Description du Froment & du Caffé. A quel usage l'Auteur de la Nature a destiné la fécondité de la Terre.





LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE, POEME.

QUATRIE'ME CHANT.



PROMENONS nos regards ſur
les riches campagnes ,
Sur les jardins , les bois , les co-
teaux , les montagnes.
De ces divers tableaux , moins
pompeux que rians ,
Crayonnons ſans aprêts les charmes attrayans.
O * Toi , qui célébras les 1 préſens de Po-
mone ,

---

* Virgile.

1 Les Géorgiques.

Les 1 plaiſirs de Palès, les 2 travaux de Bellonne,
Et 3 Toi, qui rempliſſant ſes ſublimes deſſeins,
De Flore, parmi nous, illuſtras les jardins:
Du feu de votre verve échauffez mon génie.
Que la lice où je cours, par vous ſoit aplanie.
Rendez enfin mes chants dignes de leur objet,
Et qu'ils ſoient gracieux, comme l'eſt le ſujet.

CETTE fécondité que la terre renferme, *
Dont l'Etre créateur dans ſon ſein mit le germe,

---

1 Les Bucoliques.
2 L'Eneïde.
3 Le P. Rapin.
Et Toi, qui rempliſſant. Virgile auroit bien voulu traiter, dans ſes Géorgiques, l'art de cultiver les jardins:

Forſitam & pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique roſaria Pæſti. . . .

Mais les bornes de mon ſujet, *dit-il*, ne me le permettent-pas, & je laiſſe à d'autres cette matiere.

Verùm hæc ipſe equidem, ſpatiis excluſus iniquis,
Prætereo, atque aliis poſt commemoranda relinquo.

Ce ſujet, préſenté vainement à la Poëſie depuis plus de dix-ſept ſiécles; fut enfin ſaiſi par le Pere Rapin, Jéſuite. On admire dans ſon Poëme des *jardins* l'élégance & la pureté du ſtile, la nobleſſe & l'harmonie de la verſification. Il y regne une varieté de tableaux, un feu d'imagination qui corrigent avec art la froideur des préceptes du jardinage. Ce qu'on peut pourtant reprocher à l'ingénieux Auteur, c'eſt d'avoir chargé ſon ouvrage de Mythologie; cette continuité de fables fatigue à la longue.

* Cauſes Phyſiques de la fécondité de la terre.

Quel

Quel en est le principe ? Un mélange réglé,
Un concours mutuel, toujours renouvellé,
D'agens substenciels, de diverses parties,
Par leur nature propre avec elle assorties.
Du fluide élément les atômes subtils,
Des globules de sels plus ou moins volatils,
Des corps bitumineux la substance grossiere,
De doux épanchemens de liquide matiere,
Des parcelles de feu, par de secrets conduits
Sont, dans son sein poreux, sans relâche introduits.
Formant un même Tout, ces corps *hétérogénes*
Fermentent dans ses flancs, circulent dans ses veines,
Et leur vertu distincte agissant de concert,
La terre va produire : à l'envi tout la sert.
Mais l'homme doit aussi seconder la nature.
Elle exige son bras. Quand l'art & la culture
Prêtent au Sol fécond leurs secours mutuels,
D'abondantes moissons nourrissent les mortels.
La terre alors répand à grands flots ses largesses,
Les guérets, les coteaux étalent leurs richesses.
Dans les champs, aux vergers les arbres dispersés
Se courbent sous le poids de leurs fruits entassés.

La terre va produire. Quoique la terre doive essentiellement sa fécondité au concours & à l'action réunie de ces principes végétaux, celui cependant qui y contribue le plus, c'est l'eau. La pluie est proprement l'ame de toutes ses productions. C'est ce que Pline dit expressément : « *Aquæ è cælo cadentes, omnium terra nascentium causa fiunt. Prorsùs, si quis velit reputare ut fruges gignantur, arbores, fruticesque vivant, in cælum migrare aquas, animamque etiam herbis vitalem inde deferre, fateatur omnes terræ vires aquarum esse beneficii.* » lib. 31. cap. 1. A l'autorité de Pline je joindrai celle de Varron, laquelle est encore d'un plus grand poids en matiere rurale : » *Sine aqua*, dit-il, *omnis arida, ac misera agricultura : sine successu ac bono eventu frustratio est.* » De re rust. lib. 1. c. 1.

L'abondance souvent surpasse notre attente.
La terre, en mere tendre & toujours bienfaisante,
Les prodigue aux humains sans jamais s'apauvrir.
Tel un fleuve répand son onde sans tarir.
Quelle diversité ! Quel coloris aimable !
Quelle chair savoureuse, & quel goût délectable!
Jusqu'aux feuilles un suc nourricier est conduit.
L'arbre croît. Il fleurit. Il fait éclorre un fruit,
Qu'en toile déliée un duvet environne,
Et qui, mûr, de lui-même à la main s'abandonne.
Ces fruits si variés qui suspendent mon choix,
Des diverses saisons reconnoissent les loix.
C'est à des tems prescrits que leur regne commence.
Ceux-ci, sous les 1 Gemaux, comblent notre espérance.
Ceux-là nous sont livrés sous le 2 chien de Procris.
Sous la 3 Balance enfin les dernier sont cueillis.
L'un naît, ami du froid, dans les frimats de l'ourse,
L'autre aux bords que le Gange arrose dans sa course.
Le climat en décide, ainsi que le terrain.

Ces fruits si variés. Pour admirer la bonté du Créateur dans l'extrême varieté des fruits, dans leur abondance, quelquefois à charge, dans leur regne périodique & successif, il n'est pas nécessaire de l'envisager avec des yeux Chrétiens ; il suffit de la voir avec des yeux philosophiques. De-là vient qu'un sage du Paganisme, en considerant cette bienfaisance de l'Auteur de la Nature, s'écrie avec une espece d'enthousiasme : " *Sed illa quanta benignitas naturæ, " quòd tam multa ad vescendum, tam varia, tamque " jucunda gignit, neque ea uno tempore anni, ut sem- " per & novitate delectemur & copia !* " Cic. de nat. Deor. lib. 2. num. 53.

1 Au Printems.

2 En Eté.

3 Dans l'Automne.

Tel de ces fruits ne croît qu'au rivage Africain.
Tel autre n'eſt produit qu'aux champs du nouveau monde.
Et tel autre, à ſon tour, l'Europe ſeule abonde,
Et differens en forme, en groſſeur, en couleur,
Ils le ſont en eſpece, en ſubſtance, en ſaveur.
Mais parmi tant de fruits dont la terre eſt ſemée,
Quel eſt ce fruit * brillant dont ma vue eſt charmée?
Des globubes, entre eux étroitement ſerrés,
Au ſep, par un filet, tiennent incorporés.
Du rubis éclatant la couleur les décore.
Le ſoleil par degrez les mûrit, les colore.
La ſerpette à la main, le vendangeur joyeux
Cueille ſur le coteau ce fruit délicieux,
Rentre au hameau, courbé ſous un faix agréable,
Et bientôt ſous ſes pieds coule un jus délectable.
Je vois au gré de l'art ſa couleur varier,
Son goût dans la boiſſon ſe diverſifier.
Le ſecourable feu de ſa liqueur charmante
Ranime du vieillard la vigueur défaillante.
Nectar, lien des cœurs, ſois l'ame des repas.
Uſez-en, ô mortels, mais n'en abuſez pas.
O fruit, ** l'un des plus doux qu'un potager enſerre,
Qui veux être abreuvé, qui repoſes à terre,
Toi, dont le corps peſant, s'il n'avoit ce ſoutien;
Entraîneroit ſa tige, & romproit ſon lien:
De ta rougeâtre chair quel ſuc exquis s'épanche!
Par lui dans notre ſein, l'ardente ſoif s'étanche.
Ah! fruit délicieux, faut-il que ta bonté
Trahiſſe ſi ſouvent mon goût & ta beauté?
De combien d'autres fruits, préſens de la nature,
Devrois-je faire ici la naïve peinture?
Fruits chéris, pardonnez: oüi, l'embarras du choix
Impoſe à mon pinceau de rigoureuſes loix.

---

* Le Raiſin.
** Le Melon.

D'ailleurs, quel vaste champ ! Il n'est pas moins
immense,
Qu'est prodigue pour nous la main qui les dispense.
Cette main créatrice, en imprimant dans eux
Une fécondité qui surpasse nos vœux,
A voulu qu'un seul germe, une seule substance
A des fils par milliers donnassent la naissance.
Oui; grand Dieu, que produits jusqu'à la fin
des tems,
Ils soient de tes bienfaits d'éternels monumens:
Qu'ils confondent l'ingrat à ces faveurs rebelle,
Et prouvent malgré lui, ta bonté paternelle.
Quels sont, dans ces forêts, ces arbres * si
pompeux ?
Ils cachent dans la nue un front audacieux.
Des bruyans aquilons les cohortes mutines
Les assaillent en vain : leurs nerveuses racines
Pénétrent dans la terre aussi profondément,
Que leur chef dans les cieux s'éleve fierement.
Superbe pavilion, leur verdoiant feuillage
Sous lui répand le frais, & dispense l'ombrage.
La forêt en est fiere, & sur les champs voisins
Ces arbres fastueux regnent en Souverains.
Long-tems de leurs rameaux la terre est décorée.

A des fils par milliers. La merveille de cette prodigieuse fécondité que le Créateur a attachée au germe de chaque fruit, de chaque plante en particulier, pour en perpétuer l'espece, cette merveille, dis-je, frapoit Cicéron : & qui est-ce qu'elle ne frappe pas ? Il en parle en ces termes dans celui de ses ouvrages philosophiques qui prouve le plus vaste étendue des connoissances de ce puissant génie ; " *Quæ quidem* ,, [arbores] *eam vim habent in se, ut ex uno plura* ,, *generentur : idque semen inclusum est in intima* ,, *parte earum baccarum, quæ ex quaque stirpe funduntur, iisdemque seminibus & homines affatim vescuntur, & terræ ejusdem generis stirpium renovatione complentur.* ,, De nat. Deor. lib. 2. num. 51.

* Arbres de haute futaie.

Plusieurs siécles enfin bornent seuls leur durée.
O main du Tout-Puissant, toi, qui les as 1 plantés,
Qui dans leur large tronc répands de to uscôtés
La féconde vertu d'une séve agissante,
Que de secours par eux ta bonté bienfaisante,
aux cris de nos besoins, aime à verser sur nous,
J'entens gémir l'écho sous l'éfort de nos coups,
Abatus dans les bois, arrachés aux montagnes,
Leurs troncs sur des essieux roulent dans les campagnes.
En flotantes maisons je les vois transformés.
Je vois mille trésors dans leurs flancs renfermés,
Jadis Rois dans les champs, ils sont Rois sur les ondes.
Ils sont les messagers, le lien des deux mondes.
L'art les offre à mes yeux sous un autre tableau.
De nos riches lambris ils portent le fardeau.
Servent de 2 digue, ô mer, à tes vagues fougueuses,
Soutiennent dans ton sein, des 3 cités orgueilleuses,
De mille autres secours sont l'instrument heureux :
Matiere, sous l'acier, docile à tous nos vœux.
Si l'arbuste est moins beau, s'il est moins nécessaire, *
Sa grace est plus piquante,& plus sure de plaire.
Il enrichit ensemble, & décore les champs.
Il s'attache nos cœurs par ses dons renaissans.
Cédre majestueux, & toi, superbe Chêne,
Il voit avec dédain votre arrogance vaine.
Peu jaloux du respect qu'en nous vous imprimez,
Les humbles arbrisseaux sont plus fiers d'être aimés.

1 *Cedri Libani quas plantavit.* Ps. 103. v. 18.
2 Les fameuses digues de la Hollande.
3 Venise & Amsterdam sont bâties sur des pilotis.
* Arbres fruitiers.

Législateur champêtre, ô mortel qui t'apliques
A dresser avec art ces arbres domestiques,
Ton exacte police, attentive à veiller
Sur l'arbuste naissant, trop prompt à travailler,
1 Le décharge à propos d'un branchage inutile.
2 Elle étaie avec soin son enfance débile,
Fait prendre à ses rameaux, faciles à plier,
Une forme agréable, un contour régulier,
Et de ces soins divers telle est l'heureuse issue,
Qu'il donne plus de fruits, & plaît plus à la vue.
3 O honte! Et depuis quand, au mépris de ses droits,
La nature de l'art subit-elle les loix?
Stérile dès long-tems, cet arbre enfin prospere,
Mais il enfante un fruit d'une espece contraire.
Je le vois qui, surpris, du prodige étonné,
4 Admire par quel art dans son sein il est né.
Par une incision, dans sa tige inserée
Une branche étrangere, à l'arbre incorporée,
A changé sa nature en s'unissant à lui.
Ils forment un *ensemble*, * & la séve aujourd'hui
Par des canaux subtils, sans jamais être oisive,
Circule dans le tronc, utilement captive,

---

1 La taille.
2 L'étançonement.
3 La greffe.
4 *Miraturque novas, frondes, & non sua poma.* Virg. Georg. lib. 2.
* Circulation de la séve.

Circule dans le tronc. Le véritable principe de la circulation de la séve, ou de la fermentation de la substance spiritueuse répandue dans toutes les parties du corps végétal, est une cause physique des plus cachées. C'est un de ces secrets de la nature, qui comme s'exprime majestueusement un Philosophe de l'antiquité (*a*) sont renfermés dans l'intérieur de son sanctuaire. Les

(a) *Illa arcana* [Naturæ] *non promiscuè patent: reducta, & in interiore sacrario clausa sunt.* Senec. Quæst. nat. lib. 7. cap. 3.

Et principe de vie, ardente à fermenter,
L'anime, le féconde, & le fait végéter.
O ſimbole du ſang qui coule dans nos veines,
Qui, dans les végétaux, lentement te promenes,
Suc nourricier, tout ſent ta vive impreſſion.
Arbres, plantes, par toi tout eſt en action.
Au fond de ce verger, ſous un vaſte portique,*
Dans un contour de bois, ou de brillante brique,
Un arbuſte chéri ſur lui fixe mes yeux.
Dans les airs il exhale un parfum gracieux.
Des rameaux verdoyans jamais ne l'abandonnent.
Les plus aimables fleurs en tout tems le couronnent,
Son chef, de globes d'or paré ſuperbement,
Semble s'énorgueillir d'un ſi riche ornement.
Il n'éprouve du tems l'atteinte meurtriere,

---

differens ſentimens des Botaniſtes ſur cette matiere ne ſont que conjectures vagues, que raiſonnemens haſardés. Laiſſons-les diſputer inintelligiblement ſur *l'ame végétative*, & diſons hiſtoriquement que la circulation de la ſéve a été découverte en 1667. Malpighi, Médecin du Pape Innocent XII, eſt le premier qui l'a obſervée, comme Harvée, Médecin de l'infortuné Charles, Roi d'Angleterre, eſt le premier qui a obſervé [en 1628.] la circulation du ſang. Il y a trop d'analogie entre ces deux belles découvertes, pour que je n'aye pas dû aſſocier les noms des deux grands hommes qui les ont faites.

* L'Oranger.

Il n'éprouve du tems. „ Il y a à Verſailles un „ magnifique Oranger qu'on appelle *le grand* „ *Bourbon*. Il fut ſaiſi avec les meubles du Con- „ nétable de Bourbon en 1523. Il étoit dès-lors „ le plus bel arbre qu'il y eût en France, & „ l'on eſtime qu'il avoit 60 ou 70 ans, ce qui „ joint à 210, approche beaucoup de 300 ans. „ On en voit pluſieurs à Fontainebleau qui „ étoient de beaux arbres du tems de François I. „ *Spect. de la Nature*, *Tom. II. page* 192.

Qu'après avoir fourni la plus longue carriere.
1 Borée, insectes vils, trop dangereux vautours,
Laissez-vous attendrir: épargnez ses beaux jours.
Oui, sois noblement fier, arbuste mémorable, *
Que par ses fictions a consacré la Fable,
Qui vis en tes rameaux transformer la beauté, **
Dont le Dieu du Permesse essuya la fierté.
La foudre te respecte, & ta feuille couronne
Les vainqueurs dans les champs qu'ensanglante Bellone,

---

1 Le vent du nord est pris ici métaphoriquement pour le froid, parce qu'en hiver il amene souvent la gelée, qui est meurtriere pour l'Oranger.

* Le Laurier.

** Daphné.

Insectes vils. On les appelle *Punaises* d'Oranger. Ce petit insecte imperceptible s'attache tantôt à la feuille, tantôt à la tige, & en tire le suc dont il se nourrit. Si l'Oranger est exposé aux insultes des insectes, les autres arbres ne le sont pas moins. L'irruption de ces ennemis des végétaux est générale. Ils envahissent, ils dévastent tout. ,, Il n'est peut-être point de plante, ,, *dit M. de Reaumur*, qui n'ait ses insectes parti- ,, culiers. Telle plante, tel arbre, comme le ,, Chêne, suffit à en élever plusieurs centaines ,, d'especes différentes. " *Mémoires pour servir à l'Hist. des Insectes, premier Mem. p. 2.*

La foudre te respecte. Je parle en Poete quand je dis que la foudre *respecte* le Laurier. La Poesie est en possession de cette fable depuis très-longtems. Je dis de cette fable, car il est certain que le tonnerre épargne tout aussi peu le Laurier que l'Orme ou le Chêne. S'il en est moins frappé que ces deux arbres, c'est parce qu'il est beaucoup moins haut, & que son feuillage donne moins de prise au vent, dont le tonnerre suit ordinairement la direction, sur-tout lorsqu'il tombe en ligne oblique.

Les chantres renommés dont les nobles concerts
Eternisent le nom, & charment l'univers.
O si je te cueillois sur les bords du Parnasse!
Si sur mont front... Arrête, ô poetique audace.
Et toi, * dont les rameaux & le feuillage épais
Procurent sous ton toit & l'ombrage & le frais,
Dont la feuille nourrit ce merveilleux 1 insecte;
D'une maison qu'il file admirable architecte;
Dispense-nous ce fruit d'une aimable noirceur,
Et dont la chair, du sang retrace la couleur.
Elle en reçut l'empreinte, au rapport de la Fable,
2 Du sang que fit couler une erreur déplorable,
Une fureur d'amans, ** dont l'homicide bras
Consacra les ardeurs par un même trépas.
Sous un ciel temperé, quelle plaine fertile
Des arbres à mes yeux offre le plus utile? 3
Il implore la paix dans la main du vaincu.
Il est de son feuillage en tout tems revêtu.
4 Dans les airs lentement son noble front s'éleve;
Et sa brillante course à pas tardifs s'acheve.
Content de peu de soins, il prospere aisément.

---

* Le Meurier.

1 Le Ver à soie.

2 *Ovid. Met. Lib.* 4.

** Pirame & Thisbé.

3 L'Olivier.

4 *Tardè crescentio olivæ.* Georg. lib. 2.

Et sa brillante course. L'Olivier est lent à croître, mais il vit fort long-tems. Sa durée est de deux cens ans, selon Pline. „ *Firmissimæ*, dit-il, „ *adivivendum oleæ, ut quas durare annis ducentis* „ *inter autores conveniat.* " Lib. 16. n. 44. Il ajoute que de son tems, on voyoit encore des Oliviers que le premier Scipion l'Africain avoit lui-même plantés. Si le fait est vrai, ces Oliviers avoient près de 300 ans.

Il prodigue ses dons au rivage charmant ;
Où trois bouches, au sein de la plaine liquide,
Du Rhône mugissant plongent l'onde rapide.
A quel usage heureux son fruit est employé !
Entassé sous la meule, & par son poids broyé,
Il se transforme, il coule en liqueur onctueuse,
Qui, lumiere brillante, autant qu'officieuse,
Remplace le soleil, & nous fait découvrir
Les objets que la nuit sembloit anéantir.

Toi, * dont s'enorgueillit la rive Americaine,
Viens, arbre merveilleux, & brille sur la scene,
Aux habitans grossiers de ces lointains climats,
Quels utiles secours ne prodigues-tu pas ?
De ton bois abatu par la hache acérée,

Il prodigue ses dons. La Provence. La douceur du climat & l'heureuse exposition de cette Province, qui est au midi de la France, y font réussir parfaitement l'olivier. Il y donne d'abondantes récoltes, & l'huile qu'il produit, surtout dans le terroir d'Aix, est préférée à celle même d'Italie & de Portugal. Cette abondance provient presque autant des soins qu'on lui donne, que de la nature du terrain. Virgile [*Georg. liv.* 2. *v.* 420.] dit que l'Olivier n'exige aucune culture; qu'il n'a besoin ni de la serpe ni du rateau. Cela pouvoit avoir lieu de son tems & dans son pays : mais de nos jours & dans notre basse Provence, il faut élaguer l'olivier, le *Bechoter*, & lui donner quelque peu d'engrais.

* Le Cocotier, ou l'arbre qui produit le Cocos.

De ton bois, abatu. Dans cette description, je n'ai presque fait que mettre en vers la prose élégante de M. Pluche. Voyez ce qu'il dit du Cocotier dans le second volume du Spectacle de la Nature, pag. 408. Je ne dois pas dissimuler que différentes personnes qui ont résidé à l'Amérique, & que j'ai consultées sur l'usage auquel on y emploie le Cocotier, m'ont unanimement assuré qu'il n'y est pas d'une utilité aussi étendue que le prétend Lemery dane son Dictionnaire,

Ils construisent des toits que respecte Borée.
Par ton énorme tronc en esquif façonné,
De l'humide élément le sein est sillonné.
Là, ta feuille est tissue, & flote au gré d'Eole;
Ici, souple, elle sert à *peindre la parole.*
De tes flancs incisés s'écoule une liqueur,
Dont s'abreuve à long traits l'alteré voyageur.
Mais combien de ton fruit la chair est savou-
reuse!
Que sa moëlle distille une eau délicieuse!
Cette eau, source de vie en ces climats brû-
lans,
Sert de nectar au peuple, & de lait aux enfans.
Termine ces tableaux, & ferme la carriere, *
Arbre à grisâtre écorce, à [1] feuille singuliere;
Qui sans beaucoup d'aprêts, nais & crois en
tous lieux.

---

que M. Pluche cite comme une autorité. En effet, si tout ce qu'en dit ce grand Chimiste étoit réel, la nature, ce semble, auroit pris plaisi à rassemblér dans un seul arbre, presque ce qui sert aux commodités & à l'agrément de la vie. Elle n'est pas prodigue jusqu'à ce point.

Que sa moële, distile. Dans la noix du Cocos, souvent plus grosse que la tête d'un homme, il y a une moëlle d'un goût excellent, & c'est le fruit. On exprime de cette moëlle depuis deux jusqu'à trois verres d'eau très-agréable, & fort nourrissante, qui sert de boisson ordinaire aux Américains, & de lait aux enfans au berceau. Le Cocotier, qui est une espece de grand Palmier, est de tous les arbres celui que l'homme peut employer à plus d'usages. Voyez le Spectacle de laNature à l'endroit cité.

* Le Figuier.

[1] La feuille du Figuier a sept ou huit pouces de diametre. Elle est d'un vert foncé, rude au toucher, arrondie, & échancrée plus ou moins profondément en trois ou cinq lobes. Lorsqu'on la coupe, elle rend un suc laiteux qui est fort corrosif.

Que, 1 diversifié, tout fruit délicieux,
De tous les fruits divers qu'à nos vœux la *Balance* 2
Prodigue, sans jamais trahir notre espérance;
Soit avec le raisin, le fruit le plus exquis,
Et voye en sa faveur tous les goûts réunis.
Qu'aux 3 bords chéris des cieux, qu'arrose la Durance,
Il porte au plus haut point son degré d'excellence,
Mais surtout dans tes champs, ô fameuse Cité, *
Où l'altier Phocéen jadis fut transplanté,
Belliqueuse jadis, des beaux-Arts souveraine,
Sœur de Rome à la fois, & rivale d'Athéne,
Qui conservant encor tes antiques vertus,
Réunis dans ton sein & 4 Minerve & Plutus,
Toi, que tes nefs bravant le fier courroux des ondes,
Inondent à grands flots des trésors des deux mondes,
Qui fournis aux besoins de cent peuples divers,
Et, versant l'abondance, enrichis l'univers.
Berceau de mes ayeux, accepte cet hommage:

---

1 On compte jusqu'à quatre especes de Figues toutes différentes en forme, en goût, en couleur. La figue noire est la moins estimée, ou plutôt elle est mise au rebut.

2 L'Automne.

3 Les Figues de Provence, & en particulier celles du terroir de Marseille, par le goût exquis méritent la préference sur les Figues des autres contrées.

* Marseille.

Où l'altier Phocéen. Peu de gens ignorent qu'une colonie de Phocéens, peuple d'Ionie, vint s'établir sur les côtes méridionales des Gaules, & y fonde Marseille sous le regne de Tarquin l'ancien, l'an du monde 3405. avant Jesus-Christ 599.

4 L'Académie des Belles-Lettres, établie en 1725.

Le cœur est le pinceau qui trace cette image.
Puisse ce foible encens, tribut que je te doi,
Te prouver mon amour, & vivre autant que toi !

Mais que vois-je ? En son sein quelles vives allarmes !
Son noble front se trouble au bruit affreux des armes.
Mise en fuite vingt fois, & revenant encor,
Du haut des Alpes *l'Aigle* a pris un libre essor.
L'Escaut a vû son sang abreuver ses rivages :
Elle veut sur le Var effacer ses outrages.
Aux champs de la Provence ouverts à tous les Arts,
Habitez par Pomone, & peu connus de Mars,
Le fier Germain se fraye une facile voie.
Il brûle d'engloutir une si riche proie.
Les trésors de Plutus dans Marseille enfermés,
La gloire d'asservir ces bords si renommés,
Aiguillonnent leurs cœurs & fiers & mercenaires.
1 Des bourgs & des cités déja sont tributaires.
O fille de Phocée, ah ! tes heureux foyers
Vont .... Mais je vois voler un monde de guerriers.
Un 2 héros les conduit. La terreur le devance.
O nouveau *Fabius*, la valeur, la prudence
Sont près de toi, sans faste, assises sur ton char.
L'Aigle au bruit de ta marche, a frémi sur le Var.
Quel peuple de héros ton camp nombreux rassemble !
Ton digne frere, Achille & Nestor tout ensemble,
Mirepoix 3 arrachant le cimeterre à Mars,

1 Les villes de Grasse, de Vence, de Frejus, &c. Les villages de Bargemont, de Lorgues, & plusieurs autres mis à contribution.

2 Louis-Charles-Auguste Fouquet, Duc de Belle-Isle, Maréchal de France &c.

3 On sait qu'au siége de Montalban [en 1744.] Mr. le Marquis de Mirepoix, suivi seulement

L'intrépide *Mortaigne* & *Crussol*, & d'*Escars* ;
1 *Colbert*, digne heritier d'un nom brillant de gloire ,
2 *Chevert* qui doit ouvrir le champ à la victoire,
Toi , brave 3 d'*Enfrenet*, & mille autres guerriers ,
Que Fontenoi, Raucoux ont couverts de lauriers.
Leur belliqueuse ardeur, qu'enchaînoit la prudence,
N'a plus un frein pénible , & leur troupe s'avance.
Tout rentre sous nos loix. Le Germain effrayé ;
Chassé de poste en poste, & dans son sang noyé
N'ose attendre en son camp où regnent les allarmes ,
Le destin qu'à son gré le ciel attache aux armes.
Il connoît l'ascendant de l'astre de LOUIS.
Il fuit , & ses projets se sont évanouis.
Il fuit. Prudemment lâche, il prévient sa défaite.
Mais cessons d'entonner l'héroique trompette.
Reprenons un sujet & plus simple, & plus doux.
Aimables arbrisseaux, mon cœur revient à vous.

---

d'une vingtaine de Grenadiers, fit mettre bas les armes à un gros de troupes Piémontoises. Cette action hardie , soutenue de ses services antérieurs , lui mérita le grade de Lieutenant-Général par une promotion particuliere.

1 M. le Marquis de Maulevrier-Colbert, Lieutenant-Général.

2 M. de Chevert , Maréchal de Camp , fut le premier qui posté entre Riez & Digne , arrêta les courses des partis de l'armée ennemie.

3 Capitaine dans le Régiment de Lyonnois. Ce brave Officier, à la tête de quelques Compagnies franches , se distingua extrêmement à l'attaque de Castellane, de Monstiers & de Chasteüil, d'où il délogea l'ennemi après des actions très-vives. Pour récompenser sa valeur, le Roi , l'a gratifié d'un brevet de Lieutenant-Colonel.

O scène variée & toujours plus frapante ! *
D'autres arbres ici quel amas se présente ?
Ils different en forme, en feuillage, en beauté.
Mais quoi? nul fruit exquis par eux n'est enfanté.
Ah ! n'importe qu'ils soient en doux fruits infertiles :
A nos divers besoins ils sont d'ailleurs utiles.
Quel atrait invincible, ou quel instinct heureux,
Leur fait aimer un sol seul propre à chacun d'eux ?
1 L'un se plaît au sommet des arides montagnes,
2 L'autre au sein cultivé des fécondes campagnes.
3 Celui-ci s'aplaudit d'étendre ses rameaux
Sur le bord des marais, le long des clairs ruisseaux.
4 Celui-là s'établit au penchant des collines,
Dans ces sombres vallons qu'inondent les ravines.
Chacun d'eux semble avoir au gré de ses desirs,
Une patrie à part où siégent ses plaisirs.
Ces Sols sont faits pour eux. Tout Sol à sa nature.

---

* Arbres sauvages.

A nos divers besoins. On sait quels sont les services qu'on tire de la plûpart des arbres sauvages, soit pour la charpenterie, le charonage, la menuiserie, soit pour la sculpture en bois, & pour la construction des vaisseaux. On peut voir la description noble & élegante que Virgile en fait dans le second Livre des Géorgiques [℣. 442. & *seq.*]

1 Le Frêne sauvage, le Hêtre, le Charme,
2 Le Tilleul, le Maronier, &c.
3 L'Aulne, le Peuplier, le Saule.
4 Le Pin, le Chêne, &c.

- - - - - - - *Tout Sol à sa nature.* Ceux des écrivains de l'antiquité qui ont traité de l'Agriculture, subdivisent les terres en six classes, sçavoir la terre grasse & la maigre, la terre forte & la légere, la terre seche & l'humide. „ *Genera terrarum plurima,*

L'art, c'est d'y conformer le germe & la culture.
Ici, ce terrain froid, paresseux, endormi,
Est, pour ce jeune plant, un terrain ennemi.
Là, cette terre forte, & de sucs trop fournie,
Est mortelle à la plante, au grain qu'on lui confie.
C'est du fond du terrain, plus ou moins consulté,
Que dépend l'abondance ou la stérilité.
C'est-là leur origine & leur cause certaine,
Non la forme inégale, & l'influence vaine

„ *ut pinguis aut macra, spissa vel rara, sicca vel hu-* „ *mida.* „ Pallad. De re rust. lib. 1. tit. 5. Columelle les réduit au même nombre, & leur assigne la même différence de nature. Il ajoute que du mélange de ces différentes qualités de terres primitives, naissent les nombreuses variétés qu'on remarque dans les Sols. „ *Quæ qualitates, inter se mixtæ & alternatæ, plurimas ef-* „ *ficiunt agrorum varietates.* „ De re rust. lib. 2. c. 2. Les Législateurs de l'Agriculture moderne, fondés à ne pas suivre en bien des chefs les regles, souvent fautives, de ces deux anciens maîtres, adoptent généralement leur principe sur la distinction des terres, & sur leur différente nature.

C'est du fond du terrain. Varron, Columelle & Pallade, les meilleurs maîtres de l'antiquité en matiere rurale, appuient en plusieurs endroits de leurs écrits sur cette regle importante que Pline a raison d'appeller l'oracle de l'Agriculture. *In omni parte culturæ, valeat oraculum illud : quid quæque regio patiatur.* Lib. 18. c. 18. Ceux d'entre les modernes qui ont donné des préceptes sur la culture des champs, & même sur le jardinage, en font aussi la base de leurs instructious.

Non la forme inégale. Les influences de la Lune sur les biens de la terre, sont une vieille erreur dont le vulgaire est encore l'esclave. Les auteurs que j'ai cités dans la note précédente, ont débité gravement cette chimere qu'ils avoient puisée dans Hésiode, & l'ont érigée en verité de

Du globe lumineux qui préside à la nuit,
Et regle les travaux du laboureur séduit :
Préjugé ridicule, erreur héréditaire,
Dont le peuple imbécile est encor tributaire,
Que la saine physique aprend à dédaigner,
Et des esprits pourtant ne peut déraciner.
O culture des champs, aimable autant qu'utile,
Qui demandes pour chantre ou *Vaniere* ou *Virgile* ;

---

fait. Virgile, meilleur Poete que bon Physicien, a chargé son admirable Poeme des Géorgiques d'un tas d'observations puériles, sur les qualités bienfaisantes ou nuisibles des lunaisons. L'expérience prouve aujourd'hui qu'il est très-indifferent de semer, de planter ou de tailler dans le croissant, dans le plein ou dans le décours de la lune. Les plantes & les arbres réussissent également lorsqu'on opére dans le déclin de cette Planette, lequel est vulgairement réputé un tems défavorable. La nature du terrain, la qualité des vents, l'action du soleil, les dispositions de l'air : voilà les vraies influences des astres sur l'Agriculture & sur le Jardinage. Voyez une solide réfutation du faux préjugé sur les lunaisons, dans les *Instructions* de la Quintinie, Tom. II. pag. 564.

Qui demandes pour chantre. Le P. Vaniere a composé un excellent Poeme qui a pour titre, *Prædium rusticum*, ou *la Maison rustique.* Tout ce qui regarde la culture des champs y est traité à fond, & même l'Auteur entre dans un trop grand détail : ce qui jette de la langueur dans quelques endroits de l'Ouvrage. Le judicieux Virgile ne crut pas devoir épuiser la matiere dans ses Georgiques. *Non ego cuncta meis amplecti versibus opto*, dit-il. Le P. Vaniere auroit dû l'imiter en ce point, comme il l'a imité dans l'élégance de sa versification, & dans l'art avec lequel il a corrigé la sécheresse des préceptes de l'Agriculture par tout ce que la Poesie a de plus ingénieux dans la fiction, de plus riant dans

Trop heureux le mortel qui du monde ignoré,
Sous un rustique toit par atrait retiré,
Content de peu, du sort défiant le caprice,
Consacre son loisir à ton doux exercice !
Tu fus jadis l'amour de ces Romains fameux,
L'espoir de la patrie en des tems orageux,
De ces sages héros que Rome secourue
Vit, couverts de lauriers, reprendre la charrue,
Et façonner leur champ, 1 fier d'être labouré
D'un bras triomphateur, par Bellone illustré.
Se peut-il que l'orgueil, que le faste des villes
Te livre avec dédain à des ames serviles,
Et que l'homme aveuglé préfere à tes douceurs
Les ennuis accablans, & les soucis rongeurs ?
C'est aux champs qu'il pourroit cultiver la sagesse,
Calmer des passions la dangereuse yvresse,
Sacrifier le luxe à la simplicité,

---

les images, de plus varié dans les tours. Ce grand Poete mourut à Toulouse en 1739. âgé de soixante-seize ans. Voyez son éloge historique dans le *Parnasse François* executé en bronze : monument que l'illustre M. Titon du Tillet a consacré à la gloire de la Nation & des Beaux-Arts, & qui l'immortalise lui-même.

Tu fus jadis l'amour. L'Agriculture étoit en grande estime parmi les Romains. Elle fut l'exercice ordinaire des hommes célebres qui vécurent dans les premiers tems de la République. Ils cultivoient eux-mêmes leurs champs, aussi soigneux, dit Pline, de bien disposer leur terrain, que de bien asseoir un camp. *Eadem diligentia arva disponebant, quâ castra.* Lib. 18. c. 3.] Chacun sait que lorsque le fameux Cincinnatus eut été nommé Dictateur, les Députés du Sénat le trouverent qui conduisoit la charrue. Il la quitta en répandant des larmes, & en s'écriant avec douleur: *Mon champ ne sera donc point ensemencé cette année !*

1 *Gaudente terra vomere laureato, triumphali aratore.* Plin. Ibid.

Respirer l'innocence, & vivre en liberté.
Tel vit le laboureur dans son réduit champêtre,
Borné dans ses desirs, heureux, digne de l'être.
Les fieres passions qui maîtrisent les Grands,
Feroient, pour l'asservir, des efforts impuissans.
Il laisse à l'homme avide affronter les orages,
Pour ravir les trésors des plus lointains rivages.
Au guerrier, par la gloire aux périls exposé,
Il laisse un vain laurier de son sang arrosé.
Il voit avec mépris cette foule importune
D'esclaves attachez au char de la Fortune,
Rampans au pié du trône, & vils adulateurs,
Prodiguant un encens que démentent leurs cœurs.
Lui, sans cupidité, né libre, & fier de l'être,
L'honneur est son trésor, & les loix son seul maître.
Ce faste qu'on étale avec tant de fierté,
Des pleurs des malheureux si souvent cimenté,
Ce cortége nombreux, cette vaste opulence,
Sont un faix plus pesant que sa noble indigence.
Frugal, au dur travail dès l'aurore attaché,
En lui, de mille maux le germe est arraché,
Et du riche vieilli compagne meurtriere,
La fille des plaisirs respecte sa chaumiere.
A de paisibles nuits succedent d'heureux jours.
Il donne à ses guerets les différens labours.
Ses bœufs d'un soc tranchant sillonnent son domaine,
Puis d'un grain qui renaît, sa main couvre la plaine.
Ici, pressant du pié les trésors de Bacchus;
Il fait couler à flots un délectable jus:
Il cueille des vergers les richesses brillantes.
Là, pour désaltérer ses légumes, ses plantes.
D'un ruisseau qui murmure il détourne le cours,
Et l'amene à leur pié par differens détours.
Il ente un arbrisseau trop long-tems infertile,
Ou plie en espalier son branchage docile.
Enfin, quand du Lion les feux étincelans,
De Cérès, dans la plaine, ont doré les présens;

Les épis à monceaux tombent sous sa faucille;
Il voit régner la paix au sein de sa famille.
Respecté de sa femme, & cher à ses enfans,
Il voit en eux l'espoir, l'appui de ses vieux ans.
Quelquefois il s'endort au bruit d'une onde pure,
Qui coule sur des lits de mousse & de verdure :
Puis cette eau qu'il reçoit dans le creux de sa main,
Calme l'ardente soif allumée en son sein.
Assis sur le gazon, sous un épais feuillage,
Le son de sa musette anime le bocage,
Souvent dans les vallons, sur les rians coteaux,
Il se plaît à voir paître & bondir ses agneaux.
Il assiste joyeux, à ces fêtes champêtres,
Qu'au doux son du hautbois on forme sous les hêtres.
Une chasse amusante occupe ses loisirs.
Il coule ainsi sa vie au sein des vrais plaisirs.
Retraçant les vertus du monde en son enfance;
Il respire la paix, la candeur, l'innocence.
Enfin la mort approche,& sans crainte il l'attend.
Ferme & tranquille, il touche à son dernier instant,
Et terminant des jours aussi longs que prosperes,
Il meurt au même lit où moururent ses peres;
De l'épouse & des fils sincerement pleuré,
Long-tems après sa mort de regrets honoré.

Où m'ont conduit mes pas? Quel jardin riche & vaste! *
O fleurs, vous y brillez avec grace & sans faste.
En formes, en desseins, quelle variété !
Dans leur brillant émail quelle vivacité !
Un art inimitable éclate en leur structure.
Un contraste piquant releve leur parure.
Celle-ci dans son sein, confond l'or & l'azur.
A mes yeux celle-là présente un clair-obscur.
L'une étale, orgueilleuse, une pourpre éclatante,
Et l'autre, plus modeste,& par-là plus touchante,

* Les Fleurs.

Offre un blanc pâlissant, de rouge moucheté.
Chaque fleur, dans son genre, est parfaite en beauté.
De la plûpart s'exhale un parfum agréable.
Dans l'une il est plus doux, dans l'autre moins aimable.
Comme les fruits, soumise à des retours constans,
Chaque espece, ainsi qu'eux, regnera dans son tems,
Et du même parfum, du même éclat pourvue,
Flatera l'odorat, enchantera la vue.
Sois la gloire des champs, & le charme des yeux, *
Fleur à la tige haute, au front majestueux.
Voi près de ta blancheur tout éclat disparoître :
Exhale un doux parfum, trop odorant peut-être.
De l'empire d'un Roi, de son peuple adoré,
Sois jusqu'aux derniers tems l'emblême révéré.
Et toi, Reine des Fleurs, que des pointes piquantes **
Arment contre les mains à te cueillir ardentes;
Toi, qui n'ouvre ton sein qu'au souffle des zéphirs;
Qui du vif Papillon fais fixer les desirs :
Que ton parfum exquis, ton éclat & tes charmes
1 Forcent toutes les fleurs à te rendre les armes.
Faut-il qu'un même jour te voye épanouir,
Briller à nos regards, & sécher & mourir ?
Et toi superbe fleur, en tous lieux renommée, ***
Que la France reçut des mains de l'Idumée,

---

* Le Lys.
** La Rose.

1 - - - *Plebeï cedite flores.*
Hortorum Regina suos estendit honores.
Rap. Hort. lib. 1. en parlant de la Rose.

*** La Renoncule.

Que la France. « La Renoncule passe généra-
» lement pour avoir été apportée de Tripoli, de
» Syrie, il y a déja plusieurs siecles, & dès le

Lorſque par la valeur du plus ſaint de nos Rois,
Les ondes du Jourdain coulerent ſous nos loix ;
Quels deſſeins variez , que de gracs naïves
En toi ſont réunis aux couleurs ls plus vives !
Dès que tu vis le jour, l'éclat de ta beauté
De la Reine des fleurs abatit la fierté.

» tems des Croiſades. » *Spectacle de la Nature*, *Tom. II. pag.* 66. Voyez un détail hiſtorique ſur cette Fleur au commencement d'un Traité des Renoncules, dont le P. d'Ardene de l'Oratoire eſt l'Auteur : Ouvrage plein de recherches phiſiques auſſi exactes que curieuſes, & qui donne beaucoup plus que le titre ne ſemble promettre.

Dès que tu vis le jour. Cette petite fiction eſt la ſeule que je me ſuis permiſe dans tout l'Ouvrage. Elle bleſſera peut-être ceux qui relèguent la Poëſie moderne, les Divinités du Paganiſme. Leur ſentiment me paroît demander quelque modification, & je ſuis intéreſſé à le mitiger. Je conviens avec eux qu'on doit blâmer l'intervention des Dieux lorſqu'on les place dans un Poëme à titre d'agens, comme ont fait les Camoëns & Sannazar, l'un dans ſa *Luſiade*, l'autre dans le Poëme qui a pour titre *De partu Virginis*. Mais je crois qu'il y auroit de la rigueur, pour ne rien dire de plus, à condamner le Poëte, qui parlant de l'Aſtronomie, du vent, du bled, du vin, &c. les déſigne métaphoriquement [comme je fais plus d'une fois dans ce Poëme] par les noms d'Uranie, de Borée, de Cérès, de Bacchus. Ces Divinités chimériques ne jouent alors aucun rôle. Elles ne ſont que nommées, & leur dénomination réveillant l'idée des attributs que leur prête la Fable, trace à l'eſprit l'image de ce dont on veut parler, & exprime poëtiquement & avec nobleſſe ce qu'on n'exprimeroit autrement que par un terme proſaïque & trivial, tel par exemple que celui du vin ou du blé. Enfin ſans le ſecours de cette innocente allégorie,

Elle craignit de perdre & sa gloire & l'empire.
Près de Flore elle fût s'appuyer de Zéphire ;
Mais Flore,en te privant d'un parfum gracieux,
Te conserva le droit de charmer tous les yeux.
Pourrois-je t'oublier, toi, que ta modestie *
Au fond de ce jardin tient presque ensevelie,
Qui souffres les dédains du Pavot orgueilleux,
Toi, symbole d'un cœur, sans faste vertueux ?
Viens, & pare le sein d'une beauté naissante :
Répands modérément une odeur ravissante.
Si les graces, l'éclat brillent peu sur ton front,
Ce parfum si charmant te venge de l'affront.
Quand vous n'existez plus, quel art, ô fleurs brillantes, **
Au subtil odorat vous rend encor présentes,
Ft nous fait respirer le parfum du Jasmin,
Celui de l'Oranger, de la Rose, ou du Thim ?
Dans un cachot d'airain leurs feuilles enfermées,
Par un feu continu lentement consumées,
S'exhalent en vapeur, & leurs moites esprits
De la prison brûlante humectent le lambris.
Ainsi rarefiée, une liqueur subtile
De la voute d'airain goute à goute distile,
Et formant dans son creux des ruisseaux odorans,
Rappellé, vivifie, ou chatouille nos sens.
Regnez, aimables fleurs, & que dans tous les âges.
L'odorat & les yeux vous rendent leurs hommages.
Sur l'aîlé des zéphirs amenez le printems.
Décorés les jardins, embelissez les champs.
Servez par votre éclat à l'ornement des belles

– – – *Le vers tombe en langueur,*
La Poësie est morte, ou rampe sans vigueur.
Despréaux, Art poëtique, Chant 3.

* La Violette.

** Distilation des fleurs & des plantes aromatiques par le moyen de l'alambic.

Dans ces jeux renommez l'aiguil on du talent :
Des Bergeres surtout, comme vous naturelles.
Jadis, chez les Romains, des fêtes & des jeux
Célébroient votre gloire & votre regne heureux.
C'étoit vous qu'on chantoit sous l'Emblême de
Flore,
C'est vous que dans ses jeux *Toulouse* chante encore,

Jadis, chez les Romains. Les *Florales* ou Jeux *Floraux.* Ces Jeux furent institués l'an R. 512. avant Jesus-Christ 240. en l'honneur de Flore, pour obtenir l'abondance des fruits. [Le motif devoit ce semble bien plutôt les faire dédier à Pomone.] Ils ce célébroient pendant la nuit le 28. d'Avril, & duroient six jours. Voyez la description qu'Ovide en fait dans le cinquiéme Livre des Fastes. C'étoit la Fête des Courtisannes : aussi y regnoit-il la licence la plus effrenée. Valere-Maxime rapporte [*lib.* 2. *c.* 10.] une scéne qui se passoit en plein théâtre, laquelle ne pouvoit guére blesser davantage la pudeur. Le trait de Caton qui y est cité, prouve ce que peut sur les esprits, l'exemple d'un homme vertueux.

C'est vous que dans ces Jeux. Les Jeux Floraux. Ils furent fondés l'an 1323. par une Dame de Toulouse appellée *Clémence Isaure*, dont l'existence est pourtant contestée par quelques Critiques, mais avec peu de fondement. Le prix qu'on décernoit étoit une couronne de fleurs, & Ronsard, le premier des Poetes de son tems, fit gloire de l'avoir obtenue. C'est pour se conformer à l'esprit de l'institution primitive, que l'Académie des Jeux Floraux a donné aux quatre prix ou fleurs, qu'elle distribue tous les ans [le 3 de Mai] le nom d'Amaranthe, de Violette, d'Eglantine & de Souci. On sait que le premier de ces prix est adjugé à une Ode, le second à un Poeme héroique, le troisiéme à une piece de Prose, & le quatriéme à une Eglogue ou à une Idyle.

Dans

Des joûtes de l'esprit le théatre brillant,
Où l'on voit 1 Calliope, 2 Euterpe, 3 Polymnie,
Et toi, 4 fils de Maïa, dispenser au génie
Les rainaissans bienfaits d'une illustre Sapho,
Que ces dons ont soustraite à la nuit du tombeau.
Accepte cette éloge, immortelle *Clémence* :
Foible encens, mais offert par la reconnoissance.
Au printems de mes jours, je cueillis tes Lauriers,
Et tu m'as du Parnasse aplani les sentiers.
Quel mortel deployant l'art de la 5 *Quintinie*,
Asservit ce jardin aux loix de son génie ? *
Fléxibles sous sa main, de jeunes arbrisseaux
Rapprochent leur branchage, & forment des berceaux.
Leur feuillage touffu s'étend ou se reserre,
A replis sinueux s'unit avec le lierre.
Telle on voit, sous des doigts agiles & subtils,
La soye avec la laine entrelasser ses fils.
Dans ce sombre 6 réduit, asile solitaire,
L'astre du jour ne luit qu'à filets de lumiere.
Sur ce terrain uni, fermé de toutes parts,
S'éléve un long tissu de verdoyans 7 remparts.
A ce mur attachée, une aimable verdure
Offre à mon œil charmé la plus riche teinture.

---

1 Le Poeme.
2 L'Eglogue.
3 L'Ode.
4 Le Discours.
5 Directeur des Jardins du Roi sous Louis XIV. Nous avons de lui un ouvrage qui a pour titre : *Instructions pour les Jardins fruitiers & potagers.* Les amateurs du jardinage peuvent y puiser des préceptes excellens, & que la nature du sujet rend aimables.
* Embelissemens des Jardins.
6 Sales vertes, ou cabinets de verdure.
7 Palissades.

Que j'aime à m'égarer de détour en détour !
Dans ce riant 1 dédale, impénétrable au jour !
Qu'il m'est doux de marcher dans cette double
2 haie,
Où le zéphir badin dans les feuilles s'égaye !
En gerbe, à longs filets je vois jaillir des eaux.
3 J'en vois d'autres former mille mouvans tableaux.
4 Le marbre façonné par une main savante,
M'offre en ses traits hardis une image vivante.
O vous, tant célébrez, jardins d'*Alcinoüs*,
Et vous, fameux jardins, dans les airs suspendus,

---

1 Labyrintes.

2 Allées garnies.

3 Tel est à Versailles le bassin de Latone, où l'art exprime ingénieusement le trait que la Fable raconte. On voit la Déesse au milieu des paysans de Lycie, métamorphosés en Grenouilles qui jettoient de l'eau contre elle.

4 Statuës isolées ou en grouppe.

O vous, tant célébrés. Homére a immortalisé les Jardins de ce bon Roi des Phéaciens, par la peinture riante qu'il en fait dans le septiéme Livre de l'Odyssée. » Cette description, *dit Madame Dacier dans ses remarques*, étale tous les » miracles de la poesie d'Homére, & ceux de » la Nature. » L'éloge est parfaitement sur le ton commentateur, presque toujours excessif dans les louanges.

Et vous, fameux Jardins. Les Jardins de Sémiramis à Babilone étoient au nombre des sept merveilles du monde. On en voit une description magnifique dans Hérodote, Liv. 1. dans Diodore de Sicile, Liv. 2. & dans Strabon, Liv. 16. Quinte-Curse, qui les a aussi décrits, dit sensément qu'il y a du fabuleux dans ce que les Historiens Grecs ont raconté de ces Jardins si renommez : *Vulgatum Græcorum fabulis miraculum*. Lib. 5. c. 1. En effet, il n'est guére vraisemblable que dans des tems si peu éloignez du

Pour qui l'éfort humain ſurmonta tout obſtacle,
Non vous n'étaliez point un ſi charmanr ſpectacle.
Les yeux de votre aſpect, étoient moins réjoüis.
Cedez, cedez ſans honte aux [1] jardins de LOUIS,
Ces jardins, orgueilleux des beautés qu'ils font naître,
Et plus fiers des regards de leur auguſte maître.
Champs, plaines, monts, forêts, vous offrez à mes yeux
De vos divers tréſors l'amas prodigieux :
Simples conſervateurs, racines bienfaiſantes,
Herbages, potagers, & légumes & plantes,
Fleurs émaillant des prez le verdoyant tapis ;
Pâturages enfin, des troupeanx ſi chéris.
Cette varieté ſur la terre épandue,
Frappe d'étonnement ma raiſon confondue.
Dans l'eſpece des fleurs, des plantes & des fruits,
Qu'une même ſemence, en leur genre a produits,
Il n'eſt point de rapport exactement conforme.
Quelque diſparité s'annonce dans la forme.
Filles du même tronc, à des yeux pénétrans
Deux feuilles offriront des contours différens,
La face de la terre eſt une ſcène vaſte,

Déluge. [Sémiramis regnoit environ l'an du monde 1856.] ce goût de magnificence, & l'art des embeliſſemens fuſſent déja en uſage.

1 Les Jardins de Verſailles.

Deux feuilles offriront. Le P. Malbranche pouſſe la choſe bien plus loin. » Il eſt certain, dit-il, » que tous les corps naturels different les uns » des autres, ceux-là même que l'on appelle de » même eſpece .... Une goutte d'eau a aſſuré» ment beaucoup de reſſemblance avec une au» tre goutte d'eau : cependant on peut aſſurer » qu'on n'en peut pas donner deux gouttes, fuſ» ſent-elles priſes de la même riviere, qui ſe » reſſemblent entierement. » *Recherche de la vérité, liv. 3. chap. 10.*

Un tableau riche, où regne un aimable contraste.
Les êtres corporels, l'homme, les animaux,
Tous entre eux, dans leur forme, ont des traits inégaux.
En tout ce que tu fais, ô sagesse éternelle,
Tu ne peux t'épuiser, & n'as point de modéle.
Dans ton juste mépris, tu laisses aux humains
Cette uniformité dans l'œuvre de leurs mains.
Pour toi, qui rien ne borne, & dont l'intelligence
Est seulement égale à ton pouvoir immense,
Dans tes œuvres, dessein, marche, variété,
Tout est grand, infini, parfait, illimité.
Parmi ce vaste amas de simples, de racines, *
Dont les proprietés, dont les vertus divines
Nous ramenent souvent des portes du trépas,
Une écorce est produite en de lointains climats. **
Mon sang, qu'un cours d'esprits rapidement entraîne,
Mon sang, à flots de feu roule de veine en veine.
Le frisson suit l'ardeur, & leurs accès flotans
Sont tous deux asservis à des retours constans.
Cette écorce paroît. Son utile magie
A conjuré la fiévre, & m'a rendu la vie.
Tout mon corps est en proie aux plus vives douleurs,
Et de l'art vainement j'implore les faveurs.
Du paisible sommeil la douceur salutaire
Est en vain appellée : elle fuit la paupiere,
D'un effrené délire enfans tumultueux,
Cent bizarres tableaux sont offerts à mes yeux.
Un simple bienfaisant à mon secours s'avance. ***
L'art des 1 *Hombergs* lui prête encor plus de puissance.

* Les racines & les plantes.
** Le Quinquina.
*** Le Pavot.
1 Un des plus grands Chimistes de l'Europe, mort en 1715.

Breuvage assoupissant, il adoucit mes maux.
Le sommeil sur mes yeux épanche ses pavots.
Tu fuis, tu disparois, image fantastique.
L'homme calme succéde au fougueux frénétique.

O des biens & des maux juste dispensateur,
Ainsi donc, Dieu puissant, notre conservateur,
Aux agens les plus vifs ta sagesse confie
Le soin de prolonger le fil de notre vie.
Plus grand que notre esprit ne te peut concevoir,
Tu fais dans la foiblesse éclater ton pouvoir.

Quelles sont dans ce champ ces tiges jaunissantes, *
Au soufle des zéphirs à longs plis ondoyantes?
Rempart impénétrable, une forêt de dards
Environne un épi, ** l'arme de toutes parts.
Sous un riche fardeau je vois courber sa tête.
Il évite, en pliant, les coups de la tempête.
Puis-je te méconnoître, ô précieux froment?
Oui, c'est toi, des humains le plus pur aliment.
Toute plante, tout grain te cede en abondance.
Vingt lustres ne sauroient altérer ta substance.

---

* Les Plantes à graine.

** Le Froment.

Toute plante, tout grain. Pline nous apprend [*lib.* 18. *c.* 10.] que dans une contrée de l'Afrique, un boisseau de blé semé en rapportoit cent cinquante. Il ajoute qu'en Béotie & en Egypte, un seul grain rendoit souvent cent épis, & à ce sujet il fait judicieusement remarquer l'attention de la Nature ou plutôt de la Providence qui a voulu que de toutes les graines, celle qui est spécialement destinée à nourrir l'homme, fût la plus féconde & la plus abondante. » *Tritico nihil est fertilius: hoc ei Na-* » *tura tribuit, quoniam eo maximè alat hominem.* »

Vingt lustres ne sçauroient. Le plus savant des Romains, Varron assure dans son Traité de la vie rustique [*lib.* 1. *c.* 5.] que le blé se conserve pendant cinquante ans, lorsqu'il est serré

Ton germe si fécond, si longtems conservé,
Sert mieux au noble usage où tu fus reservé.
Un corps [1] que meut le vent, ou [2] l'onde prisonniere,
T'écrase, te réduit en blanchâtre poussiere;
Puis un agent actif qui fermente dans toi,
Te change en aliment, & t'incorpore à moi.
Oui, leve un front altier, [3] Mocha: sois orgueilleuse.
Je vois naître en tes champs une graine fameuse. *
L'arbre qui l'a produit sur ce bord fortuné,
Est de fleurs & de fruits en tout tems couronné.

---

avec l'épi dans des fosses revêtues de paille, pour le garantir de l'humidité, & fermées avec soin afin que l'air n'y pénétre pas. Il pouvoit dire qu'avec ces précautions, ausquelles pourtant il en faut joindre quelques autres, le blé se conserve plus de cent ans. Je vais citer en preuve un fait constaté. On lit dans un Mémoire de M. Reneaume, inseré parmi ceux de l'Académie des Sciences (*an.* 1708. *page* 63.) qu'on trouva en 1707. dans la Citadelle de Metz, un souterrain où il y avoit un amas considérable de blé avec une étiquette qui marquoit qu'il y avoit été mis en 1578, c'est-à-dire, sous le regne de Henri III. Il étoit encore aussi frais que s'il n'eut été recueilli que depuis un án. Le pain qu'on en fit & qu'on présenta au feu Roi & à toute la Cour, fut trouvé parfaitement bon. Sur ce récit, ce blé se conservoit depuis cent trente ans.

1 Moulins à vent.

2 Moulins à eau.

3 Ville de l'Arabie Heureuse, à l'embouchure de la Mer rouge, & à quinze lieues du détroit de Babelmandel. C'est de cette ville que vient le meilleur Caffé.

* Le Caffé.

Aux lieux de sa naissance inconnue, avilie,
Elle fuit indignée, & partout acueillie,
Elle aime à se répandre, à se multiplier.
Son domaine bientôt, c'est l'univers entier.
Mais que voi-je? Le feu sur elle se déploie.
Dans un cachot d'acier un fer mouvant la broie.
Elle est reduite en poudre, & sur l'ardent fourneau,
Noirâtre, elle bouillonne incorporée à l'eau.
Quel concours de vertus dans sa boisson réside?
Le sang en est rendu plus actif, plus fluide,
L'aliment au foyer en est mieux digeré,
Le chile nourrissier en est acceleré.

Aux lieux de sa naissance. Les proprietés du Caffé furent long tems ignorées dans le Royaume d'Yemen en Arabie où il a pris naissance, & où il étoit regardé comme une graine inutile. On les connut par une voie assez singuliere qui est rapportée par quelques Ecrivains, & nommément par M. Dufour dans son traité du Caffé, *chap.* 4. J'y renvoie le Lecteur. Ce ne fut que vers le milieu du XVe. siecle qu'on fit usage de cette graine à Aden, port fameux sur le Golfe d'Arabie. Elle fut ensuite portée au Caire, delà à Constantinople, d'où elle se répandit de proche en proche dans toute l'Asie. Thevenot le voyageur est le premier qui l'apporta en France il y a environ 80 ans, & le Caffé, cette boisson aujourd'hui d'un usage si commun & si étendu, fut quelque tems à prendre faveur parmi nous.

Son domaine bientôt. Le Caffé a non seulement passé de l'Asie dans l'Europe, mais encore il a pénétré jusques dans le nouveau monde. On en a fait de nombreuses plantations dans l'Isle de Bourbon, à Batavia, à la Martinique, & il y a parfaitement réussi, vû la chaleur du climat. Les Caffiers y sont aussi féconds que dans l'Arabie, mais le Caffé qu'ils produisent n'est pas aussi bon que celui de Mocha.

Les sens apésantis, les esprits qui sommeillent *
Doucement excitez, à son aspect s'éveillent :
Mais bornons-en l'usage, ou craignons que nos yeux
N'attendent trop longtems le sommeil gracieux.
Ainsi la terre entiere, utilement féconde,
En herbages, en fleurs, en grains, en fruits abonde :
Nourriture affectée aux êtres animez,
Qu'à milliers son auteur sur sa face à semez.

Ainsi la terre entiere. Cicéron, dans son excellent Traité sur la nature des Cieux, fait un magnifique tableau des merveilles en tout genre, dont la terre étale le frappant spectacle, & il en tire la preuve mutuelle de l'existence d'un premier Etre, d'une intelligence créatrice. *Quæ si, ut animis, si oculis videre possemus, nemo cunctam intuens terram, de divinâ ratione dubitaret.* Lib. 2. num. 39. J'ai crayonné les mêmes merveilles dans ce Chant & dans celui qui le précede. Puissent-elles démontrer au Matérialiste la cause premiere qui les a produites, c,est-à-dire, un principe immatériel, un Etre aussi sage qu'intelligent.



SOMMAIRE

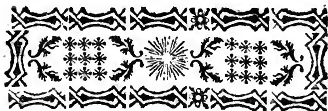
DU

CINQUIEME CHANT.

CREATION des Oiseaux, des insectes, des Reptiles, & des Quadrupédes. Que la nature a donné à chaque espece un instinct qui lui est propre. Effets de l'instinct dans les animaux en général. Les Oiseaux. Description de l'Aigle & des autres Oiseaux de proie. Chasse de l'Oiseau. Description du Pan, du Pigeon domestique, du Rossignol. Le chant des Oiseaux, premier hommage que la nature rendit au Createur. Les Oiseaux du nouveau monde. Description du Colibri, du Perroquet, du Cuntur ou Condor. Les Oiseaux de passage. Description du vol des Grues, Réflexions sur les merveilles qui éclatent dans les opérations des Oiseaux de passage. Effets du naturalisme dans les Oiseaux. Leur amour pour leurs petits, leur prévoyance, leur industrie. Merveilles dans la ponte des Oiseaux. Les Oiseaux aquatiques. Les Oiseaux de nuit. Que Dieu a créé les Oiseaux pour les faire servir aux decrets de sa sagesse infinie. Les Insectes. Description du Ver à soie, des Fourmis, des Abeilles. Differentes especes d'Insectes. Leurs proprietés. Eloge de M. de Reaumur. *Les Reptiles. Description de l'Aspic, de la Vipere, de la Tarentule. Autres especes de Reptiles venimeux. Digression sur le mal physique, & réponse à l'objection de* Spinosa. *Les Animaux invisibles. Que leur nombre est peut-être encore plus grand que celui des Animaux visibles. Merveilles qu'offre aux yeux de l'esprit, l'inconcevable petitesse de leurs organes. Les Quadrupedes. Description du Lion & de l'Elephant, du Cheval & du Chien. Les Trou-*

peaux. Leurs ſervices relativement à l'Homme. Les Quadrupedes amphibies. Deſcription du Crocodile. Dénombrement de différentes eſpeces de Quadrupedes. Leurs proprietés, leur induſtrie. Art avec lequel le Caſtor conſtruit ſon logement. Précis de divers attributs que l'Auteur de la Nature a départis aux Animaux.





LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE, POEME.

CINQUIE'ME CHANT.



ORSQUE la voix de Dieu, créatrice féconde,
Eut tiré du néant le ciel, la terre & l'onde;
Lorſqu'elle eut deſtiné l'aſtre brillant du jour
A diſpenſer ſes feux au terreſtre ſéjour,
La mer à s'exalher en bulles d'eau légeres,
Pour abreuver les champs, pour former les rivieres;
Quelle eut couvert les prez de verdure & de fleurs,
Les guerets de moiſſons, tréſors des laboureurs:
D'êtres organiſez, d'eſpece différente,
D'un inſtinct moniteur ſuivant la loi conſtante,

Elle peupla la terre, & ces corps animez,
Dans l'air & sur sa face au loin furent semez.
Parmi ces animaux, les uns légers, volerent,
A replis tortueux les autres se traînerent.
Une troisiéme espece à quatre pieds marcha.
Un essain de ceux-ci dans les bois se cacha;
Reçut un naturel féroce, sanguinaire,
Fit sentir à sa proie une dent meurtriere.
D'autres furent pourvus de débonnaireté,
D'attachement pour l'homme, & de docilité.
Mais tous, soit Quadrupede, Insecte, Oiseau, Reptile,
Reçurent un instinct aussi reglé qu'utile,
Qui, principe & moteur de leurs affections,
Les asservit en tout à ses impressions.
Dans eux ce sage instinct * que la nature imprime,
Est cette faculté, ce méchanisme intime,
Qui les fait pressentir, se conduire, arranger,
Chercher l'utile, voir, éviter le danger,
Qui les fait s'attacher chacun à son espece,
Qui pour leurs nourrissons excite leur tendresse,
Et dans eux, par les sens, fait naître tour à tour
Le plaisir, la douleur, & la haine, & l'amour.
1 Ils connoissent par lui leur foiblesse ou leur force,
Avec leur ennemi leur éternel divorce,
Et ce cercle d'efforts, de ruses, de détours,
Pour surprendre la proie, ou défendre leurs jours.
Enfin, actif & sage, il agit dans la brute,
Comme dans le mortel la raison exécute.
Exposez dans mes chants mille tableaux divers, **

* Effets de l'instinct dans les animaux.

1 *Callent in hoc cuncta animalia, sciuntque non sua modo commoda, verùm & hostium adversa. Norunt sua tela, norunt occasiones, partesque diffidentiam imbelles.* Plin. lib. 8. cap. 25.

** Les Oiseaux en général

Innombrables

Innombrables essains de citoyens des airs.
Ouvrez un champ, fécond en étonnans spectacles,
Où le naturalisme étale ses miracles.
Quel est ce fier Oiseau, * dont l'œil audacieux
Soutient le vif éclat de l'astre radieux,
Dont le vol intrépide au milieu des nuages,
Semble affronter la foudre, & braver les orages ?
Il réunit la force à la vélocité.
Tantôt, au haut des airs il plane avec fierté :
Tantôt, impétueux, plus promt qu'un trait rapide,
Il se rabat, il fond sur un troupeau timide.
Aux yeux du berger même il enleve un agneau.
Sa serre ensanglantée emporte le fardeau,
Au courage hardi que dans lui je remarque,
Je reconnois des airs le superbe monarque.
Fiers sujets de ce Roi, ** paroissez tour à tour,
Faucon, Gerfaut, Milan, Saçre, Epervier, Autour,
Oiseaux au bec tranchant, à la serre cruelle,
Tous avides de proie, & s'acharnant sur elle,
De l'humble volatille odieux destructeurs.
Fui, timide Colombe, échappe à leurs fureurs.
Mais sur toi le Milan fond d'une aîle rapide.
Sous sa giffre il te presse, & son bec homicide
A coups réitérez te déchire le flanc ;
Ton beau plumage tombe, empourpré de ton sang.
Telle une aimable Fleur, de Zéphire adorée,
Expire sous les coups de l'orageux Borée.
Ces oiseaux meurtriers, & de proie affamez, ***
Pour les plaisirs de l'homme ont-ils été formez ?
Leur espece est ensemble & farouche & docile,

---

* L'Aigle.
** Les Oiseaux de proie.
*** Chasse de l'Oiseau.

Dressez pour une chasse, aimable autant qu'utile,
Attentifs au signal, sur le poing appuyez,
Ils fondent sur la proie, & bientôt à nos pieds
Ils l'apportent sans vie, & pour salaire atendent
Le butin 1 tout sanglant qu'en vaiqueurs ils demandent.
Amusement des champs, enfant des doux loisirs,
Sois mis par les Rois même au rang de leurs plaisirs.
Promenons nos regards sur cette scène vaste.
Voyons de cent tableaux le merveilleux contraste.
De la sage nature, en leur diversité,
Admirons & l'adresse & la fécondité.
Fixe ma vue, Oiseau, dont le riche plumage *
Sur les autres oiseaux te donne l'avantage.
Tu réünis en toi la grace & la beauté.
Ton corps d'or & d'azur est partout moucheté.
Que je me plais à voir cette brillante créte,
Ce pannache azuré qui flote sur ta tête,
Ce regard noble & fier, ce port majestueux !
De ta rare beauté noblement orgueilleux,
Proméne avec fierté ta somptueuse roue,
Lorsque le spectateur & t'admire & te loue :
2 Présent que tu reçûs de la reine des cieux,
Si le vrai peut ici se joindre au fabuleux.
Colombe ** domestique, attache aussi ma vue.
De quels doux agrémens ton auteur t'a pourvue !
De couleurs, sur ton cou, quel riche assortiment,
Lorsque l'astre du jour le frappe obliquement !
L'œil en est enchanté. Ta blancheur ravissante

1 Le Gézier & les entrailles de la proie qu'ils ont apportée.
* Le Pan.
2 Ovid. Met. Lib. 1.
** Le Pigeon domestique.

Égale en vif éclat la neige éblouissante.
Respirant la concorde & l'aimable douceur,
Toujours chere à ton pair, constante en ton ardeur;
Chérissant les doux fruits de ton amour fidéle,
Instruis l'homme, & lui sers, s'il se peut, de modéle.

Aîlé chantre des bois, * tes accords gracieux
Prétent un nouveau charme à ces aimables lieux.
Ils donnent au bocage une espece de vie.
Tel Orphée animoit les forêts de Scythie.
Quelle est donc ton gosier la flexibilité,
De tes sons la cadence & la variété !
Par ces sons, dont la grace est toujours plus nouvelle,
Tu flates dans le nid, ta compagne fidéle.
Tu chantes tes plaisirs, & de l'astre du jour;
Voltigeant sur l'ormeau, célébres le retour.

Dieu puissant, les oiseaux par leurs tendres ramages,
Les premiers à ton être ont rendu des hommages.
Dès le commencement, la nature par eux
A ton trône porta son encens & ses vœux,
Et chaque jour encor, dans les sombres retraites,
De sa reconnoissance ils sont les interprétes.
Ah ! que dans leurs concerts, ils ne cessent jamais
De chanter ton pouvoir, ta gloire & tes bienfaits.

Mais quels sont ces oiseaux ** que m'offrent ces contrées,
Par tant de vastes mers de nos bords séparées ?
Mon œil, sans se lasser, voit cet oiseau charmant, ***
Des bords Américains la gloire & l'ornement.

---

* Le Rossignol.
** Oiseaux du nouveau monde.
*** Le Colibri.

1 Digne rival du Pan, sa superbe parure
Semble avoir épuisé tout l'art de la nature.
Rien n'est si semillant que sa vivacité.
Sa petitesse extrême ajoute à sa beauté.
Quelles riches couleurs étale son plumage !
Tel l'arc majestueux brille dans le nuage.
Le cou d'un rouge vif, l'aîle d'un bleu-d'azur ;
Les pieds & le bec noirs, les yeux d'un gris-obscur.
D'un pannache doré sa tête est couronnée.
Du verd le plus riant cette tête est ornée.
Rapide il fend les airs d'un vol précipité.
D'un puissant 2 ennemi son bec est redouté ;
C'est surtout contre lui que son courage brille ;
Lorsqu'il ose en son nid attaquer sa famille :
De son petit foyer glorieux défenseur,
Contre les fiers assauts d'un cruel agresseur.
Et toi, * des mêmes bords la seconde merveille,
Qui charmes mes regards autant que mon oreille,
De combien de couleurs ton plumage est couvert,
Et le rouge & le jaune, & l'azur & le verd !
Un cercle radieux entoure ta prunelle.
De l'éclat le plus vif, ardente elle étincelle.
Le glaive est moins tranchant que ton bec recourbé.
Mais quel rare talent tu nous as dérobé !
Sois fier de posséder, d'avoir seul en partage
L'art d'imiter ma voix, de parler mon langage :
Glorieux attribut, cherement acheté.
Il faut, pour en jouir, perdre ta liberté.

---

1 La description que je fais de cet oiseau d'une beauté si ravissante, me paroît en quelque sorte avoir besoin d'un garand qui en constate, pour ainsi dire, la fidelité. Je l'ai puisée dans le Spectacle de la Nature, tom. I. page 303. L'Auteur cite lui-même ses autorités.

2 C'est l'oiseau qu'on appelle *Gros bec*. Il est fort friand des petits du Colibri.

* Le Perroquet.

Pour contraster, traçons l'effrayante peinture.
Du plus terrible oiseau * qu'ait produit la nature
O Pérou, tu n'as point de plus affreux fléau.
1 Avec un bruit horrible il fond sur un Taureau,
De sa griffe en sifflant l'éventre & le dévore.
L'homme, les animaux, tout le craint, tout l'abhorre.
On l'a vû, dans la plaine, enlever des enfans,
Déchirer, engloutir leurs membres palpitans :
Monstre désolateur, d'une hideuse forme,
Dont la force répond à la 2 grandeur énorme,
Mais qui (Dieu bienfaisant, j'admire ici tes soins)
Est de tous les oiseaux, l'oiseau qui pond le moins
Quelle nouvelle scène ** en merveilles féconde !
Quels sont-ils ces oiseaux à course vagabonde ?
Pourquoi, dans un climat citoyens passagers,

---

* Le Cuntur ou Condor.

1 Garcillasso de la Véga, histoire des Incas, liv. 8. ch. 19. Derham parle aussi de cet oiseau formidable dans sa Théologie physique, liv. 4. chap. 10. rem. 2.

2 Il est de la hauteur de seize piés.

Est, de tous les oiseaux. Garcillasso qui étoit originaire du Pérou, & qui écrivoit son histoire sur les lieux, dit qu'il n'a vû le *Cuntur* que deux ou trois fois dans sa vie. Il ajoute que la femelle de cet oiseau, le plus vorace & le plus nuisible de tous ne pond que fort rarement, & qu'autant qu'il le faut pour perpétuer l'espece. On peut tirer de son peu de fécondité un argument en faveur d'une Providence sage & bienfaisante. En effet, si le Cuntur multiplioit autant que la plûpart des autres oiseaux, il est certain que l'espece devenant plus nombreuse, dépeupleroit d'animaux le Pérou, & nuiroit beaucoup plus à l'homme.

** Les Oiseaux de passage.

Passent-ils de nos bords sur des bords étrangers,
Et désertant bientôt ces régions lointaines,
Reviennent-ils encore habiter dans nos plaines ?
Des opérations d'un merveilleux instinct,
Reconnoissons ici le trait le plus distinct.
Ces oiseaux prévoyans, instruits par la nature
A prévenir l'excès du chaud, de la froidure,
Cherchent de plage en plage un climat temperé;
Où le froid, ou le chaud pour eux soit moderé.
Ainsi quand sous un ciel sans pluie & sans rosée,
Des ardeurs du Lion l'Afrique est embrasée,
Sur nos bords, moins brûlez de l'astre ardent du jour,
Ils viennent tous en foule établir leur séjour;
Et quand dans nos climats, les enfans d'Orythie
Souflent les noirs frimats sur la terre engourdie,
Pour revoir leurs foyers ils repassent les mers,
Et, sous un ciel plus doux, ignorent les hivers.
1 C'est alors que l'on voit les vagabondes Grues,
S'élançant d'un rocher, se perdre dans les nues.

Des ardeurs du Lion. Les Cailles en particulier passent d'Afrique en Europe sur la fin du Printems, & elles y retournent au commencement de l'Automne, en traversant par troupes la Méditerranée. On croit que les Hirondelles restent en Europe. Ce qui fonde cette conjecture, c'est que celle des pays les plus septentrionaux ne sortent point de ces climats froids. On en trouve en Suede qui sont à monceaux dans des cavitez, & acrochées sans mouvement les unes aux autres. A l'égard des Canards sauvages & des Grues, on ne sait pas précisement en quelles contrées ils se retirent aux approches de l'hiver, mais il n'est pas douteux que ce ne soit dans des pays chauds.

1 Plin. lib. 10. cap. 23. Cic. de nat. Deor. lib. 2. num. 49.

En angle se formant, le volant bataillon,
Pour balancer l'éfort du fougueux aquilon,
Tient, dit-on, un caillou, contre-poids nécessaire.
Un sage conducteur guide la troupe entiere.
Il dirige la marche, à leur tête placé.
Par son cri menaçant le traîneur est pressé.
Lorsqu'il faut faire halte en la traite forcée;
L'active sentinelle aussitôt est posée.
Tout dort. Seule, elle veille, & le Pigmée altier
Ne sçauroit par surprise enlever un quartier:
D'une marche d'armée image véritable,
Si le récit pourtant n'est une vaine fable,
Parle, Naturaliste, aprends-moi si tu peux;
Par quelle méchanique & quel art merveilleux,
Les oiseaux passagers désertent leur demeure;
A telle saison fixe, à tel jour: à telle heure.
Quelle trompette sonne & vient les avertir
Qu'il faut se rassembler, qu'il est tems de partir?
Chacun est prêt. On part. Mais qui peut leur apprendre
Pour ne pas s'égarer, la route qu'il faut prendre?
Quelle boussole ont-ils en traversant les mers,
Lorsque la nuit étend ses voiles dans les airs,
Lorsque les fiers autans .... O Sagesse suprême,
Qui ne voit que ta main les conduit elle-même?
Que ta voix leur prescrit par la voix de l'instinct,
Du départ annuel l'ordre & le jour distinct?
Je t'admire encor plus dans le naturalisme
Dont tous les animaux suivent le méchanisme
Et qui, sur chaque éspece avec poids agissant,
Ateste un Créateur & sage & tout-puissant.
En combien d'attributs il se diversifie!
Amour pour leurs petits, prévoyance, industrie;
Ruses, sagacité, souplesse, sentiment:
Tableau vaste, & qu'il faut ébaucher seulement.

Oiseaux, pour vos petits * quelle est votre tendresse !
Avec quels soins la mere à leurs jours s'intéresse!
Constante dans le nid, leur berceau merveilleux,
D'une ardeur empressée elle couve ses œufs.
Le soleil meurt, renaît, & l'y retrouve encore.
La chaleur agissante enfin les fait éclore.
Alors un nouveau soin occupe son amour.
Elle sort : elle va dans les champs d'alentour,
Chercher leur nourriture, & dès son arrivée,
Dans le bec entr'ouvert de la tendre couvée,
Du fond de son jabot épanche l'aliment.
Lorsqu'enfin parvenus au juste accroissement,
Les petits hors du nid peuvent sortir : le pere,
Des airs, en les guidant, leur ouvre la carriere.
Tel, parmi les oiseaux, est l'amour maternel;
Dont le soin de leur race est l'effet naturel.
Ce mouvement si doux, ce sentiment intime;
Dans tous les animaux la nature l'imprime,
Et ses soins caressans & qu'elle rend si chers,
D'habitans infinis remplissent l'univers.
L'amour pour leurs petits leur est héréditaire.
Sur le rapport suspect d'un préjugé vulgaire;
On voit de cette loi l'Autruche s'écarter.

---

* Amour des Oiseaux pour leurs petits.

On voit de cette loi. Il est vrai que parmi les oiseaux l'Autruche seule s'écarte de la loi générale de la nature, suivant laquelle les animaux, soit ovipares, soit vivipares, prennent soin de leurs œufs ou de leurs petits. Mais parmi les insectes & les poissons, il y a un très-grand nombre d'especes qui s'écartent de cette même loi tout comme l'Autruche. Les femelles de bien des insectes, après avoir pondu leurs œufs à terre ou sur des plantes, les abandonnent, & laissent à la chaleur du soleil le soin de les faire éclore. Celles de beaucoup de poissons déposent les leurs dans la vase, & se retirent ensuite à l'approche du mâle qui vient frayer sur eux pour les féconder. C'est encore le procédé de quelques animaux amphibies, tel par exemple

Contre le cri du sang osant se révolter,
Sur le sable brûlant des déserts de Lybie,
Elle pose ses œufs, s'éloigne, & les oublie.
Sans doute ils vont périr. Cet abandon cruel
Les livre... Non. Celui dont le soin paternel
Sans relâche s'étend sur la nature entiere,
Les cache sous son aîle, & leur tient lieu de mere.
Il commande au soleil de les rendre féconds:
Le soleil les échauffe, & ses brûlans rayons,
De la chaleur du germe acroissant la mesure,
Les font éclore au tems prescrit par la nature.
Etre conservateur, tu fais plus: ta bonté
Pourvoit à leurs besoins, veille à leur sureté.
O compagne du Coq, quelle est ta vigilance! *
Quelle est pour tes poussins ta tendre prévoyance!
Que de soins prodiguez! Que d'abondans secours!
De quel œil attentif tu veilles sur leurs jours!
Bravant l'aboi du Chien, dont la dent les menaçe,
A coups de bec, sur lui tu fonds avec audace;
Tes yeux, pour les défendre, en tout tems sont ouverts.
Tu vois l'Autour sur eux tournoyer dans les airs.

---

que les Crocodiles, qui cachent leurs œufs dans le sable, où ils éclosent sans le secours de la mere. Mais de cet abandon je ne crois pas qu'on doive inferer que ces divers animaux, & l'Autruche elle-même ont de l'insensibilité pour leur couvée. Certaines précautions qu'ils prennent en la déposant, & qui sont relatives à sa conservation, semblent plutôt prouver qu'ils ont de l'attachement pour elle. On peut dire avec fondement que l'Autruche & le Crocodile, que les insectes & les poissons femelles qui abandonnent leurs œufs, ne s'en éloignent point par indifference, mais conformément à une loi particuliere à laquelle il a plû au Créateur d'assujettir leur espece.

* Leur prévoyance.

Tu *glapis :* à ce cri ta famille se cache.
C'est ainsi qu'au péril ta prudence l'arrache.
Rassurée, elle accourt, elle vole vers toi,
Et sa joie animée acquite ton effroi.
Admirons des oiseaux l'adresse merveilleuse,*
Plus simple que notre art, & plus ingénieuse,
Toujours promte & fidele à remplir leurs desirs,
Et servant leurs besoins ainsi que leurs plaisirs.
Quel chef-d'œuvre, ô *Mezange*, à mes yeux tu présentes !
Ton nid défie en art nos mains les plus savantes.
1 De fils, de crins, de joncs quel entrelassement!
Que la mousse est au chanvre unie artistement!
De la toile qu'ourdit la fileuse Araignée,
La loge est en dehors par tout environnée.
Des plumes en dedans couvrent son petit creux:
Duvet tendre & léger où reposent les œufs.
En fabriquant vos nids, Oiseaux, votre industrie,
Au gré de chaque espece, à l'infini varie.
Je vois à l'Hirondelle employer le ciment,
Au Courli les roseaux : enfin, diversement
La logette est construite, & ce nid admirable

---

* Leur industrie.

1 Derham, Théol. Phys. liv. 4. chap. 13. rem. 9. Willughbi, Ornithol. pag. 243. Pline parle amplement de l'adresse des oiseaux à construire leurs nids. Voyez son Histoire naturelle, liv. 10. chap. 33.

En fabriquant vos nids. " Les oiseaux, *dit Montagne*, peuvent-ils plancher leurs palais de „ mousse & de duvet, sans prévoir que les „ membres de leurs petits y seront mollement?„ Oui sans doute ils le prévoient, & c'est en eux l'effet de ce principe sensitif qui les fait agir, & qui uni au corps de la brute, reçoit par son organe différentes sensations, & opere à son tour tous ses mouvemens méchaniques par le jeu de son action sur lui. Ceci heurte l'opinion Cartésienne, & très-directement; mais l'opinion Cartésienne ne heurte-t-elle pas aussi le préjugé naturel ; Voyez ci-après la note 21.

Est d'un bec, d'un bec seul l'ouvrage inimitable
Mais qui leur dit à quoi ce nid est réservé,
Et que le tems de pondre est pour eux arrivé ?
Qui leur dit de donner au berceau de leur race.
Tantôt plus d'étendue, & tantôt moins d'espace,
Suivant qu'ils sont en œufs ou plus ou moins
féconds ?
O raison orgueilleuse, ici tu te confonds,
Et cette méchanique où regne un ordre extrême,
Est l'ouvrage divin de l'Artisan suprême.
En croirai-je mes yeux ? Et quels sont ces
oiseaux, *
Citoyens à la fois de la terre & des eaux !
Sur le pré verdoyant je les vois qui s'ébatent ;
Puis dans un lac voisin légerement s'abatent :
Leur corps au blanc plumage est sur l'onde
porté.
Sur son sein il se joue, ou nage avec fierté,
Et las de silloner cette plaine chérie,
Ils regagnent le bord, rentrent dans la prairie.
O Cygne, je te dois ce spectacle pompeux,
Toi, qu'en 1 astre la Fable a placé dans les
cieux,
Toi, simbole menteur de ces chantres sublimes,

---

* Les oiseaux aquatiques.

1 Constellation du Cygne dans la partie septentrionale du ciel.

Toi, simbole menteur. Je ne sais sur quel fondement les Poëtes tant anciens que modernes comparent l'harmonie métrique, ou le Ritme, avec le chant du Cygne. Il n'y a certainement aucune analogie. Le chant du Cygne, loin d'être mélodieux, est fort désagréable. Il est aigre, & approchant du cri de l'Oye. L'esprit de justesse qui regne aujourd'hui, & qui bien défini, n'est que l'esprit philosophique, devroit exclure de la Poesie toute comparaison qui blesse la vérité physique. Il seroit, ce me semble, aussi ridicule de comparer l'harmonie de la versification de M. de Voltaire avec la prétendue douceur du chant du Cygne, que de comparer les yeux de

Dont Clio dans l'histoire a consacré les rimes.
Tu formes, disent-ils, les plus tendres accens;
Quand tu touches, surtout, à tes derniers momens :
Mais, fabuleux pour nous, sur les bords du Méandre,
Au seul Dieu d'Hélicon ces chants se font entendre.
Les ombres de la nuit * ont obscurci les airs;
Le calme & le sommeil regnent dans l'univers.
Quels lugubres accens dans l'horreur des ténébres!
Sortis des noirs cachots, vos retraites funebres,
Vous volez dans la plaine, 1 oiseaux tristes & hideux,
Et ces cris effrayans sont vos concerts affreux.
En horreur aux mortels, à toute la nature,
Vous redoutez du jour la clarté douce & pure;
Et des autres oiseaux ennemis obstinez,
Contre vous à leur tour ils sont tous acharnez.
Mais le jour naît. Fuyez. Allez dans vos ruines,
D'un bec ensanglanté dévorer vos rapines.
Des ennemis du jour dont luit la Vérité,
Soyez, oiseaux hideux, le type détesté.
Combien d'autres oiseaux de différente forme!
Et le Toucan au bec d'une grosseur énorme,
Et la Pie exerçant le larcin avec art,
La Perdrix au pied rouge, & le fangueux Canard,
Le Héron au long cou, la tendre Tourterelle,
La Cigogne au long bec, la frilleuse Hirondelle,

Philis avec le Soleil. On est revenu de cette derniere comparaison, si rebatue par les Poetes du siécle de Louis XIII. Pourquoi ne pas revenir de la premiere qui n'est ni moins fausse ni moins puérile? Il est des erreurs poetiques acreditées par le tems, ainsi que certains préjugez populaires, mais leur regne ne doit pas être éternel, & c'est à la raison à le détruire.

* Les oiseaux de nuit.

1 Le Hibou, la Choüette, l'Orfraye, &c.

Le Faisan, la Fauvette, & mille autres enfin,
Tous sortis des trésors de l'Etre souverain,
Pour être les hérauts de sa toute-puissance,
Pour remplir les decrets de sa sagesse immense.

ENTREZ dans la carriere,*, Insectes paroissez,
Vous dans l'air, dans les champs, dans les lacs dispersez,
Aimables ou hideux, bienfaisans ou nuisibles,
Les uns que nous voyons, les autres invisibles,
Ceux-ci rampans, ceux-là s'élevant dans les airs,
Tous douez d'un instinct & d'attributs divers.
Ouvre un immense champ, ô merveilleux Insecte, **
De ton 1 toit suspendu toi-même l'architecte,
Dont l'art, noble rival des plus agiles doigts,
File sans intérêt la parure des Rois.
Transporté sur nos bords du rivage des 2 Séres,
L'Europe s'enrichit de tes dons tributaires.
Un toit doré t'enferme,& de tes 3 doigts subtils
Tu formes ton ouvrage, imperceptibles fils.
Ta force prodiguée, en ce travail s'épuise.
Abatu, tu languis. Mais quelle est ma surprise!
Du brillant globe d'or qu'a tissu ton fuseau,
De ce globe, ta tombe ensemble & ton berceau,
Tu sors, & je te vois jouir d'un nouvel être,

---

* Les Insectes.

** Le Ver à soie.

1 Le peloton de soie où le ver est enfermé, & qu'on appelle *coucon*.

2 C'est du pays des Séres, ancien peuple des Indes, que les Vers à soie furent transportez en Europe, sous l'Empire de Justinien, environ l'an 550. Voyez là-dessus l'Histoire ancienne de M. Rollin, Tome X. page 446.

3 Ses pattes de devant ont des doigts extrêmement déliés!

1 En Papillon léger je te vois reparoître?
Des jeux que la nature offre à l'œil curieux ;
Le plus frapant peut-être, & le plus merveilleux.
Est-ce vous que je vois, * ô Fourmis prévoyantes,
Sur vos divers besoins sagement clairvoyantes;
Vous qui dans vos foyers, asiles sinueux,
Bravez le froid, la pluie & l'aquilon fougueux?
Sous ces obliques toits quelle sage 2 police!
Hors de vos souterrains quel actif exercice!
Vous marchez dans la pleine à nombreux bataillons.
Je vous vois dans un champ former de noirs sillons.
Vous traînez un fardeau dont le poids vous affaisse.
A le faire rouler tout s'aide, tout s'empresse,
Et ce grain avançant par de communs efforts,
De vos petits greniers va grossir les trésors.
Tandis que dans les champs regnera la froidure,
Ces grains acumulez seront votre pâture.

---

1 Cette merveilleuse métamorphose est commune, comme on sait, entre le Ver à soie & plusieurs autres especes d'Insectes, tels que les Chenilles, les Guêpes, les Abeilles, &c. qui de vermisseau deviennent *Nymphe* ou *Chrysalide*, & ensuite Insecte volant.

* Les Fourmis.

2 Voyez dans Aldrovande & dans Jonston, une description de la police & des loix établies parmi les Fourmis. Elle tient du merveilleux poetique, & tout ce que les Poetes ont dit de la constitution du gouvernement des Abeilles, n'en approche pas. Cet air de fiction est capable de décréditer un Naturaliste, quant à l'exactitude.

Ces grains accumulez. Je suis ici l'opinion ancienne, & généralement reçue, touchant l'usage auquel les Fourmis employent les grains de blé qu'elles emportent dans leurs souterrains.

Utile prévoyance ! Instructive leçon,
Qu'un insecte, ô mortel, adresse à ta raison !
Quel sourd bourdonnement vient frapper mes oreilles ?
D'une ruche s'éleve un nuage d'Abeilles.
D'un perçant aiguillon tout l'essain est armé.
De la soif du butin je le vois enflamé.
Leur cohorte 1 d'Hymette assaille les collines.
Fleurs, ouvrez votre sein, & souffrez leurs rapines.
A nos besoins, aux leurs ce larcin s'assortit.
En fluides 2 trésors leur art le convertit.
Quelle subtile adresse éclate en cet ouvrage !
Que vois-je, ô fiere Reine, & quel fidele hommage ?

M. de Reaumur dans ses Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes, [*Tome II. premier Mémoire, page 26.*] prétend que les Fourmis ne porte ce grains dans leurs habitations, que pour les *faire entrer dans la construction de leur édifice*, & qu'elles passent l'hiver sans manger, amoncelées les unes sur les autres, & si immobiles qu'elles semblent mortes. " C'est, dit-il, ,, ce qui sera prouvé incontestablement dans ,, leur histoire. ,, Jusqu'à ce que M. de Reaumur ait fourni les preuves décisives qu'il promet, on peut, je crois, être fondé à s'en tenir aux témoignages de Pline, d'Elien, d'Aldrovande & autres Naturalistes : prêt à revenir du sentiment communément reçu, s'il est démontré que ce sentiment est une erreur de fait.

1 Montagne dans l'Attique, abondante en fleurs de toute espece. On y voyoit de nombreux essains d'Abeilles, & on y recueilloit d'excellent miel. Tel étoit aussi le mont Hybla en Sicile.

2 La cire & le miel.

Que vois-je, ô Reine. Je renvoie à tout ce que M. de Reaumur dit de curieux touchant la Reine des Abeilles, ou la mere-Abeille, en divers endroits de ses Mémoires sur les Insectes

Ton trône est entouré d'une superbe cour.
Tu sçais recompenser & punir tour à tour?
Et quand de tes sujets la 1 foule trop nombreuse
Surcharge ton royaume, & devient onéreuse,
Par ton ordre sortant de tes Etats heureux,
Ils vont, en colonie habiter d'autres lieux.
Guidez du même esprit, dans cette autre patrie

[*Tome V.*] Entre autres qualités, cette mere est si prodigieusement féconde, que dans le cours d'une année elle donne quelquefois la vie à plus de quarante mille mouches. M. de Reaumur, en parlant des Abeilles *ouvrieres*, avoue que quelque merveilleuse que soit la conduite de ces insectes industrieux, il y a pourtant bien à rabatre de toutes les idées que d'anciens préjugez populaires nous en ont données. Avant lui le célebre Swammerdam l'avoit aussi reconnu, & il s'en explique nettement dans l'excellent ouvrage qui a pour titre *Biblia Naturæ, sive Historia Insectorum.* L'autorité de ces deux grands Naturalistes est bien propre à faire déchoir dans notre esprit le gouvernement des Abeilles, tant prôné par les anciens.

Ton trône est entouré. Ce tableau, j'en conviens, tient un peu du faux merveilleux : mais j'ai cru être autorisé à le peindre dans ce goût, & par le privilege de la Poesie, & par l'exemple des anciens, qui chargent bien autrement la peinture. Pline donne à son *Roi* des Abeilles jusqu'à des gardes, & même des licteurs. [Il n'y manque que les faisceaux] *Circa regem satellites quidam, lectoresque. Lib. II. c.* 18. Elien place des sentinelles à l'entrée du palais, & dans l'antichambre. L'idée d'une royauté métaphorique faisoit naître toutes ces gentillesses, & on soutenoit jusqu'au bout la figure.

1 *Quum autem ex sobole alveus apibus redundat, tanquam maximæ urbes hominum multitudine redundantes, sic ille colonias deducunt.* Ælian. Hist. Animal. lib. 5. c. 13.

Ils transplantent leurs mœurs, leurs loix, leur
industrie,
Ce noble instinct à qui l'aveugle antiquité
Départit un rayon de la 1 divinité.
Mais quoi? J'ose, imprudent, crayonner ces
merveilles!
C'est à toi seul, Virgile, à chanter les Abeilles.
Ici, qui peut nombrer tant d'insectes divers;
Qui rampent sur la terre ou volent dans les airs?
Et l'insecte, flambeau pendant la nuit obscure,
Et 2 l'insecte étalant la plus riche parure,
La bourdonnante Guépe au cruel aiguillon,
La fileuse Araignée & le bruyant Grillon.
Qui peut analyser leur subtil méchanisme,
Les divers attributs de leur naturalisme,

---

1 *Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus Æthereos dixere.* Virg. Georg. lib. 4. v. 120.

Et l'insecte. Le Ver luisant. Ceux que nous voyons à la campagne dans les nuits d'été ne jettent qu'une foible lueur; mais il y en a dans les Indes modernes qui repandent un éclat très-vif. Ce sont, pour ainsi dire, des phosphores animez. » Les Indiens, *dit le savant auteur de la Théologie des insectes*, » ne se servoient autrefois dans » leurs maisons & dehors d'aucune autre lumie- » re. Lorsqu'ils marchent de nuit, ils en atta- » chent deux aux gros doigts du pied, & en » portent un à la main. Ces insectes répandent » une si grande clarté, que par leur moyen on » peut lire, écrire, & faire dans une chambre » toutes les autres choses nécessaires. » *Liv.* 2. *c.* 3. *rem.* 8. Le trait raporté par le P. du Tertre dans son Histoire des Antilles, auroit bien dû être cité. Il dit avoir lû son *Bréviaire* à la clarté d'un de ces Vers-luisans. *L'Harpagon* de Moliere eût fait grand usage de cette lampe naturelle.

2 La Cantaride. La richesse & la variété de ses couleurs se font aussi admirer, mais différemment; dans l'insecte qu'on nomme *Demoiselle*, & dans plusieurs sortes de Papillons.

Les effets étonnans de leur [1] dextérité,
L'instinct, surtout, l'instinct qui leur est affecté ?
Je n'ose m'engager dans l'immense carriere,
Et [2] REAUMUR peut seul la fournir toute entiere.
Par son art, sur l'insecte un nouveau jour à lui.
Il s'ouvre des chemins inconnus avant lui.
Il étend la nature, & ses savantes veilles
Semblent du créateur agrandir les merveilles.

LA nature féconde en spectacles divers, *
D'animaux différens a peuplé l'univers,
Et cette scène riche & diversifiée
Nous frappe d'autant plus, qu'elle est plus variée.
D'animaux se traînant à replis tortueux,
Un nombre immense s'offre à nos avides yeux;
A ces yeux prévenus espece méprisable.

---

1 Sur l'industrie des insectes, voyez le quatorziéme chapitre du premier livre de la Théologie des Insectes par M. Lesser, & les savantes remarques de M. Lyonnet.

2 Ce célébre Académicien, qui de tous les Naturalistes est celui qui a le plus approfondi la nature & les propriétés des insectes, a donné jusqu'à présent six volumes de Mémoires pour servir à l'histoire de ces petits animaux. L'Ouvrage est estimé de tous les savans de l'Europe par l'étendue des recherches, par l'exactitude des observations, & surtout par la sagacité avec laquelle l'auteur a suivi les opérations des insectes les plus cachées, & en a dévélopé le méchanisme admirable.

* Les reptiles.

A ces yeux prévenus. L'auteur de la Théologie des Insectes fait à ce sujet une réflection vraiment digne d'un Philosophe chrétien. » Le plus » petit vermisseau, dit-il, est l'ouvrage de l'Etre infini, aussi bien que l'animal le plus parfait, & si Dieu n'a pas trouvé qu'il fut au-dessous de lui de le créer, pourquoi seroit-ce

Faux préjugé ! Mépris injuste & condamnable !
Ah ! dans eux, Dieu puissant, brille autant ta grandeur,
1 Que dans le Chérubin couronné de splendeur.
O bergers dont le pied foule l'herbe fleurie,
Interrompez vos jeux Fuyez. Cette prairie
Recele le reptile * au venin le plus prompt.
2 Avec l'herbe souvent l'œil trompé le confond.
Assassin déguisé, le poison qu'il distile
Semble se conformer à sa fureur tranquile,
Dans le bras de la mort il plonge sans douleur,
Et d'un trépas tardif il épargne l'horreur.
3 Tel il trancha tes jours, altiere Cléopatre,
Lorsque de ta beauté toujours plus idolâtre,
Le fier rival d'Octave expirant à tes yeux,
Ta tendresse ne peut survivre à ses adieux,
Que d'un char triomphal fuyant l'ignominie,
A ta gloire on te vit sacrifier ta vie.
J'apperçois ce reptile ** ennemi de nos jours,
Mais dont l'art quelquefois tire d'heureux secours.
Malheur à l'imprudent qui sous son pied le presse,
Il darde, furieux, sa langue vengeresse,

» une foiblesse à un homme raisonnable d'en » faire l'objet de ses recherches ? D'ailleurs, le » plus chétif des insectes est un ouvrage digne » d'admiration. . . . Dieu seul peut opérer ces » merveilles. Il nous les offre, non comme des » modéles à imiter, mais comme autant de té- » moignages de sa sagesse & de sa puissance in- » finie. » *Introduc. pag. 2.*

1 *Creavit in cœlo Angelos, in terra vermiculos : nec major in illis, nec minor in istis.* S. August.

* L'Aspic.

2 Il y a des Aspics qui ont le dos moucheté de petites taches verdâtres. Ceux-là sont les plus venimeux.

3 Plur. in Ant.

** La Vipère.

Et du creux de sa dent élance une liqueur ;
Qui, meurtriere, enfante un trépas plein d'hor-
reur.
Il s'arma contre toi, tendre épouse d'Orphée. *
Tu foulois le gazon sur les bords du Pénée.
Caché parmi les fleurs dans ces aimables lieux,
D'une nuit éternelle il couvrit tes beaux yeux.
Et toi, ** qui dans les champs de l'antique
Tarente,
Exerces plus qu'ailleurs ta vertu malfaisante,
Toi, qui par les 1 effets qu'enfante ton poison ;

Et du creux de sa dent. » Le venin des Vipe-
» res est renfermé dans une petite bourse ou vessie, placée aux gencives près du bord supérieur des dents. Les dents sont creusées en tuyaux afin d'élancer le venin dans la blessure qu'elles font. Le creux de chaque dent se termine en une fente longue, placée au-dessous de la pointe. C'est par cette fente que sort le venin. » *Derham, Théol. Phys. Liv. 9. c. 1. rem.* 8,

* Georg. lib. 4.

** La Tarentule.

Et toi, qui dans les champs. La Tarentule est une espece de grosse araignée assez commune dans la Calabre, & surtout dans le terroir de Tarente, ville de la Poüille, d'où elle a tiré son nom, & où elle est plus dangereuse qu'ailleurs. Les effets singuliers que sa piqûre produit ne sont plus regardez comme une fable. Ils sont très-réels. On en voit une description curieuse dans les Mémoires de l'Académie des Sciences [*An* 1702. *Hist. pag.* 16. *& seq.*] qui ne sont assurément point écrits par des hommes qui croyent legerement. Misson, dont l'exactitude n'est nullement suspecte, en parle aussi dans son voyage d'Italie, Tom. III. Lettre 36.

1 Parmi les effets surprenans de la piqûre de la Tarentule, l'aversion qu'elle cause pour le noir & pour le bleu, & au contraire l'amour pour le blanc, le rouge & le verd sont des plus sin-

Confonds l'art d'Esculape, & même la raison :
Je vois des malheureux ateints de ta piquûre.
L'un à la danse, au rire est livré sans mesure ;
L'autre en se débatant, écume furieux.
Celui-ci pousse au loin des hurlemens affreux :
Symptomes singuliers, dont un son harmonique

---

guliers & des plus indéfinissables. Ces effets, au reste, ont été constatez par des témoins oculaires : parmi lesquels on compte plus d'un Philosophe.

Symptômes singuliers dont un son harmonique. Comme le remede est peut-être encore plus singulier que le mal lui-même, tout extraordinaire qu'il est ; je me flate que le lecteur ne sera pas faché d'en voir ici le précis, & si j'ose m'exprimer ainsi, la recette. Le voici tel qu'il est rapporté dans l'Histoire de l'Académie des sciences, à l'endroit cité.

» Lorsqu'un homme mordu est sans mouve-
» ment & sans connoissance, un joueur d'ins-
» trumens essaye differens airs, & quand il a
» rencontré celui dont les tons & la modulation
» conviennent au malade, on voit qu'il com-
» mence à faire quelque leger mouvement. Il
» remue d'abord les doigts en cadence, ensuite
» les bras & les jambes, peu après tout le corps.
» Enfin il se leve sur ses pieds, & se met à dan-
» ser en augmentant toujours d'activité & de
» force. Il y en a tel qui danse six heures sans
» se reposer. Après cela on le met au lit, &
» quand on le croit assez remis de sa premiere
» danse, on le tire du lit. On joue le même air.
» & il recommence à danser. Cet exercice dure
» plusieurs jours, mais tout au plus six ou sept,
» jusqu'à ce que le malade se trouve fatigué,
„ & hors d'état de danser davantage, ce qui
„ annonce sa guérison : car tant que le venin
„ agit sur lui, il danseroit si on vouloit, sans
„ aucune discontinuation, & il mourroit d'é-
„ puisement. Enfin il reprend peu à peu la con-
„ noissance, & revient comme d'un profond

Eſt l'unique reméde & le vrai ſpécifique.
Que d'autres animaux, reptiles venimeux!
Le difforme Crapeau, le Scorpion hideux,
Le 1 Serpent à *ſonnette*, & la noire Araignée.
Mais j'entends une voix follement indignée:
Ces reptiles, dit-elle, éternels aſſaſſins,
Ne furent donc créez que pour nuire aux humains?
S'il étoit un Dieu bon, intelligent & ſage,
Les auroit-il formés pour ce funeſte uſage?
Leur exiſtence exclud & ſageſſe & bonté.
Impie, ah! dis plutôt que d'un juge irrité
Elle admet la juſtice, & que du premier Pere
Elle punit en nous le crime héréditaire.
Les plus fiers animaux devoient te reſpecter,
Homme: mais contre Dieu tu t'oſes revolter;
Eux-mêmes contre toi ſoudain ils ſe mutinent.

„ ſommeil, ſans ſe ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé „ pendant ſon accés, non pas même de ſa danſe.

Voyez au même endroit l'explication médico phyſique de cette cure muſicale ſi étonante, par M. Geofroy de l'Académie des Sciences. Toute probable qu'elle eſt, elle a de fortes objections à eſſuyer.

1 Voyez ce que dit Derham du Serpent à *ſonnette Toéol. Phyſ. liv. 2. chap. 6. rem.* 4. Il croit que ce reptile dont le venin eſt extrêmement ſubtil, eſt le Baſilic des anciens: mais c'eſt avec peu de fondement. Il n'y a aucune marque caractériſtique qui puiſſe faire confondre le Serpent à ſonnette avec le Baſilic, tel que le décrivent les Naturaliſtes de l'antiquité.

Eux-mêmes contre toi. J'appliquerai à la revolte des animaux contre l'homme, ce que dit Saint Auguſtin au ſujet de la révolte du corps contre l'ame. “ *Injuſtum erat ut obtemperaretur à ſervo „ ſuo, qui non obtemperarat Domino ſuo.* „ L'homme déſobéiſſant à Dieu ſon Seigneur, a dû voir par un juſte retour les êtres irraiſonnables ſe ſouſtraire aux loix du maître que le Créateur avoit établi ſur eux. La déſobéiſſance du pre-

Pour punir ta révolte, à te nuire ils s'obstinent.
Le Tigre & le Lion, le Léopard & l'Ours,
Tout se ligue, tout s'arme & menace tes jours.
L'Insecte devient même un fléau redoutable.
1 Du Tiran de Memphis il infecte la table.
L'Egyptien par lui voit ses champs ravagez.
2 *Antiochus* par lui voit ses membres rongez.
Pour semer l'épouvante au sein de vingt provinces,
Pour noyer, quand il veut, leurs peuples & leurs Princes,
Que faut-il à ce Dieu, formidable vengeur ?
L'imperciptible dent d'un vermisseau rongeur.
Mais, promtes à punir, ces verges de colere
Prouvent, même en frappant, sa bonté tutélaire.
Le venin meurtrier de ce réptile impur,

---

mier homme a donc été l'origine du renversement de l'ordre, & dans le moral & dans le physique.

1 Exod. cap. 8. v. 6.

2 Machab. cap. 6. v. 8.

Pour semer l'épouvante. Les digues de la Hollande ont été plus d'une fois percées par de petits Vers aquatiques, [on les appelle *Vers à tuyeau*] qui en rongent insensiblement le bois. C'est par les ouvertures qu'ils forment de proche en proche, que la mer a quelquefois submergé des villages à plus de trente lieues d'étendue, & qu'elle a fait périr la plus grande partie de leurs habitans & presque tous les bestiaux. Voyez dans l'Histoire de l'Etablissement de la République de Hollande [*Liv.* 2.] le détail des ravages que fit dans la Zélande la plus mémorable de ces inondations, arrivée en 1532. Il n'y a guere plus de douze ans qu'un pareil désastre faillit à être causé par les vers à tuyeau. On le prévint en faisant une contre-digue dans les endroits les plus endommagez.

Dans les mains des [1] *Chiracs* est un reméde sûr ;
Et ce poison qu'il change en spécifique utile ,
Devient des guérisons une source fertile.
Tel l'amas de vapeurs qui porte dans ses flancs
Et l'éclair, & la foudre,& la grêle, & les vents ,
Epanche quelquefois ces flots qui font éclore
les trésors de Cérès , de Pomone , & de Flore.
Dans le genre animal , quels reptiles * nouveaux ,
Qui peuplent & les airs , & la terre, & les eaux ?
Etres organisez , vivans , mais invisibles ,
Peut-être plus nombreux que ceux qui sont sensibles ,
Etres , qui par milliers dans l'univers semez ,
Forment un monde entier d'atômes animez.

---

1 Mort prémier Medecin du Roi , & avec la réputation d'un des plus grands Medecins de l'Europe.

Et ce poison qu'il change. Personne n'ignore que les Viperes sont d'un grand usage dans la Médecine , & qu'on s'en sert utilement dans plusieurs genres de maladies. L'huile de Scorpion est un antidote contre le venin de ce reptile. On guérit la piquûre de bien des insectes venimeux , en les écrasant sur la plaie. A l'égard des mineraux qui sont des poisons , l'arsenic , l'antimoine , le réagal , &c. la Médecine employe avec succès ces poisons si actifs , en les appliquant extérieurement. Au lieu donc d'accuser témérairement la Providence d'avoir attaché des qualités malfaisantes à certains reptiles , & à certains minéraux , on devroit au contraire la bénir de ce qu'elle nous fait trouver dans eux , des remedes à nos infirmités corporelles.

* Les animaux invisibles.

Etres , qui par milliers. Je ne parle point ici des *Animacules* , ou Vers spermatiques , découverts par Leewenhoëk dans la semence des animaux, & apperçus par M. Harstoëker dans celle de l'homme. C'est la plus étonnante des observations microscopiques,& si elle est bien exacte,

De

De leur corps délié la petitesse extrême
Dérobe à nos regards leur existence même.
Par le secours d'un verre 1 on les voit seulement.
L'œil admire, saisi d'un juste étonnement,
De ce reptile abject la frappante structure,
Des fibres & des nerfs l'adroite contexture,
Dans la *ténuité* de leurs débiles corps,
La souplesse & le jeu de différens ressorts,
De tous leurs mouvemens, à peine perceptibles;

---

comme des sçavans Physiciens l'assurent sur le raport de leurs propres yeux, elle prouve mathématiquement que le nombre des animaux invisibles est prodigieusement supérieur au nombre des animaux perceptibles.

1 Le Microscope.

De ce reptile abject. La nature, dit Pline, [*lib.* 11. *c.* 2.] n'est nulle part si parfaite que dans les petits objets. C'est là un axiome. En effet, la conformation des organes du Ciron est encore plus admirable, vû leur extrême petitesse, que la conformation des organes de l'Eléphant ou de la Baleine, dans leurs amples proportions. Quelle doit être la ténuité de son cristallin, de son ventricule, de ses intestins! Je dis plus. Il y a dans cet atôme vivant, des muscles, des nerfs, des veines, du sang; dans ce sang il y a des humeurs, dans ces humeurs des corpuscules de matieres hétérogénes. Et tous ces vaisseaux, tous ces esprits qui y circulent avec le sang, sont renfermez dans le corps d'un animal presque imperceptible: idée qui étonne & lasse l'imagination, lorsqu'elle veut l'approfondir. L'homme est placé entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petitesse, & si les distances incommensurables des corps célestes caractérisent l'immensité du Créateur, la méchanique admirable du corps animal prouve son intelligence infinie.

De tous leurs mouvemens. „ Il est non seulement „ impossible de compter le nombre des petits

L'ordre, l'enchaînement, les progrès insensibles :
Méchanisme secret qu'on ne peut pénétrer,
Qui confond la raison, forcée à l'admirer.
Ah ! je te reconnois à ces frappans spectacles,
Grand Dieu, toi, dont la main n'enfanta que miracles,
Qui dis, & tout fut fait, qui, comme en te jouant,
D'un mot seul, fis sortir l'univers du néant,
Manifestas ta gloire & ton pouvoir immense,
Et marquas tout au sceau de ton intelligence.

Du champ que je parcours quelle est l'immensité !
Quel spectacle * à mes yeux est encor présenté ?
Quadrupédes, c'est vous que m'offre la nature,
Différens en espece, en grandeur, en figure,
L'un ennemi du sang, & l'autre meurtrier,
Celui-ci fin, subtil ; & celui-là grossier,
En innombrable essain répandus sur la terre,
Le fort livrant au foible une éternelle guerre.
Tu domines sur tous, ô superbe ** animal,

„ animaux renfermez dans une seule goutte de „ l'écume verte qui flotte sur l'eau des étangs, „ mais il l'est encore d'assigner leurs mouvemens, parce que ces petites créatures sont „ dans une agitation perpétuelle qui les fait à „ tout moment changer de place. J'en ai souvent vû avec le microscope plus d'une centaine qui sautoient & fretilloient dans une „ goutte qui n'étoit pas plus grosse que la tête „ d'une épingle. Dans l'eau poivrée, il y en a „ de beaucoup plus petits : aussi en voit-on „ un beaucoup plus grand nombre dans une „ goutte de cette eau poivrée de la même grosseur que dans la goutte de l'écume verte. „ *Derham*, *Théol. Phys. liv.* 8. *chap.* 4. *rem.* 13. Voyez sur le même sujet les Leçons de Physique expérimentale par M. l'Abbé Nollet, Tom. I. pag. 57.

* Les Quadrupedes.

** Le Lion.

En audace, en courage, en force sans égal,
Roi cruel, par la crainte exerçant ta puissance,
Et faisant tout trembler, tout fuir par ta présence.
La forêt retentit de tes rugissemens.
Ta queue à coups pressez bat tes robustes flancs.
Je vois tes yeux ardens s'enflamer de colere,
Et ton cou secouer sa flotante crininiere.
Tu marches vers ta proie. Elle fuit, mais en vain,
Tu fonds comme un éclair sur la Biche & le Dain.
Immolant la victime à ta fureur vorace,
Ta griffe d'un seul coup à tes pieds la terrasse,
Et d'un ongle pointu ses membres déchirez
Sont d'une dent avide aussi-tôt dévorez;
Mais d'ailleurs généreux, noblement magnanime,
Symbole du héros au courage sublime,
Souvent docile au joug, reconnoissant enfin,
Tu défendis les jours de l'esclave Romain.

Symbole du héros. Richard I. Roi d'Angleterre (en 1189.) fut surnommé *Cœur de Lion.* Le beau portrait que le P. d'Orleans fait de ce Prince belliqueux, justifie la dénomination. Je l'insererai ici, dût-il être regardé comme un hors d'œuvre. ,, Richard étoit véritablement ,, brave, hardi, entreprenant, décisif, mé- ,, prisant le danger, quoiqu'il le connût, & sa- ,, chant pourtant l'éviter lorsqu'il le jugeoit inu- ,, tile à sa gloire ou à ses desseins: soldat in- ,, trépide, habile Capitaine, vigilant, actif, ,, prenant bien son parti, assez heureux, & ,, dans les revers n'ignorant pas l'art des res- ,, sources. ,, *Hist. des Révolutions d'Angleterre, Tom. I. liv. 2.*

Les portraits de Saluste, si justement estimez, ne me paroissent pas plus beaux que celui-là, qui n'est pas le seul de cette force dans l'ouvrage de l'Historien moderne.

Tu défendis les jours. La reconnoissance d'un Lion envers l'Esclave Androcle est trop connue,

Quelle eſt donc cette maſſe * à figure hideuſe,
A démarche peſante, à groſſeur monſtrueuſe ?
Deux épieux acérez d'une extrême blancheur,
A qui l'oſe approcher inſpirent la terreur.
Du front de l'animal ſort une trompe énorme,
Qui le rend plus terrible, enſemble & plus difforme,
Qui s'abaiſſe ou s'éléve avec agilité,
Qui fait enfin ſa force & ſa dextérité.
C'eſt toi, fier Eléphant, poids utile à la terre ;
Nous ſervant dans la paix, nous ſervant dans la guerre.
1 Docile, induſtrieux, doux au ſein des cités ;
Et même d'un enfant ſuivant les volontés,
Mais terrible & cruel dans les champs de Bellone,
Renverſant, écraſant tout ce qui t'environne,
Et du haut de la tour que je vois ſur ton dos,
Faiſant par des guerriers pleuvoir les javelots.
En courage, en audace au ſeul Lion tu cedes.
Mais peignons le plus beau * de tous les Quadrupedes,
Le Cheval belliqueux, lui qui dans ſa fierté,

---

pour que je rapporte ici l'avanture qui la fit naître. Aulu-Gelle raconte [*Noct. Artic. lib.* 5. *cap.* 14.] cette hiſtoire ſinguliere, ſur le témoignage d'Appion qui aſſuroit avoir vû à Rome le fait de ſes yeux, & Séneque en parle en ces termes : „ *Leonem in amphitheatro ſpectavimus* „ *qui unum è beſtiariis agnitum, cum quondam ejus* „ *fuiſſet magiſter, protexit ab impetu beſtiarum.* ... [De Benef. lib. 2. c. 19.] C'eſt d'après Aulu-Gelle que Montagne décrit la même avanture dans ſes *Eſſais*, liv. 2. chap. 12. avec cette naïveté & cette énergie qui caractériſent ſon ſtile.

* L'Eléphant.

1 Sur la docilité & ſur l'induſtrie de l'Eléphant, voyez Elien, *Hiſt. Animal. lib.* 2. *cap.* 11. & M. l'Abbé de Choiſi Journal du Voyage de Siam, pag. 244. Pline en parle auſſi, mais il exagere.

* Le Cheval.

Semble ſentir ſa force ainſi que ſa beauté.
Quels crins longs & flotans! Quelle fine encolure!
Quel jarret ſouple & fort! Quelle ſuperbe allure!
Quelle croupe arrondie, & quel air martial!
De toutes ces beautés ſois fier, noble animal.
Sous un plus riche aſpect, ici je t'enviſage.
J'admire ta vigueur, ta fierté, ton courage,
Tes ſervices, enfans de ta docilité,
Ton amour pour ton maître, & ta fidélité.
Tu te plais au milieu des horreurs de Bellone.
Je te vois, attendant que la trompette ſonne,
L'œil ardent, reſpirer le combat haſardeux.
Impatient, ton pied frappe le champ poudreux.
Ton fier henniſſement appelle le carnage.
Au ſignal, dans les rangs tu t'ouvres un paſſage.
Tu voles à travers les glaives, les épieux,
Vainqueur, ou périſſant d'un trépas glorieux.
Termine ces tableaux, trop entaſſez peut-être,
Commenſal, compagnon, tendre ami * de ton maître,
Toi, contre les erreurs d'un ſiſtême abuſif,

* Le Chien.

Toi contre les erreurs. Le ſiſtême des Automates. L'expoſition de ce fameux ſiſtême, même abrégée, comporte une diſcuſſion qui excéderoit les bornes d'une note. Je renvoie à l'analiſe détaillée qu'en fait un grand Métaphiſicien [*M. Boullier*] dans la premiere partie de l'excellent ouvrage qui a pour titre : *Eſſai philoſophique ſur l'ame des bêtes*, dans lequel le ſiſtême des Automates eſt très-ſolidement réfuté. Je me bornerai à dire, en me ſervant de ſes termes que l'hypothéſe Cartéſienne révolte le préjugé naturel, qu'elle amuſe la raiſon quelque-tems, & qu'enfin elle ſe voit détruite par la raiſon même. On eſt revenu de l'Automatie, comme on revient de ces modes qui ne plaiſent que par leur ſingularité. Du reſte, je me réſoudrois plutôt à faire les bêtes de pures machines, que des êtres

L'argument le plus fort & le plus décisif.
Parmi les animaux, doué par préférence
D'un instinct plus parfait, de plus d'intelligence.
Ta subtile industrie étonne la raison.
Tu ne sembles agir qu'avec réflexion.
Au machinisme en vain Descartes te rabaisse;
Dans tout ce que tu fais regne un air de justesse,
Un je ne sais quel ordre & quel discernement,
Voisins, presque rivaux de notre entendement.
1 Plus d'un trait merveilleux t'a placé dans l'histoire.
Ose t'en applaudir, mais tire plus de gloire
De l'amitié de l'homme & des secours heureux
Qu'aime à lui prodiguer ton zèle généreux.
Je te vois à sa porte, active sentinelle,
Veiller sur son trésor avec un soin fidele.
Il t'appelle, & soudain tu voles à sa voix.
Il ordonne, & soumis, tu respectes ses loix.
A la chasse, pour lui tu prouves ton adresse,
Le châtiment ne peut amortir ta tendresse,
ta fidélité jamais ne se dément.
Mais, ô trait signalé de ton attachement!
Souvent de l'assassin repoussant la furie,
Ton amour à ton maître a conservé la vie.

---

animez par des Demons. L'un n'est pas si absurde que l'autre, indépendamment des conséquences du dogme de la nouvelle hypothèse.

1 Les preuves de la sagacité du Chien sont en trop grand nombre, pour pouvoir être citées ici. Je renvoie à celles que montagne rapporte dans ses Essais, liv. 2. chap. 12.

Ton Amour à ton maître. S'il y a eu des Chiens qui ont sauvé la vie à leur maître attaqué par des malfaiteurs, il y en a eu qui ont fait connoître par divers signes qu'il avoit été assassiné. Le Chien d'Auberi de Montdidier fit encore plus. Témoin de l'assassinat de son maître, il poursuivit par tout le meurtrier, nommé Macaire, en aboyant sans cesse contre lui, & même en tâchant de le mordre. Cet acharnement peu naturel fit naître des soupçons, qui fortifiez par

La plaine & les coteaux, * les bois & les vallons
Sont inondez au loin de Troupeaux vagabonds,
Animaux nous prêtant des secours innombrables.
Les uns fiers, sont armez de cornes redoutables.
De poils longs ou crépus les autres sont couverts.
Mais ici quels tableaux à mes yeux sont offerts?
Le Chevreau semillant bondit sur la prairie.
La docile Brébis broute l'herbe fleurie.
Le Taureau frappe l'air d'un l'on mugissement.
Au combat il s'apprête, & terrible assaillant,
A son rival altier dispute une Genisse.
Sur la cime d'un roc, au bord d'un précipice,
La chévre, sans effroi, grimpant d'un pied léger,
1 Est comme chancellante & suspendue en l'air.
Paissez, heureux troupeaux, paissez l'herbe chérie,

---

quelques autres indices, determinerent les Juges à procéder par la voie de *l'épreuve*, comme c'étoit encore l'usage abusif en ce tems-là. [Le fait se passa en 1371.] il fut décidé que Macaire & le Chien combattroient en champ clos. L'accusateur entra dans la lice, n'ayant pour défense que ses armes naturelles. L'accusé, armé d'un bâton, parut sur l'aréne, & le duel, d'espece toute nouvelle, commença en présence de Charles V. & de toute sa Cour. Le Chien s'élança sur son ennemi, le prit fortement à la gorge, & le terrassa. Macaire fut déclaré vaincu, & livré comme coupable à la rigueur des loix. Cette avanture singuliere est racontée par plusieurs écrivains, & nommément par Scaliger [*Exercit adversf. Cardon.* 202. *Sect.* 6.] & par le P. de Montfaucon, dans ses monumens de la Monarchie Françoise, tom. 3. pag. 70.

* Les Troupeaux.

1 *Dumosâ pendere procul de rupe videbo.* Virg. Eclog. I.

Mais redoutez du Loup la cruelle furie.
Compagnon de vos pas, défenseur de vos jours,
Ce Chien souvent en vain vous prête son secours.
Au bercajl l'ennemi s'est ouvert un passage.
Il égorge. Il déchire. Il assouvit sa rage.
Dans ce même bercail, le paisible berceau
De l'Agneau foible encore, & du tendre Chevreau,
Un spectacle admirable est offert à ma vue.
Des petits, au hazard, la troupe est confondue.
La mere, dans la foule, a démélé le sien.
L'instinct vers lui la guide, & ce secret lien,
Pendant la nuit entiere à ses côtés l'attache.
Une douce liqueur de ses flancs se détache.
Le foible nourrisson s'en abreuve à longs traits :
Source, pour ses besoins, ne tarissant jamais.
Tels sont les soins constans de cette mere tendre.
Que de bienfaits * sur nous ces troupeaux vont répandre !
Le Bœuf au pas tardif sillonne nos guerets,
Et prépare la voie à la riche Cérès.
Le Taurau nous prodigue une force agissante
La fabuleuse 2 Io sa crême nourrissante,
Le Moton, la Brebis une épaisse toison,
Qui, tissue avec art, fait braver l'aquilon,
Une chair destinée à notre nourriture.
Terestres animaux, l'Auteur de la Nature
Vous a soumis à l'homme : il vous tient sous sa loi.
Vos jours sont dans les mains de ce superbe Roi.
Qu'il sache cependant ce Roi, que vos services,
Sont faits pour ses besoins & non pas pour ses caprices.
Que d'un sceptre de fer il ne gouverne pas
Des sujets moins que lui, traitres, cruels, ingrats.

* Services des Troupeaux.
2 La Vache.

Il eſt des animaux * dont l'eſpace feconde
Habite tour à tour ſur la terre & dans l'onde.
L'un & l'autre élément, par un accord heureux.
Sont à leur genre propre *analogues* tous deux.
Tu vois, ô Canada, ſur tes rives fleuries,
L'adroit Caſtòr marcher dans les vertes prairies.
Près des murs de Memphis, l'intrépide Ichneumon
Abandonne du Nil le fertile limon.
L'Hippopotame ſort de ſes grotes profondes,
Et foule le gazon arroſé de ſes ondes.
Mais de ſon ſein ** s'élance un dragon furieux.
Son aſpect effroyable épouvante mes yeux.
Nil, tu ne caches point ſous ton onde fangeuſe,
Un monſtre plus terrible, à forme plus hideuſe.
Par tout ſon corps énorme eſt d'écailles ſemé,
Et par l'acier tranchant ne peut être entamé.
Il dévore bien moins qu'il n'engloutit ſa proie.
Souvent pour la ſaiſir, quelle ruſe il déploie!
Il pouſſe un cri plaintif, caché ſous des roſeaux,

---

* Les Qoadrupédes amphibies.

** Le Crocodile.

Par tout ſon corps. " Il y a dans les marais ſur » les bords du Gange des Crocodiles qui ſont » ſi grands qu'un homme pourroit ſe tenir de- » bout entre les deux machoires, lorſqu'ils ont » la gueule ouverte. On en a pris dans l'Ile de » Madagaſcar qui avoient dis toiſes de long, » c'eſt-à-dire, 60. piés. *Hiſtoires des Indes Orientales anciennes & modernes, par M. l'Abbé Guyon, Tom. I. p.* 188. Cette longueur, toute énorme qu'elle eſt, n'approche pas à beaucoup prés de celle du monſtrueux Crocodile, appellé dans l'Hiſtoire le *Serpent de Bagrada*, dont je parlerai bientôt,

Il pouſſe un cri plaintif. Feu M. de Maillet, ancien Conſul de France au Caire, & Auteur de Mémoires curieux concernant l'Egypte, m'a raconté que paſſant un jour le long du Nil, il en-

Cri mortel pour celui qu'attirent ses sanglots.
De ce monstre cruel l'espece trop féconde
Feroit d'affreux dégats: mais l'Arbitre du monde
Oppose à ses fureurs deux puissans ennemis.
Dans leur haine pour lui constamment affermis.
L'un pénétre en son sein, & ronge ses entrailles.
L'autre perce le mur que forme ses écailles:
Monstre, qui de carnage & de sang alteré,
Fut pourtant comme un Dieu, dans l'Egypte adoré :

Tel étoit ce dragon à griffe meurtriere,
Qui soutint le combat contre une armée entiere,
Ce monstrueux Pithon qu'aux bords du [1] *Bagrada*,

---

trevit un Crocodile qui étoit caché parmi des roseaux, & qui poussoit un cri tout semblable à celui d'un enfant qui pleure. Par cette ruse, ces animaux attirent le passant, trompé dans l'objet qui excite sa pitié. Lorsqu'il est à portée, ils se jettent brusquement sur lui, & le dévorent. De ce cri trompeur du Crocodile est venu sans doute le proverbe latin: *Crocodili lacrimæ*, des larmes simulées. M. l'Abbé Mascrier a depuis rédigé ces Mémoires, & il les a donnez au public sous le titre de *Description de l'Egypte.* Je suis surpris que le trait que je viens de rapporter, n'ait pas été inseré dans l'article où il est parlé du Crocodile.

Oppose à ses fureurs. L'Hippopotame & l'Icneumon. Le premier, qui a la forme d'un Veau, est sans cesse en guerre avec le Crocodile, & il en est souvent vainqueur. Le second, qui est un gros Rat, cherche les œufs que le Crocodile dépose dans le sable sur le rivage du Nil, & il les brise sans les manger. Lorsque le Crocodile dort, il entre dans sa gueule, qui est toujours ouverte, pénétre dans ses entrailles, & les ronge. Ensuite il s'ouvre une issue en lui perçant le ventre, dont la peau est fort tendre.

1 Fleuve d'Afrique qui passe entre Utique & Carthage. On le nomme aujourd'hui Megrada.

Le camp de Régulus comme un Fort assiégea,
Qui, résistant au fer, vit armer ces machines
Accablant les remparts sous de vastes ruines,
Brava longtems leurs traits, & ne fut terrassé
Que par un roc enorme en tourbillon lancé.
Quadrupédes, épars dans les bois, dans la plaine,
Vous semblez inonder votre immense domaine.
Je vois le Sanglier à l'hivoire tranchant,
A la gueule écumante, au poil se hérissant;
Le Tigre furieux à la peau mouchetée.
A la dent si souvent de meurtre ensanglantée:
L'Ours au difforme corps, & l'affreux Léopard
A la griffe acerée, au farouche regard;
Le Cerf au bois fourchu; la cruelle Panthere,
Et la Biche au poil fauve, à la course légere;
Et le rusé Renard; & le Loup meurtrier;
L'Ecureuil plein de feu; le Singe grimacier;
Et 1 l'animal, fléau de la Souris crédule;
Et 2 celui dont le dos s'éleve en monticule,
Qui, d'un genou flexible à terre s'abaissant,
Reçoit & 3 porte au loin le faix le plus pesant;

Qui résistant au fer. Valere Maxime [*lib.* 1. *c.* 8.] raporte ce fait historique qu'il avoit puisé dans une des Décades de Tite-Live, qui nous manquent. Quelle devoit être la force de ce Crocodile monstrueux, puisqu'il résista longtems à tous les traits des balistes & des catapultes, & qu'on eut bien de la peine à l'achever après qu'il eut été terrassé par une énorme pierre qui lui brisa l'épine du dos! Pline nous apprend [*liv.* 8. *c.* 14.] que sa peau, que Régulus envoya à Rome, étoit longue de six vingts piés, ce que confirme Valere-maxime. Malgré ces autorités, cette prodigieuse longueur me paroît un peu difficile à croire.

1 Le Chat.

2 Le Chameau,

3 Il porte jusqu'à dix quintaux, dans une traite de neuf ou dix lieues. De-là vient qu'en Orient on le nomme le *Navire de terre.*

Mille autres dont l'espece à l'infini varie,
Et se reproduisant, sans cesse multiplie.
Ils engendrent, du jour où l'Etre créateur
Mit dans chaque animal un germe producteur;

Mit dans chaque animal. Selon la loi générale de la nature, les animaux multiplient par la voie de la génération. Cette vérité n'a jamais été revoquée en doute à l'égard des grands animaux : elle est trop sensible; mais quant aux petits, tels que sont les insectes, les Philosophes de l'antiquité ont cru, sur la foi d'Aristote, qu'ils ne devoient pas tous leur naissance à l'action réunie du mâle & de la femelle. Ils se sont imaginé que des viandes corrompues, le bois pourri, l'eau bourbeuse & croupissante engendroient la plupart des insectes, en fermentant par la chaleur. C'est-là une erreur de fait, une erreur démontrée par les expériences des Observateurs modernes, surtout par celle du fameux Redi, si connue & si décisive, & il n'y a guere plus que le peuple qui croie cette fable. Si on voit des fourmilieres d'insectes naître de la putréfaction, c'est parce que des insectes femelles de la même espece ont auparavant déposé leurs œufs, sur ces matieres corrompues, & la fermentation échaufant ces œufs, les a fait éclore. Voilà la vraie origne des *générations équivoques*. Il seroit absurde de prêter à la matiere la faculté de donner l'organisation & le mouvement. Ce faux principe conduiroit droit au matérialisme. L'acouplement de deux animaux de même espece & de sexe different, est donc la seule & véritable cause de la formation de tout corps animé. Il faut pourtant excepter de cette loi générale certains insectes, & certains coquillages qu'il a plu à l'Auteur de la Nature de créer *Androgynes*, lesquels multiplient sans accoublement, & dont chaque individu se suffit à lui-même pour produire son semblable.

1 Plus

1 Plus fécond dans celui dont l'espece docile,
Sert d'aliment à l'homme, ou d'instrument utile,
Moins fecond dans celui qui, funeste assassin,
Arme sa dent cruelle, ou son subtil venin.
Tu départis à tous, ô suprême Sagesse,
L'art adroit d'éviter les piéges qu'on leur dresse,
La constante recherche à pourvoir aux besoins,
Pour leurs foibles petits la tendresse & les soins,
Cet instinct naturel, dont l'ordre inviolable
Leur prescrit de s'unir chacun à son semblable.
Tels sont les attributs qu'ils reçurent de Toi,
Et jusqu'aux derniers tems, soumis à cette loi,
Leur être portera le même caractère,
Sans que jamais en eux il s'efface ou s'altère.
L'adresse est affectée à tous ces animaux,
Quoi qu'en eux elle éclate à des traits inegaux.
D'un méchanisme adroit que de fameux exemples !
Mais pour entrer ici les preuves sont trop amples.
Bornons-nous à ton art, amphibie * animal,
Des 2 *Mansards*, des *le Vaux* ingénieux rival.
3 Ta queue est la truelle, & tes dents sont la scie :

---

1 C'est la remarque que font plusieurs Naturalistes modernes, & rien ne prouve plus l'attention d'une Providence sage, qui dans tout ce qu'elle a fait, a eu principalement en vûe le bien de l'homme.

D'un méchanisme adroit. On peut voir ceux que rapportent Élien, Montagne & Darham, aux endroits ci-devant citez. Il y a tel de ces exemples qui prouve dans les animaux une si grande intelligence, que loin d'en faire de pures machines, j'en fais (quant à l'industrie) une espece qui a du rapport avec la notre, dût le parallele scandaliser les Cartesiens.

* Le Castor.

2 Morts l'un & l'autre premiers Archirectes du Roi.

3 Description du Canada par M. de la Herse

La glaise est par tes pieds broyée & ramolie ;
Et par l'heureux secours de ces trois instrumens,
Tu construits tes foyers, solides bâtimens.
De brique & de ciment tu fais un alliage,
Et bientôt le logis s'éléve à trible étage.
Des pieux sont alentour par tes dents enfoncez:
Mur qui brave l'effort des autans courroucez.
Tu creuses un fossé. L'eau s'y fraye une issue,
Et dans ton logement par un canal reçue,
Elle y sert tes besoins, elle y sert tes plaisirs.
Ah ! le mortel en proie à mille vains desirs,
Sous ces lambris dorez que le peuple respecte,
Est moins heureux que toi, merveilleux Architecte.

Grand Dieu, puissant moteur, ame de l'univers,
Qui sur lui tiens les yeux incessamment ouverts,
J'adore avec transport ta sagesse infinie.
C'est elle qui départ cette adroite industrie
Aux essains d'animaux sur la terre semez,
Ou volant dans les airs, ou dans l'onde enfermez.
C'est elle qui pourvoit aux besoins de leur vie,
Leur donne cet instinct qui jamais ne varie,
A milliers & sans fin les fait multiplier,
Sous nos seperbes loix les contraint de plier.
Pour prix de ces bienfaits répandus sans mesure,
Grand Dieu, que vers ton trône un cri de la nature,
Un concert de louange à jamais répété,
S'éléve en exaltant ta gloire & ta bonté.

---

liv. 2. chap. 7. Voyage du Baron de Lahontan dans l'Amérique Septentrionale, tom. 2. pag. 173. Mémoires de l'Académie des sciences, ann. 1704. pag. 62.

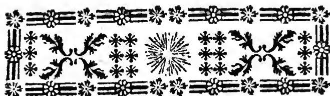


SOMMAIRE
DU
SIXIEME CHANT.

CREATION de l'homme. Anatomie abrégée du corps humain. Union de l'Ame & du Corps. Incompréhensibilité de cette union. Leur dépendance réciproque. Pouvoir du Corps sur l'Ame. Il l'exerce comme organe des sensations qui agissent sur elle. Nature des sensations. Leurs effets. Leur utilité. Pouvoir de l'Ame sur le Corps. Elle le nécessite à suivre en tout sa volonté. Elle dirige ses mouvemens méchaniques. Elle réprime ses mouvemens dereglez. Que la nature de l'Ame est incompréhensible. Des idées. Que les unes sont formées par les objets extérieurs & sensibles. Que les autres n'ont point de cause matérielle, & que Dieu seul les produit dans l'entendement pur. *Des différentes modifications de l'Ame. Ses trois principales facultés. Analyse*

de l'imagination, de la mémoire & du jugement. Précis du dogme du libre-arbitre. Que l'ame est spirituelle & immortelle. Exposition des preuves de sa spiritualité & de son immortalité.





LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE, POEME.

SIXIEME CHANT.



Animons s'il se peut, un feu prêt à s'éteindre.
Le plus grand des objets est ce qu'il reste à peindre.
Il faut plus d'art, plus d'ame, & des traits plus hardis.
Mais quelle juste crainte agite mes esprits ?
La route où je m'éngage est vaste & périlleuse,
Moins escarpée encor qu'elle n'est ténébreuse.
N'importe. Peignons l'Homme, & hardi scrutateur,
Analysons son ame, & discutons son cœur.

L'Eternel va parler .... Cieux & Terre ; silence.

1 Faisons l'Homme : faisons-le à notre ressemblance
Qu'à tous les animaux il impose des loix.
Que sur la terre entiere il exerce ses droits.
A ces mots, Dieu paîtrit une argile grossiere,
Et son soufle ineffable anime la matiere.
L'homme vit. L'ame existe, & ne doit point mourir.
L'argile organisée à mes yeux vient s'offrir.
Quel chef-d'œuvre ! ô flambeaux, * actives sentinelles,
Des mouvemens de l'ame interprétes fidéles,
Tous deux vous me frappez d'un juste étonnement.
De tuniques, de nerfs quel entrelassement !
2 Trois diverses liqueurs composent leur substance.
3 Mille fils au dehors s'arment pour leur défense.
4 Un voile adoucissant l'éclat trop radieux,
A reprises se hausse & s'abaisse sur eux.
Dans un 5 cercle placée une fine 6 membrane
Est de la vision le merveilleux organe.
Peindrai-je ici ce front, siége de la pudeur,
Cette bouche vermeille au sourire enchanteur,
7 Et cet os qui s'éleve au centre du visage,
Par qui l'air dans le sein s'ouvre un libre passage,
Et ces pieds & ces mains, & ces bras vigoureux,
Enfin ce port si noble & si majestueux ?
Merveilleux composé dont l'ordre & la justesse,
De l'ouvrier suprême atestent la sagesse.

---

1 Gen. cap. 1. v. 26. & seq.
* L'œil, sa structure.
2 L'humeur aqueuse, la vitrée & la cristalline.
3 Les cils, ou le poil dont le bord de la paupiere est revêtu.
4 La paupiere.
5 L'iris.
6 La retine.
7 Le nez.

Osons aprofondir l'intérieur du corps.
Quel méchanisme heureux fait mouvoir ses ressorts
[1] Quel amas étonnant de diverses parties,
Par de secrets rapports entre elles assorties,
Dont le jeu varié, le sage arrangement
Au salut de mes jours concourt séparément !
Par quelle cause en moi chaque élément réside,
Et le chaud & le froid, & le sec & l'humide ?
Comment leur equilibre, ame de la santé,
Malgré tout leur contraste, est-il si concerté ?
J'admire une merveille encore plus frapante. *
La chaleur d'un foyer lentement agissante,
Consume par degrez l'aliment introduit.
Elixir nutritif, le chile en est produit.
Par tout il s'insinue, & dans chaque partie
Porte & la nourriture, & la force & la vie.
Sur l'aîle du travail mes esprits envolez,
Dans mon corps abbatu par lui sont rappellez.
Mais quel fluide ** actif coule de veine en veine ?
Méandre de ce corps, sans cesse il s'y promene.
Mille fois en un jour, un flexible instrument, ***
Pere de la chaleur, ame du mouvement,
Le reçoit, le renvoie. Admise & repoussée,
Cette source de vie est par tout dispersée,
Et coulant à travers mille secrets canaux,
Arrose un petit monde à flots toujours égaux.
Ton œuvre est par degrez toujours plus merveilleuse,
Dieu puissant. Une masse **** & molle & spongieuse,
De fibres par milliers adroit enchaînement,
Se remplit d'un fluide, admis à tout moment.

---

1 Les grands & les petits visceres.
* L'estomac.
** La circulation du sang.
*** Le cœur.
**** Les poumons.

Le vaisseau qu'elle occupe & s'éléve * & s'abaisse:
Mouvement successif, réitéré sans cesse,
Et par qui l'air transmis par un étroit conduit, **
Est chassé de mon sein aussi-tôt qu'introduit.
Et toi, du corps humain la plus noble partie, ***
Qui frappes d'autant plus, que plus on t'étudie,
Siége auguste de l'ame & de l'entendement,
Et de leurs fonctions glorieux instrument:
De tes subtils filets la structure admirable
Etonne la raison, & sous son poids l'accable.
Que de ressorts divers, & combien composez,
Combien differemment, dans nous, organisez,
Qui dispensent à l'un des clartés lumineuses,
Des ténebres à l'autre, ou des lueurs douteuses,
Et forment ce contraste où notre esprit se perd,
Dont le principe fixe est d'un voile couvert.
Tel est le composé de ma frêle machine.
Mais quoi? l'eau, l'air, le feu conjurent sa ruine.
Depuis que je suis né, je nourris dans mon sein
Des secrets ennemis un redoutable essain.

---

* La poitrine.

** La trachée-artere.

*** Le cerveau.

Siége auguste de l'ame. Les Philosophes ont beaucoup varié sur le *Sensorium*, ou siége de l'ame. Presque tous le placent dans le cerveau, mais Descartes dans la glande pinéale, Willis, Anatomiste Anglois, dans les corps cannelés, d'autres dans le cervelet. M. de la Peyronie semble avoir décidé cette question si problematique. Il assigne le siége de l'ame dans le corps *calleux*, ce petit corps blanc & oblong, qui est comme détaché de la masse du cerveau. Voyez dans les Mémoires de l'Académie des Sciences [*an.* 1741. *pag.* 199.] les raisons dont il appuye son sentiment. Elles sont fondées sur des observations exactes & multipliées; & raisonner ainsi, c'est démontrer.

Dans mon débile corps sans cesse ils s'entre-choquent.
Mes propres alimens contre lui le provoquent.
Entouré de périls .... Et je vis ! Et mes jours
A travers tant d'écueils décrivent un long cours !
O merveille ! Oui, grand Dieu, ta main toute-puissante,
En daignant conserver cette argile vivante,
Reproduit chaque jour le miracle frappant,
Que ton inteligence a fait en la formant.
A ce corps, vil limon, matiere destructible, *
Une substance simple, un être indivisible,
Incorporel, subtil, lumineux, mais fini,
Est, quoique inalliable, intimement uni.
Mais de ce soufle actif, de cet être qui pense,
En qui tout manifeste une immortelle essence,
Qui me dévoilera l'union, les rapports,
Avec l'être grossier dont il meut les ressorts ?
Qui pourra m'expliquer d'où naît leur harmonie,
D'où naît leur guerre interne, & jamais ralentie ?
Mélange de concorde & de dissention,
Etrange paradoxe aux yeux de la raison.
Ce contraste étonnant, impenétrable abîme,
Dément & contrédit leur union intime,

---

* Union de l'ame & du corps, son incompréhensibilité.

Dément & contredit. L'union des deux substances, l'une spirituelle, l'autre corporelle, l'accord entre deux êtres de nature si absolument différente, est un mistére incompréhensible & c'est pourtant, comme dit S. Augustin, c'est dans cette mutuelle correspondance que tout l'homme consiste. » *Modus quo corpo-* » *ribus adhæent spiritus, omninò mirus est, nec com-* » *prehendi ab homine potest : & hoc ipse homo est.* » De civ. Dei, lib. 21. c. 10. Dans le sistême des

Et je ſens toutefois que, l'un pour l'autre faits,
Il forment un *enſemble*, un tout des plus parfaits.

Ces deux êtres, liés par les plus fortes chaînes,
Quoiqu'entr'eux ſi diſtincts, ſi fort *hétérogénes*,
Ont tous deux l'un ſur l'autre un abſolu pouvoir,
De leurs droits tour à tour prompts à ſe prévaloir.

Toute * Reine qu'elle eſt, l'ame au corps eſt 1 ſoumiſe,
Et ce Maître orgueilleux ſouvent la tirranniſe.
Sa joie, ou ſa douleur, ſa crainte, ou ſon eſpoir,
Toutes les paſſions faites pour l'émouvoir,
Les objets corporels les excitent en elle.
Le corps eſt leur agent, leur organe fidéle.
De ces ſenſations, dont il eſt l'inſtrument,

---

cauſes occaſionelles, qui eſt celui de Deſcartes & du P. Malebranches, Dieu eſt le lien & le médiateur de l'union de l'ame & du corps, & il établit une loi pour la correſpondance de leurs effets reciproques : enſorte que l'ame a des affections à l'occaſion de tels mouvemens du corps, & que le corps exécute des mouvemens à l'occaſion de telles affections de l'ame ; jeu ſucceſſif qui n'eſt que la cauſe occaſionelle de l'action immédiate de Dieu ſur l'une & l'autre ſubſtance. Cette hypothèſe eſt aſſez probable : mais, comme on ſait elle a eu ſes contradicteurs, & le fond de la queſtion eſt un problême, ou plutôt une énigme que l'eſprit humain ne pourra jamais expliquer.

* Pouvoir du corps ſur l'ame.

1 Cette dépendance doit être entendue dans un ſens métaphiſique, c'eſt-à-dire, en conſéquence des affections que l'ame reçoit à l'occaſion de tels mouvemens du corps, comme je l'explique plus au long dans la note précédente.

Quel est pourtans le jeu, quel est l'enchaînement?
Pourquoi, par où, comment l'ame entiere
affectée,
Est-elle, sans relâche, à sentir excitée?
Quelque sombre qu'il soit, exposons ce tableau.
L'ame * (on n'en doute point) siége dans
le cerveau.
Là, les fibres des nerfs par milliers aboutissent,
Et comme dans leur centre elles s'y réunissent.
L'objet matériel porte-t'il donc des coups?
Ces filets ébranlés les repercutent tous.
Ainsi lorsque du feu l'activité brûlante,
Que d'un fer meurtrier la pointe pénétrante
Sur notre corps agit avec vivacité,
Un accès de douleur dans l'ame est excité.
Mais de cette douleur qui fait naître nos plain-
tes;
Le corps ne ressent point de cruelles atteintes.
De nos sensations méchanique instrument,
L'être matériel exclud tout sentiment.
Tel un luth, résonnant sous une main savante;
N'entend point les accords que lui-même il en-
fante,
Et, pere harmonieux de ces acords si doux,
Ne sent point le plaisir qu'ils excitent en nous.
De l'empire des sens notre ame est tributaire,
Et sentir est pour elle un acte nécessaire.
L'ouie & l'odorat, la vue & le toucher,
Le goût, tout la saisit, l'émeut, fait l'attacher;
Un son mélodieux qui frape notre oreille,
Le parfum odorant d'une rose vermeille,
Un spectacle superbe où se fixent nos yeux,
Un corps moëlleux, poli, d'un toucher gracieux,
Un fruit à chair exquise attachent l'ame entiere.
A ces sensations prêtant son ministére,
Chaque organe du corps les sert séparément,
Et nous sommes par eux affectés vivement,
Mais ces transports, ce trouble où notre ame
est livrée,

---

* Les sensations, leur nature, leurs effets.

Ces combats, ces remords dont elle eſt déchirée;
Qui les excite en nous ? qui les fait naître ? hélas!
Je ſens le coup mortel, & ne voit point le bras.
De ces ſenſations ſondons ici la ſource.
Du cerveau les eſprits precipitent leur courſe.
En actifs citoyens répandus dans le corps,
Ils animent le jeu de ſes divers reſſorts.
Ils fomentent en paix cette chaleur vitale,
Qui fait rouler le ſang d'une viteſſe égale.
Dans cet heureux état, ſi quelque paſſion
Fait ſentir à tout coup ſa vive impreſſion,
La cohorte paiſible à l'inſtant ſe mutine.
Au cerveau bruſquement ſon cours ſe détermine.
Tel roule dans la plaine un torrent furieux.
Les fibres s'ébranlant au choc impétueux,
L'ame par contre-coup eſt rudement atteinte;
Et reſſent la fureur, ou la haine, ou la crainte.
Ainſi ce qui produit ſon trouble & ſon tourment,
C'eſt des eſprits vitaux le bruſque emportement.
Heureux le cœur dans qui l'orage ſe diſſipe!
De ſes ſenſations tel eſt donc le principe.
Telle eſt l'impreſſion des ſens en général,
Et cette impreſſion eſt dans l'ordre moral.
De l'Etre ſouverain la ſageſſe infinie
Veut que tant que notre ame à l'argile eſt unie.
Aux loix du ſentiment prompte à s'aſſujettir.
Elle puiſſe être émue, elle puiſſe ſentir.
Si ſur elle les ſens n'exerçoient leur empire,
D'un œil indifférent elle verroit détruire
Ce corps que ſa nobleſſe a droit de dédaigner.
La douleur qu'elle ſent l'oblige à le ſoigner,
Et la ſenſation, par ſon atteinte vive,
La rend, à ſes beſoins, ſans relâche attentive.
Le plaiſir qui la flatte, & qu'elle tient de lui,
Dans ſa triſte priſon adoucit ſon ennui:
Que dis-je? Il lui rend cher un tiran qui la brave.

Il

Il lui fait oublier qu'elle est sa vile esclave.
Tels sont du corps, sur * l'ame, & l'empire
& les droits :
Mais au corps à son tour l'ame impose des loix.
Elle lui fait subir sa suprême puissance.
Sa volonté n'admet aucune résistance,
Et voit en un instant son desir accompli,
Agis, meus-toi, dit-elle, & son ordre est rempli.
Le corps fait-il sentir ce je ne sais quel charme,
Ces traits de volupté dont la vertu s'allarme?
L'ame exerçant sur lui d'âpres austérités,
Amortit ces desirs, par lui seul excités,
S'éforce d'étouffer, d'un zèle ardent éprise,
Ce feu qui brûle en nous, & que la *chair* atise,
Ce feu, si redoutable alors même qu'il dort,
Qui, toujours allumé, ne s'éteint qu'à la mort :
Adversaire terrible, & que pourtant la Grace,
De concert avec l'homme, & combat, & terrasse.
L'ame guide le corps, régle ses fonctions,
Dirige sagement ses opérations,
Veille à tout, & pour lui tendrement alarmée,
L'écarte des écueils dont la route est semée.
Tel l'habile Nocher, sur d'orageuses mers,
La main au gouvernail, les yeux sans cesse ou-
verts,
Conduit l'agile nef qui fend le sein de l'onde.
L'air siffle, l'éclair brille, & le tonnerre gronde.
Des autans, par son art, elle brave l'éfort,
Et malgré leur furie elle surgit au port.

Il lui fait oubier. Les Stoïciens n'admettoient point cet état d'asservissement de l'ame, malheureusement trop réel par les effets de la concupiscence. C'est ce qui fait dire à Sénéque, l'un des plus ardens Sectateurs du Zénanismé : » *Major sum & ad majora genitus, qnàm ut mancipium sim mei corporis, quod equidem non aliter aspicio quàm vinculum aliquod libertati meæ circumdatum.* » Epist. 65. Le second membre de la proposition est une maxime qu'un Pere de l'Eglise n'auroit pas désavouée.

* Pouvoir de l'ame sur le corps.

Ainsi, corps destructible, ame immatérielle,
Dans ses profonds decrets la sagesse éternelle
Vous donne l'un sur l'autre un absolu pouvoir,
Mais elle vous défend de vous en prévaloir.
Ah ! puissiez-vous toujours respecter les limites,
Qu'en vous associant son doigt vous a prescrites!
Puissiez-vous conserver cet équilibre heureux
Qui ..... Vains souhaits! leur regne est sans cesse
orageux.

De * cette ame si noble, immortelle substance,
De cet être pensant analisons l'essence.
Dévoilons sa nature, & d'un œil curieux,
Au sein de son principe ..... Arrête, audacieux.
Où t'alloit emporter un essor téméraire ?
Aprens que son auteur peut seul, de ce mistère,
Sonder la profondeur, percer l'obscurité.
Pour atteindre si haut l'homme est trop limité.
Ignorer est son sort : errer est son partage,
Et son œil ne peut voir qu'à travers un nuage.
Cette ame qui dans nous s'anonce hautement,
Notre foible raison la voit obscurément.
L'homme toujours en vain sondera son essence.
Il saura seulement qu'il existe & qu'il pense.
Tout le reste est couvert d'un voile ténebreux.
Nous ne pouvons ouvrir ce sceau mistérieux,
Et Dieu mit une borne à la raison altiere,
Comme aux flots orgueilleux il mit une barriere.

Si l'ame est cependant un abîme profond,
Où notre esprit se pert, ou plutôt se confond,
Ses opérations, leur jeu presque palpable,
Ne sont pas une énigme obscure, impénétrable.
Arbitre souverain, Toi, son unique auteur ;
Toi, de ses facultés le sage créateur,
Par qui seul elle pense, agit, se détermine,
Daigne aprouver qu'ici j'expose l'origine
De ces actes divers, purs, intellectuels,
Et comme toi, grand Dieu, simples, incorporels.

L'ame, par sa nature, est sans cesse ** agissante.

---

* Incompréhensibilité de la nature de l'Ame.
** Les idées, comment elles sont produites.

Pendant le ſommeil même elle crée, elle enfante.
L'ame eſt toute action, & ſon activité
Peut ſeule être égalée à ſa fécondité.
De-là naît cet eſſain d'innombrables penſées,
Sans interruption dans le cerveau tracées,
Vagues perceptions, ſe formant, s'éfaçant,
Et d'un cours ſucceſſif, fuyant, reparoiſſant.
Ainſi l'on voit l'éclair que la vapeur fait naître,
Briller d'un pole à l'autre, & ſoudain diſparoître,
Ces tableaux vagabonds, ſi diverſifiés,
Et juſqu'à l'infini dans nous multipliés,
Ces tableaux renaiſſans qui ſans fin ſe ſuccédent,
Comment ſont-ils produits dans l'ame qu'ils ob-
ſédent ?

Telle que le métal qui reçoit du burin
Les nobles traits que grave une ſavante main ;
L'ame ſe dégageant des liens de l'enfance,
Et des ſens par degrés éprouvant la puiſſance,
Reçoit avidement de leurs impreſſions,
L'amas prodigieux de ſes perceptions,
Comme un fleuve naiſſant voit acroître ſon onde
Des ruiſſeaux qu'il reçoit dans ſa courſe feconde,
Ainſi l'ame paroît s'étendre & s'agrandir
Par les perceptions qui la viennent remplir.
Les ſens leur donnent l'être, & leur rapport fidele

- - - - - - - - - *Et leur rapport fidéle.* Les ſens ne nous trompent que très-rarement dans ce qu'ils nous rapportent. Ils ſont à cet égard preſque toujous vrais. Lucréce raiſonne ſur cette matiere avec plus de juſteſſe philoſophique, qu'il n'a coutume de raiſonner. Il y a dans ſon Poëme de la nature des Etres [*lib.* 4. *v.* 480. *& ſeq.*] Une longue tirade où il établit ſolidement l'infaillibilité du rapport des ſens. Mais ce qui donne encore plus de poids au ſentiment de Lucréce, c'eſt ſa conformité avec celui de nos deux plus grands Philoſophes, Deſcartes & le P. Malebranche. Voyez ce que le premier dit là-deſſus dans ſes *Principes*, premiere part. nomb. 33, & l'autre dans la Recherche de la Vérité, liv. 1. chap. 5.

Par l'organe introduit, grave, imprime dans elle
Les inombrables traits du tableau merveilleux,
Que la nature étale à nos avides yeux.
Les objets corporels offrent donc ces idées,
Sous différens aspects par l'ame regardées,
Et tracent, par les sens, mille tableaux divers,
Qui semblent dans son sein rassembler l'univers.
Mais cette impression, stable, ou momentanée,
Qu'à sentir plus ou moins l'ame est déterminée,
Et que produit en elle un être corporel,
N'a, dans son propre fond, rien de matériel.
Par l'organe des sens jusqu'au cerveau transmise,
Avec joie ou douleur incessamment admise,
L'idée est dans notre ame, & non pas dans l'objet.
Ainsi que la chaleur dont je ressens l'effet,
L'éclat éblouissant qui frape ma paupiere,
Malgré le préjugé du stupide vulgaire,
Ne sont ni dans le feu, ni dans l'astre du jour;
Mais dans l'ame qui sent leurs effets tour à tour.
Cette ame qu'un objet a vivement frapée,
En est, dans le sommeil, quelquefois occupée.
Fantastique tableau, l'objet est retracé,
Et dans l'ame affectée il est réalisé.
J'essuie encor l'orage ou la foudre bruyante
A mes pieds est tombée en gerbe flamboyante;
Enchanté, je revois [1] les fêtes & les jeux,
Que le salut des jours d'un Roi victorieux,
De ses heureux sujets plus pere encor que maître;
Forme au sein des cités, & jusques sous le Hêtre.
Ces objets, par les sens, tracés dans le cerveau,
Frapent mon ame encor, l'affectent de nouveau.
Pour la perception pure, intellectuelle,
Dont les sens ne sont point la cause accidentelle;
L'ame, cet être actif & qui pense sans fin,
Par sa propre vertu la produit dans son sein:
[2] Mais Dieu de cette idée est la cause premiere.
L'ame n'est que l'agent qui par son ordre opére.

1 Réjouissances au sujet de la convalescence du Roi, en 1744.

2 *Non sumus sufficientes cogitare aliquid à nobis, tanquàm ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est.* Epist. 2. ad Cor. cap. 3. v. 5.

Tels les projets d'un Roi par lui ſont enfantés ;
Par ſon ſage Miniſtre ils ſont exécutés.
A l'Etre qui contient l'idée univerſelle ,
Lui de qui tout procéde,& que tout nous rappelle
Il faut donc rapporter cette perception ,
Acte immatériel de *l'intellection.*
Des attributs de Dieu l'idée illimitée
Ne peut que par lui ſeul dans l'ame être enfantée.
L'ame tient de lui ſeul les ſimples vérités,
Ces principes conſtans , éternelles clartés ,
Dont le jour lumineux , ſe hâtant de paroître ,
Eclaire tout * mortel , dès qu'il a reçu l'être ,
Et décillant nos yeux par l'erreur faſcinés ,
Plie au joug de la foi les doutes éfrénés.
Mais,ô puiſſant moteur,dans cet eſſain d'idées,
Dont nos ames par Toi ſont ſans ceſſe inondées,
La plus haute à tes yeux , la plus digne de moi,
C'eſt celle qui me parle & m'ocupe de Toi.
C'eſt celle qui me peint ta grandeur inéfable ,
Ton pouvoir infini , ta ſageſſe immuable ,
Celle qui m'entretient de ton immenſité ,
Et de ton exiſtence , & de ton unité.
En diverſes façons ** l'ame ſe modifie.
De combien d'attributs je la vois enrichie !
Imagination , mémoire , jugement ,
1 Liberté du refus , ou du conſentement :
Voilà ſes facultés , & le riche appanage
Qui , ſi-tôt qu'elle exiſte , eſt ſon noble partage.
Facile à s'émouvoir,*** l'imagination
Eſt aſſervie aux loix de la ſenſation.
L'objet matériel en l'affectant l'agite ,
Et par les ſens lui porte une atteinte ſubite.
Des eſprits animaux le cours impétueux
Ebranlant du cerveau les filamens nombreux ,
Ces fibres , à leur choc exactement fidéles ,
S'ouvrent de toutes parts à des traces réelles.
Par répercuſſion , ce vif ébranlement

* Joan. c. 1. v. 9.
1 Le libre arbitre.
** Facultés de l'ame.
*** L'imagination , ſes effets.

Dans le siége de l'ame excite un mouvement,
Qui l'émeut, l'aiguillonne, & sur elle domine.
Agitée, échauffée, alors l'ame imagine,
Et plus ou moins rapide est le cours des esprits,
Plus ou moins vivement ses tableaux sont décrits.
C'est ainsi que l'on voit dans l'art de la gravûre,
L'artiste industrieux tracer d'une main sûre,
Des traits forts ou légers, suivant que le burin
S'imprime plus ou moins sur le flexible airain.
Du cours de ces esprits, que leur choc subtilise,
Naît l'inegalité qu'on voit avec surprise,
Entre l'homme doué d'un génie éminent,
Et le mortel stupide, automate ambulant.
Dans l'un, rares, grossiers, d'une marche pesante,
Ne portant avec eux qu'une chaleur mourante,

Du cours de ces esprits. Je suis ici le sistême du P. Malebranche, comme je l'ai suivi touchant les idées. Je sais qu'il essuie des contradictions, mais c'est là le sort, & peut-être la gloire des sistêmes philosophiques un peu abstraits, & celui de M. Locke, fondé aussi sur les principes de la plus sublime Métaphysique, a subi la même fatalité: tant l'esprit humain varie sur les matieres de pur raisonnement. Selon quelques Philosophes, la différente conformation des organes du cerveau fait seule la différence qu'il y a entre l'homme à puissant génie & l'homme hébété, & le cours des esprits animaux n'y entre absolument pour rien. Il y a même des Médécins qui doutent sérieusement de l'existence de ces corpuscules vitaux [c'est abuser du Pyrrhonisme] Voilà donc une hypothèse qui heurte celle du P. Malebranche, & à son tour elle est contredite par celle de M. Clarke. Concluons de cette contrarieté de sentimens sur ce point, sans parler des disputes sur les idées inées, sur les causes occasionnelles, &c. Concluons dis-je, que nous voyons trop obscurément dans l'intellectuel, pour pouvoir saisir la vérité. Si elle se refuse souvent à l'expérience même, se livrera-t-elle aux spéculations, & qui plus est, aux spéculations métaphysiques?

Les esprits animaux ne semblent circuler,
Que pour mouvoir un corps, sans eux prêt à crouler.
On diroit que leur jeu n'est pas fait pour son ame.
Nul trait qui l'aiguillonne, aucun feu qui l'enflamme.
L'acte de la raison est presque machinal.
A l'instinct de la Brute il est souvent égal.
Dans l'autre, ces esprits, subtils, en abondance,
Roulent, tels qu'un torrent qui d'un rocher s'élance,
Et dans les champs voisins, sans être trop fougueux,
Roule rapidement ses flots tumultueux.
Ils donnent à ses nerfs des secousses heureuses;
Forment dans son cerveau des traces lumineuses,
Et son ame éprouvant leur vive impression,
N'est que vie & chaleur, que force & qu'action:
De-là ces traits frapans, ces tableaux pathétiques,
Ce noble enthousiasme, & ces fougues lyriques,
Sources du vrai sublime, & qui jusqu'au lecteur,
D'un écrit immortel transmettent la chaleur.
Fécond, riche, il invente, & sous ses mains heureuses,
Naissent les fictions les plus ingénieuses...

A l'instinct de la Brute. Il n'y a rien là qui, à la honte de notre espèce, ne puisse être démontré. On voit beaucoup d'hommes chez les Nations Sauvages, dans la Laponie, par exemple ou dans le Groenland, qui ne different guère de la Brute, à ne les envisager que par leurs actions extérieures, & qui ne paroissent agir presque que comme force mouvante purement déterminée par la faculté sensitive. On peut voir un portrait fort plaisant de ces hommes, dans le Recueil des Voyages au Nord, tom. 1. chap. 5. Tels sont aussi les Chiliens & autres Sauvages de l'Amérique, hommes grossiérement stupides, & n'ayant qu'une foible notion de la Loi naturelle.

Là, ces * Héros que Rome un jour doit enfanter,
Fils d'Anchise, à tes yeux viennent se présenter.
Ici, ce bouclier ** d'admirable structure,
T'offre le sort de Rome, & sa grandeur future.
L'imagination, dans son feu véhément
Ne feint pas, je le sais, toujours si sagement.
Souvent elle s'échape, & sa fougue indiscréte,
Son delire effréné dégradent le Poëte.
Tout n'est alors que traits bizarres, mal tissus,
Qu'éclairs éblouissans, de chaleur dépourvus,
Que marche irréguliere, en chutes trop féconde.
Sans régle, sans méthode, elle erre vagabonde,
S'égare en nous peignant le premier des Césars,
Dans les champs de Pharsale affrontant les hazards.

Là, ces Héros que Rome, &c. Ici ce bouclier. Je cite ces deux grands morceaux de Poësie comme le chef-d'œuvre de l'imagination de Virgile, & comme le plus puissant éfort du génie poetique, à mon sens. Je sais que l'honneur de l'invention n'est pas dû entierement au poëte Latin. La descente d'Ulysse aux Enfers dans l'Odissée, & la description du bouclier d'Achise dans l'Iliade lui ont vrai-semblablement fourni le canevas de ces deux admirables fictions. Homére a donc pû, à cet égard, servir de modéle à Virgile : mais de l'aveu des maîtres de l'art Virgile a surpassé son modèle. L'imitateur a enchéri sur l'inventeur, & imiter ainsi, c'est, comme dit la Bruiere en parlant de Despreaux, créer les pensées d'autrui.

* Æneid. lib. 6.

** Lib. 8.

S'égare en nous peignant. Un des plus grands défauts de la Pharsale, c'est cette fougue d'imagination que Lucain n'a pas sû réprimer, & qui en fait plutôt un Enthousiaste qu'un vrai Poëte. Ce défaut pourtant, tout considérable qu'il est, n'empêche pas que la Pharsale, prise en detail, ne soit estimable par des beautés, souvent sublimes, & par bien des traits de génie mâle &

De l'Auteur du Roland elle outre les peintures,
Et de l'Homére Anglois grossit trop les figures.

---

vigoureux, qui percent à travers l'enflure & la déclamation, autres défauts essentiels de ce Poëme.

De l'Auteur du Roland. L'imagination de l'Arioste est encore plus fougueuse & plus déréglée que celle de Lucain. (*a*) Le P. le Moyne [s'il faut citer aussi un de nos Poëtes à imagination éfrénée] le P. le Moyne; est pour ainsi dire, un Géométre auprès de lui. On sait le beau nom que le Cardinal d'Est donna au ramas informe d'avantures décousues, & follement imaginées, qui composent le *Rolland Furieux*. Rendons cependant justice à ce poëme, comme nous l'avons rendue à la Pharsale. La Poësie de son stile est admirable. Elle est plus animée, plus frappante que celle de la *Jérusalem délivrée*. Mais si le Tasse céde à l'Arioste dans cette partie de l'Art, certainement la premiere, combien l'emporte-t-il sur lui par l'économie du plan, la décense des mœurs, la convenance & la dignité des caractéres, en un mot par la sagesse du génie.

Et de l'Homére Anglois. Pour appuyer ma critique, je raporterai ici le jugement que porte du *Paradis perdu*, M. l'Abbé de Fontaines, dans son discours sur l'Enéïde, à la tête du tome deuxiéme de sa Traduction de Virgile. » Indépendamment des extravagances dont fourmille le » Paradis perdu de Milton, les personnages » seuls de ce Poëme, où il n'y a d'hommes » qu'Adam & Eve, sont insuportables. L'ac- » tion générale & les Episodes sont monstrueux. » Les nœuds sont ridicules..... Ce ne sont que » des images pareilles aux songes d'un malade, » ou aux visions d'un cerveau blessé, &c.

Tout le monde connoît ces vers du célébre Auteur de la Henriade, Poëme où la sagesse

(*a*) Auteur du Poëme épique de *Saint Louis*.

Si des esprits vitaux le sage emportement
D'une foule des biens est l'heureux instrument ;
De ces mêmes esprits la fougue trop ardente
Est de tristes effets une source abondante.
Les fibres du cerveau ne peuvent quelquefois
Résister à leurs cours, ni soutenir leur poids.
Leur rude choc les brise, & par eux accablée,
L'imagination en est alors troublée.
En proie aux noirs accès d'un délire fougueux,
L'un enchaîné, s'épuise en transports furieux.
D'un nuage éternel sa raison investie. . . .
Sage, qu'à cet aspect la tienne s'humilie.
L'autre apperçoit un 1 monstre errant pendant là nuit,
Entend les cris plaintifs d'un spectre qui le fuit.
Tel Oreste croit voir une horrible 2 furie.
Tel Brutus croit parler à son *mauvais Génie.*

---

de l'imagination est unie à la grandeur des idées, & à la vivacité des images :

Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables.
Il n'a chanté que pour les Foux,
Pour les Anges, & pour les Diables.

1 Ce qu'on appelle vulgairement *Loup garou.*
2 L'ombre de Clytemnestre.
Tel Brutus croit parler. Des Auteurs assez graves prétendent que l'aparition du Fantôme qu'on dit s'être présenté à Brutus quelque tems avant la bataille de Philippes, fut une aparition réelle. Malgré leur autorité, je crois que ce ne fut qu'une illusion, qu'un déréglement de l'imagination de Brutus, échauffée par de longues veilles, & par une grande contention d'esprit. C'est la raison solide qu'un Historien sensé [*Plutarque, vie de Brutus*] fait alléguer à Cassius dans le discours philosophique qu'il tient à son ami, au sujet de l'apparition de ce prétendu Fantôme.

Combien d'autres effets, & non moins malheureux,
Enfans de l'épouvante, ou d'un objet hideux,
Des traces par les ſens trop fortement reçues,
Des paſſions enfin dans l'ame trop émues !
O monſtres, c'eſt de-là que vous êtes iſſus,
Vous, juſte horreur du ſein où vous futes conçus,
Dont l'œil avec éfroi voit l'horrible figure ;
Dont, en vous étouffant, on purge la nature.
L'imagination eſt féconde en erreurs,
En bizarres tableaux, en preſtiges trompeurs.
Maitreſſe des humains, au gré de ſon caprice.
Elle fait leurs plaiſirs, elle fait leur ſuplice.
Tantôt, doux impoſteurs, ſes attraits ſéduiſans
Dans le bras du ſommeil viennent flatter nos ſens.
Que de charmans tranſports ! que d'aimables chimeres,
Après le reveil même au cœur encore cheres !

12. *Enfans de l'épouvante.* Les exemples des effets funeſtes que ces deux cauſes ont produits dans tous les tems, ne ſont pas en petit nombre. Je n'en citerai qu'un dans chaque genre. La frayeur du Jacobin dont Campanella raconte l'avanture [*De ſenſu rerum*, *lib.* 4. *c.* 16.] cauſa un ſi grand déſordre dans les fibres de ſon cerveau, que ces cheveux blanchirent ſur le champ, & qu'il mourut ſans avoir pu parler. Au rapport du P. Brumoi [*Théâtre des Grecs*, *tom.* 3. *pag.* 258.] L'apparition ſoudaine & la figure éfroyable des Euménides, dans la Tragédie d'Eſchyle qui porte ce nom, firent une impreſſion ſi forte ſur les organes du cerveau de la plûpart des ſpectateurs, que des femmes enceintes ſe bleſſerent de ſurpriſe, & que des enfans en moururent d'éfroi. On peut voir auſſi les exemples ſurprenans, mais dans un autre genre, que le P. Malebranche rapporte dans la Recherche de la Vérité, liv. 2. part. 1. chap. 7.

Tantôt, se présentant sous des traits odieux
Elle offre à nos esprits des spectacles affreux,
Et telle en est l'horreur, que notre ame éfarée
Par le réveil subit à peine est rassurée.
Ici, son jeu propice aux vœux d'un tendre cœur,
Embellit à ses yeux l'objet de son ardeur.
Là, de ce Courtisan qu'un prompt revers terrasse,
Elle aggrave les maux, & comble la disgrace.
Ses amorces, de l'homme abondant en projets,
Proménent les regards sur mille doux objets.
O Thémis, je la vois qui venge tes injures :
Elle offre au criminel l'appareil des tortures.
Ainsi, dans notre esprit, l'imagination
D'une bizarre main répand l'illusion.
Jusques sur la raison elle étend son empire,
Et lui fait trop souvent adopter son delire.
Trop souvent, seule auteur d'un triste égarement,
Elle ose, sans rougir, l'en faire l'instrument.
Ah ! raison, venge-toi; commande, agis en Reine.
Que ton sage pouvoir, la maitrise, l'enchaîne,
Et, réglant prudemment ses écarts emportés,
Change sa nuit funeste en utiles clartés.
Qu'animant tes leçons, elle serve à ta gloire.
Ces tableaux * variés, tracés dans la mémoire ;
Ces tableaux plus ou moins dans elle conservés,
Comment, dans mon cerveau, par qui sont-ils gravés ?
Je vais peindre, grand Dieu, l'œuvre de ta puissance
La plus innaccessible à notre intelligence :
Tableau vulgaire aux yeux ignorans ou distraits,
Toujours plus merveilleux, plus on le voit de près.

---

* La mémoire, ses opérations.

Les

Les esprits animaux, parcelles vagabondes,
En formant au cerveau mille traces profondes,
Disposent ses filets à prendre, à retenir
L'image des objets : de-là le souvenir,
Ce vaste réservoir d'innombrables pensées ;
Admises sans éfort, sans désordre entassées,
Qui s'offrent quelquefois si-tôt que je le veux,
Qui quelquefois aussi résistent à mes vœux,
Qui souvent à mon ame en foule se présentent,
Et, promptes à sortir ; à l'envi se supplantent ;
Qui souvent, malgré moi refusant de marcher,
Du fond de leurs recoins ne peuvent s'arracher.
Les fibres du cerveau sont souples & fidéles
A l'action des corps qui s'exerce sur elles.
L'objet matériel prompt à les émouvoir,
Par ses coups redoublés les porte à recevoir
De ses impressions les traces fugitives.
Images à la fois réelles, & fictives.
Alors, dans le cerveau, leur flexibilité
Admet tous ces tableaux dont il est affecté.
Telle d'un arbrisseau la branche obéissante.
Se plie en spalier, en voute verdoyante ;
Ainsi la cire molle, aisée à manier,
Reçoit les traits divers que trace l'ouvrier.
Plus de notre cerveau les fibres sont flexibles,
Plus elles ont de jeu, plus les objets sensibles
Gravent profondément leurs portraits variés
Et tels d'entr'eux jamais ne seront oubliés
Tous ces divers tableaux s'introduisent en foule
L'un ne détruit point l'autre : aucun d'eux ne s'écoule.
Tout est clair & distinct : tout s'offre sans éfort

Tout est clair & distinct. C'étoit là le propre de l'étonnante mémoire de Sénéque. Il nous apprend [*Præf. Controv.*] que dans sa jeunesse il repetoit jusqu'à deux mille noms propres, après les avoir entendus une seule fois ; & qu'il repetoit [ce qui est beaucoup plus fort] dans le même ordre qu'on les lui avoit recités. Entre autres efforts de mémoire qui ne sont pas prodigieux, il en cite un assez plaisant. » Un par-

Le trait, se concentrant, n'en devient que plus
fort.
Mais ces fibres aussi sont-elles inflexibles,
Soit par l'excès honteux de boissons trop nuisibles,
Soit par le poids des ans qui nous traîne au
tombeau;
Les traces foiblement s'impriment au cerveau.
Ce ne sont bien souvent qu'empreintes passagéres,
Que portraits fugitifs, que lueurs éphéméres;
L'image des objets, reçue avec éfort,
S'offre & soudain s'éface, entre & promptement sort.
Tel l'éclair brille & meurt: tel poussé vers la
plage,

» ticulier, *dit-il*, ayant entendu réciter un Poëme, avança pour s'égayer que c'étoit son ouvrage, & pour preuve il le répéta tout entier sans hésiter. Le véritable Auteur n'ayant pû en faire autant, les auditeurs l'accuserent d'en avoir fait le larcin. » Cet éfort de mémoire, quoique surprenant, me paroît d'autant plus croyable que j'en ai vû un tout pareil, au badinage près. Je m'applaudis d'en faire ici honneur à feu M. Olivier, l'un des plus dignes membres de l'Académie de Marseille: homme d'une vaste érudition, & connu dans le monde littéraire par une Histoire de Philippe de Macédoine aussi exacte qu'aprofondie.

Soit par l'excès honteux. A ces deux causes joignons-en une troisiéme: l'usage du Tabac. Il affoiblit la mémoire par des raisons medico-physiques dont l'exposition meneroit trop loin. Elles furent savamment déduites dans une thése de Médecine que M. Berger de l'Académie des Sciences, soutint, lorsqu'il étoit encore sur les bans de la Faculté: » thése, *dit agréablement* » *M. de Fontenelle*, dont le stile & l'érudition furent généralement admirez, & les préceptes » fort peu suivis. „ *Eloge de M. Berger.*

Le flot au même instant couvre & fuit le rivage.

Selon que les objets sont vifs ou languissans,
Admises au cerveau par l'organe des sens,
Leurs traces, dans l'esprit stables ou passagéres,
Font des impressions profondes ou légéres.
De-là tous ces tableaux de la mémoire exclus,
Ou de qui nous n'avons qu'un souvenir confus.
De-là tous ces tableaux dont l'immortelle empreinte
Triomphe du tems même, & brave son atteinte.
Ainsi, fades Ecrits, dont on fut ennuyé,
De vous, tout, jusqu'au titre, est souvent oublié.
Ainsi, tendres adieux d'une mere expirante,
Dans son fils votre idée à jamais est vivante.

Tels sont de la mémoire & l'essence & le prix.
Que ces riches trésors de l'homme soient cheris.
Oui, cette faculté, qui veut de la culture,
Est un des plus beaux dons qu'accorde la nature.
Miroir universel, elle nous rend présens
Les siécles reculés, les grands événemens,
Tous les faits consacrés dans la Fable & l'Histoire.
Le savant quelquefois lui doit toute sa gloire.
Ses trésors cependant ne sont qu'un embarras;
Lorsque le Jugement ne la dirige pas.

CE jugement * qu'est-il? Ce sens droit & solide,
Qui discute, compare, examine, décide;
Et qui n'établissant que des principes vrais,
Par l'organe du goût prononce ses arrêts.

Miroir universel. On peut voir dans les confessions de S. Augustin [*lib.* 10.] un magnifique éloge de la mémoire, & une ample analyse de ses différentes opérations, que le saint Docteur confond cependant en quelques endroits avec les opérations de l'entendement *pur*.

* Le jugement, ses attributs.

C'eſt cette raiſon ſaine, exacte, vigoureuſe,
Qui luit d'une clarté ſagement lumineuſe,
Qui régente l'eſprit dans ſes productions,
Et de l'homme, en tout tems, regle les actions.
Trop heureux l'Ecrivain dont un guide ſi ſage
Gouverne le génie, & dirige l'ouvrage!
Méthodique, il lui dicte un plan judicieux.
Il lui fait rejetter les écarts trop fougueux,
Les tours entourtillés, les figures outrées,
Les faux-brillans, l'enflure, & les beautés plâtrées,
Ces riens ingénieux. avec art façonnés,
Tous ces termes nouveaux, ſouvent enfans mort-nés:
Lieux communs d'une maigre & fauſſe Rhétorique.
Dedaignant ces atours, ſon auſtère Logique
N'admet que le vrai beau, l'ordre & l'enchaînement,
Du ſimple & du pompeux le rare aſſortiment,
Cette force de ſens, cette hauteur d'idées,
Propres au ſeul génie, à lui ſeul accordées.
L'imagination offre-t-elle à ſes yeux
De ſon feu petillant l'éclat preſtigieux?
Il change ces ardents en réelle lumiere,
Son allure éfrénée en marche réguliere.
Sa mâle auſtérité ne proſcrit point les fleurs;
Mais il choiſit, varie, aſſortit leurs couleurs.
Avec gout, ſobrement elles ſont diſpenſées,
Et dans leur lieu précis heureuſement placées.
O ſublime Orateur, défenſeur du Milon,
Lui-même, en la tribune, il parloit ſous ton nom:
Et toi, rival d'Homére, ô Cygne de Mantoue,
Tu lui dois l'ordre & l'art dont l'univers te loue.
Offrons le jugement ſous de plus nobles traits,
Et voyons-le aux humains prodiguer ſes bienfaits.
En vrai Légiſlateur il ſert la République;
Dans le ſein des cités, prévoyant, il s'aplique
A maintenir la paix, & l'ordre, & le repos.
Loin d'elles ſa Prudence écarte les fleaux:
Sa vigilance active entretient l'abondance;

De Themis, au Sénat, il régle la balance.
Mais son plus noble champ c'est le Conseil des Rois.
Minerve, ta sagesse y parle par sa voix.
Ses avis décidant de la paix, de la guerre,
Font présenter l'olive, ou lancer le tonnerre.
Je le vois dissiper d'anciennes erreurs,
Proscrire les abus, & réformer les mœurs.
De l'ordre ami constant, son exacte justesse
Condamne écarts, travers, aveuglement, foiblesse,
Tout ce que la raison désavoue & dément.
Nul mortel avec lui n'est fat impunément.
O comble de faveurs! A l'homme qui s'égare
Son utile flambeau sert de guide & de phare.
Par son heureux secours que d'écueils évités,
D'orages prévenus, de périls écartés!
La vie est une mer sans relâche agitée.
Notre nef par les flots est souvent emportée.
Le jugement la guide, & malgré leur éfort,
Ce Pilote prudent la conduit dans le port.
Trop heureux les mortels, s'ils n'étoient point rebelles
A ses sages leçons, à ses avis fidéles!
Mais, plus fort que sa voix, un penchant trop fatal
Les séduit, les maîtrise, & les entraîne au mal.
Tel est même souvent leur aveugle délire,
Qu'aprobateurs du bon, ils préférent le pire.

Qu'aprobateurs du bon. » *Video meliora proboque* : » *deteriora sequor*, dit Médée dans Ovide [*Met. liv.* 7.] &, si à la suite d'un Auteur profane, il est permis de citer un Ecrivain sacré, c'est aussi ce que dit S. Paul en parlant de lui-même : » *Non enim quod volo bonum, hoc ago* : » *sed quod odi malum, illud facio.* » *Ad Rom. cap.* 7. *v.* 15. Maxime qui établit les contradictions du cœur de l'homme dans le moral,

CE * choix eſt l'acte pur de notre volonté.
L'Homme en tout ce qu'il fait n'eſt point néceſſité.
Il eſt né libre, & Dieu par un decret ſuprême,
Laiſſe à ſa volonté, maitreſſe d'elle-même,
Le pouvoir de choiſir ou le bien, ou le mal,
Choix déciſif, pour lui ſalutaire, ou fatal.
Ainſi donc, à ſon gré, l'ame ſe détermine.

& qui eſt rendue ſi heureuſement dans ces vers du plus grand de nos Poëtes :

Hélas en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, & n'accomplis jamais.
Je veux : mais ô miſere extrême :
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.
Racine, Cant. 3.

* Le libre arbitre.

Il eſt né libre. La liberté de l'homme eſt une vérité inconteſtable, fondée ſur la foi, & dont nous trouvons la preuve dans l'acte de notre volonté agiſſant même phiſiquement. Ce dogme, qu'il eſt ſi glorieux à l'Etre penſant de ſoutenir, eſt formellement établi en pluſieurs endroits de l'Ecriture, mais ſur-tout dans l'Eccléſiaſtique. Voici le paſſage. » *Deus ab initio conſtituit hominem, & reliquit illum in manu conſilii ſui.... Appoſuit tibi aquam & ignem. Ad quod volueris porrige manum tuam. Ante hominem vita & mors, bonum & malum. Quod placuerit ei, dabitur illi.* » Cap. 15. v. 14. & ſeq. La liberté de l'homme peut-elle être plus expreſſément marquée ? Luther & Calvin, qui ont tâché de la détruire pour élever ſur ſes ruines le *Prédeſtinatianiſme*, étoient intérieurement, & malgré eux, convaincus de tout ſon pouvoir. Enfin tout ce que le libre arbitre a de contentieux, c'eſt ſon accord avec la grace, & en effet c'eſt bien là qu'il faut s'écrier. *O altitudo !*

D'un ou d'autre côté, ſouveraine, elle incline,
Quand & comme elle veut, ſe porte vers l'objet,
Et de ſa volonté ſes actes ſont l'effet.
Telle eſt ſa liberté, qu'e le tient de Dieu même.
1 Qui dit qu'elle eſt eſclave, ah ! qu'il ſoit anathême.
Mais ſi tout établit ſa noble liberté,
Tout établit auſſi ſon immortalité.

L'AME *, ce ſoufle actif, cette ſubſtance pure,
Ateſte hautement ſa céleſte nature.
Elle eſt ſpirituelle, & ne mourra jamais.
Tout l'offre à ma raiſon ſous les plus nobles traits.
Elle penſe : elle juge : elle ſait ſe connoître,
Sublime s'élancer vers l'auteur de ſon être,
Adorer ſa puiſſance en tout ce qu'elle voit,
Le benir tendrement des biens qu'elle en reçoit.
Faite pour aimer l'ordre, à l'ordre elle eſt fidele.
Quels rares attributs elle raſſemble en elle !
Amour du vrai, grandeur, ſublimes facultés,
Deſir de tout ſavoir, lumineuſes clartés,
Uſage illimité de cette raiſon ſaine
Qui la fait opérer, & vers le bien l'entraîne:
Et la perfection de ces dons précieux,
Dans ce ſéjour terreſtre eſt voilée à nos yeux.
Un ** être ſi parfait, & qui par ſon eſſence
N'eſt que vie & chaleur, lumiere, intelligence,
Dans la nuit du néant doit-il être plongé,
Quand des liens du corps il ſera dégagé ?
Loin de cette fauſſe idée, à l'ame injurieuſe.
Son immortalité n'eſt pas moins douteuſe.
Tout parle en ſa faveur, & ſon activité,

---

1 *Si quis dixerit liberum hominis arbitrium... non poſſe diſſentire, ſe velit : ſed velut inanime quoddam, nihil omninò agere, merèque paſſivè ſe habere, anathema ſit.* Conc. Trid. ſeſſ. 6. can. 4.

* La ſpiritualité, & l'immortalité de l'ame.

** Preuves morales de ſon immortalité.

Tout parle en ſa faveur : L'activité de l'eſprit, ſa grandeur dans l'invention des Arts & des Sciences, le ſouvenir du paſſé, les vues dans

Et les arts découverts par sa sublimité,
L'infini qu'elle embrasse, & ces élans de flamme
Vers l'être de mon être, & l'ame de mon ame.
1 Non, je ne croirai point, ô Moteur souverain,
Que ta sagesse ait mis vainement dans mon sein,
D'un bonheur éternel l'attente & le présage,
La soif d'un nom célébre & vivant d'âge en âge,

---

l'avenir, prouvent, suivant Ciceron, que l'ame ne peut être mortelle. » *Sic mihi persuasi, sic* » *sentiò, cùm tanta celeritas animorum sit, tanta* » *memoria præteritorum, futurorumque providentia,* » *tot artes, tantæ scientiæ, tot inventa, non posse* » *eam naturam quæ res eas contineat esse mortalem.* » De Senect. Quelle est la force de la conviction intime de l'immortalité de l'ame, puisque les Payens éclairés par les seules lumieres naturelles, & sans le secours de la Révelation, n'ont point douté de cette vérité importante qui comme Cicéron dit ailleurs, étoit consentie de tous les Peuples! » *Permanere animos arbitramur consensu* » *nationum omnium.* « L'Elisée & le Tartare séjour qu'ils assignoient aux ames après la mort, prouvent qu'ils croient l'ame immortelle, & même qu'ils attendoient des récompenses ou des châtimens dans une autre vie.

1 *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Aug. Lib. 1. cap. 1.

La soif d'un nom célébre. Saint Evremont a mis au rang des plus fortes preuves de l'immortalité de l'ame, le desir si naturel à l'homme d'éterniser sa mémoire. » La preuve, *dit-il*, la plus » sensible que j'aye trouvée de l'immortalité de » l'ame, c'est le desir que j'ai de toujours être. « Un passage de Cicéron va servir, pour ainsi dire, de commentaire à ce texte un peu enveloppé. Voici ce qu'il dit dans le plus moral de ses Ouvrages philosophiques, & dont Messieurs Bouhier & d'Olivet ont donné une si belle Traduction: » *Quid procreatio liberorum, quid propaga-* » *tio nominis.... quid ipsa sepulcrorum monu-* » *menta, quid elogia significant; nisi nos futura* » *etiam cogitare?* » Tuscul. disp. lib. 1.

Ce desir d'une paix qu'en vain je cherche en moi,
Que mon cœur inquiet ne peut trouver qu'en
Toi.
Tout m'assure à l'envi qu'à son principe unie,
Mon ame doit joüir d'une immortelle vie,
Et d'un torrent de biens s'enivrant à longs traits
T'adorer, te benir, & t'aimer à jamais.
C'est pour ces grands objets que tu lui donnas
l'être.
Ta sagesse à ces traits peut-elle mieux paroître?
J'entends du vertueux les trop justes clameurs:
Je suit, dit-il, en proie aux plus cruels malheurs,
Tandis que le méchant, ivre de sa puissance,
Coule des jours heureux au sein de l'opulence.
Vaine idole du sage, ô stérile vertu,
Que gagné-je à te suivre, & de quoi nous sers-tu?
Juste, étoufe ta plainte : un Dieu, juge équi-
table,
Cite à son tribunal l'innocent, le coupable,
Et tombant l'un & l'autre au pouvoir de la mort,
Ce Dieu, n'en doute point, éternise leur sort.
Sa main du vertueux couronne l'innocence,
Et punit du pervers la coupable licence.
Les peines, les combats exercent la vertu,
Et l'honneur du triomphe au seul vainqueur est
dû.
La palme qu'elle attend seroit peu digne d'elle,
Si sa possession n'étoit pas éternelle.
Départir un bonheur qui ne doit point cesser,
C'est, ô suprême Arbitre, en Dieu récompenser,
Et c'est-là cette vie éternelle en durée,

---

num. 14. En effet, nous ne pouvons donner l'être à nos enfans, nous ne pouvons faire des actions héroïques, produire d'excellens écrits, élever de superbes monumens & les charger d'inscriptions, sant un secret desir, ou tout au moins une velléïté de laisser par-là un nom après nous. Or ce desir ou cette velléïté que l'ame forme, ne sont-ils pas comme une expression de l'immortalité de son Etre?

Que ton *.Verbe a promis de sa bouche sacrée.
Cette immortalité dont je ne puis douter,
La Physique à la Foi s'unit pour l'atester.
L'ame **, cette substance active, indivisible,
N'éprouve point le sort de l'être destructible,
Ne sont point, comme lui, dans le sein de la mort.
Dans leur nature propre, il n'est aucun rapport.
En est-il en effet, entre un être qui pense,
Qui juge & réfléchit, qui sonde son essence,
Et cet être étendu, privé de sentiment,
Que le tems par degrés détruit à tout moment ?
L'un, composé grossier, altérable matiere,
1 De la poussiére issu devient encor poussiére.
L'autre, pur, simple, actifs, n'occupant point de lieu,
2 Retourourne impérissable, à son principe, à Dieu.
L'ame n'est point mortelle : un 2 dogme sacrilege

---

* Matth. c. 19. v. 29.
** Preuves Physique.
1 *Et revertatur pulvis in terram suam undè erat.* Eccl. c. 12. v. 7.
2 *Et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* Ibid.

L'ame n'est point mortelle. Cette vérité si consolante pour un Chrétien : & qui a fait dire à un payen même : ,, *Juvabat me de æternitate ani-* ,, *marum quærere, imò mehercule credere.* [*Senec Epist.* 102.] Cette vérité dis-je, a brillé au milieu des ténébres du Paganisme. Elle a été reconnue par la plus saine partie des Philosophes de l'antiquité : mais celui qui en a été le plus fortement persuadé, c'est Socrate. Platon, ce disciple qui lui a fait tant d'honneur, nous a conservé dans le Dialogue qui a pour titre le *Phédon*, le dernier entretien que ce grand homme eut avec ses amis, quelques heures avant sa mort, & qui roula sur l'immortalité de l'ame. C'est dans ce Dialogue que Socrate expose les raisons les plus propres à prouver que l'a-

Veut en vain lui ravir le noble privilége
De survivre à ce corps, son indigne prison.
Un sentiment intime exclud jusqu'au soupçon.
Oui, dans mon cœur s'eléve un cri de la nature,
Un cri consolateur qui me flate & m'assure
Que cette ame que Dieu du néant fit sortir,
Le néant dans son sein ne peut point l'engloutir.
Dans les corps composés que dissout l'Alchimiste,
La forme périt seule, & la substance existe.

---

me est immortelle, & qu'il réfute comme par avance, toutes les objections qu'Epicure devoit faire dans la suite contre sa spiritualité.

1 Le Matérialisme.

Le néant dans son sein. Pour éviter la prolixité, je ne rapporte point ici une foule d'autorités qui prouvent toutes que l'ame ne sauroit physiquement être *annihilée*. Il est vrai que Dieu, par un acte de sa volonté, peut l'anéantir : mais j'oserai dire qu'il ne seroit pas dans l'ordre moral que Dieu le voulût. L'ame de l'aveu de tous les Théologiens, doit être nécessairement ou récompensée, ou punie. Or son anéantissement excluroit le châtiment ou la récompense.

La forme périt seule. L'Alchimiste peut bien dissoudre les corps composés, & les convertir en substances élémentaires : mais son dissolvant le plus fort, son feu le plus violent ne sauroit venir à bout de détruire leur nature. Cette destructibilité est aussi impossible, que son art est illusoire. Les parties sabloneuses des corps dissous sont toujours du sable. Les parties métaliques sont toujours du fer ; du cuivre, &c. Voyez l'Histoire de l'Académie des sciences [*an* 1734. *pag.* 55.] au sujet d'une épreuve opiniâtre, & sans succès : que le grand Boërhave fit sur le Mercure. Enfin, pour citer une preuve plus simple, & dont les yeux philosophiques sont journellement témoins, le bois que le feu

Rien n'eſt anéanti dans la nature : hé quoi !
L'ame ſeule ſeroit ſouſtraite à cette loi ?
L'anéantiſſement ſeroit tout ſon partage ?
Ah ! le penſer, grand Dieu, c'eſt te faire un outrage.
C'eſt dégrader ta gloire, & mon être : oui, je doi
Etre heureux, impaſſible, immortel comme Toi.
Mon ame doit un jour de ſes fers affranchie,
Briller de ta ſplendeur, & vivre de ta vie.
De l'Athée aveuglé le ſyſtême impoſteur
Tâche en vain de détruire un eſpoir ſi flatteur.
Qu'il tremble, en s'appuyant ſur ſon dogme execrable.
Qu'il tremble : il n'eſt pas loin ce jour épouvantable,

---

conſume n'eſt point détruit. Sa forme périt ; mais il exiſte dans la fumée qui eſt la partie ſpiritueuſe, dans la ſuie qui eſt la partie huileuſe, dans la cendre qui eſt la partie terreſtre.

Rien n'eſt anéanti dans la nature. Non ſeulement un corps mixte ne peut être anéanti, mais encore il n'y a pas le plus délié rayon de lumiere qui puiſſe l'être Phyſiquement. A quelque épreuve que le priſme s'éforce de le mettre, il ſe montre toujours, il exiſte, & [ce qui ne prouve pas moins l'immutabilité de ſa nature] il eſt toujours rouge ſi le rayon eſt rouge, toujours bleu ſi le rayon eſt bleu, &c. L'indeſtructibilité phiſique d'un corps mixte, & même d'un corps elémentaire, me paroît un argument des plus plus forts en faveur de l'immortalité de l'ame : car ſi ce corps élémentaire, qui a néceſſairement des parties, ne peut abſolument être détruit, l'ame qui n'en a point ne peut à plus forte raiſon être détruite, & par conſéquent elle eſt immortelle. „ *nec ſecerni, nec dividi, nec* „ *diſcerpi, nec diſtrahi poteſt, nec interire igitur.* „ *Tuſcul. diſp. lib.* 1. *num.* 29.

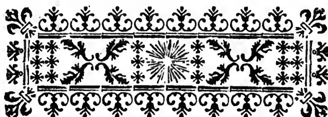
Où

Où t'implorant, Seigneur, pour être anéanti,
Dans son triste souhait il sera démenti.
C'est dans un lieu d'horreur, affreux à la pensée,
Que vers toi s'élançant, & par Toi repoussée,
Parmi le desespoir, les pleurs, les hurlemens,
De ta juste vengeance éternels instrumens,
Son ame éternisée expiera son blasphême.
Ces tourmens lui sont dûs : oui, ta justice même
Doit rendre dans ces lieux la peine du pécheur
Eternelle en durée, infinie en rigueur.
Arme ton bras, grand Dieu! tonne, éclate, foudroye.
Que sur l'impie altier ton courroux se déploie:
Ou plutôt par pitié dissipant son erreur,
Pour déciller ses yeux, parle au fond de son cœur.



SOMMAIRE
DU
SEPTIÉME CHANT.

DEFINITION de la raison telle qu'elle étoit dans l'état d'innocence. Don du Créateur, destinée par lui à éclairer l'Homme & à le guider, elle ne peut être par sa nature une source d'erreurs & d'égaremens. La chûte de l'homme, unique cause de l'impuissance de la Raison. Tableau des funestes effets de la désobéissance du premier Homme. Obscurcissement des lumieres de l'Esprit. Corruption du Cœur. Naissance des Passions. Que l'amour-propre les produit. Tableau des passions en général. Leur empire tyrannique. La raison tâche vainement de nous en affranchir. Forcée à ceder, elle est elle-même subjuguée. Misére de l'Homme dans l'état de la nature corrompue. Mission d'un Dieu réparateur. Triomphe du Chrêtien sur les passions. L'Homme considéré en tant que membre de la société civile. Définition de la société. Etablissement des Loix. Tableau des désordres qui regnent dans la société, & dont les Passions sont l'origine. Qu'il y a des Passions qui tournent au bien de la société, lorsque la raison les réprime. L'invention des Arts & des Sciences, preune naturelle de la grandeur de l'Esprit humain, tout borné qu'il est. Avantages que la société retire de leur culture. Devoirs de l'Homme à l'égard de l'Homme. Portrait du Sage, vrai Citoyen. La recherche du Bonheur, mobile & fin de toutes les actions de l'Homme. Tableaux du faux bonheur. Essence du vrai bonheur. La Modération des desirs le procure, mais la Réligion seule peut les modérer en épurant le cœur. Que le Bonheur passager de l'Homme n'est qu'un foible écoulement du Bonheur sans fin pour lequel il a été créé, & dont il jouira, s'il se fait constamment un devoir d'être utile à l'Homme, d'observer la Loi, de craindre & d'aimer Dieu.



LA GRANDEUR DE DIEU *DANS LES MERVEILLES* DE LA NATURE, *POEME.*

SEPTIEME CHANT.



Ans l'homme il reſte à peindre
un être raiſonnable,
Avide du bonheur, par attrait ſociable,
Fait pour reſpecter l'ordre & pour
s'y conformer,
Pour pratiquer le bien, enſemble & pour l'aimer :
Etrange composé de grandeur, de baſſeſſe,
De vices, de vertus, de force & de foibleſſe,
Domtant les paſſions, par elles dominé;
Doué d'un eſprit vaſte à la fois & borné;
Ardent dans le deſir, las de la jouiſſance;
Orgueilleux, & rampant : tel eſt l'être qui
penſe.

La raiſon, ce tréſor ſi cher, ſi précieux;
De tous ſes attributs eſt le plus glorieux.
Noble préſent du Ciel, elle eſt par ſa nature;
Une ſource de biens intariſſable & pure.
Elle eſt, dans ſon principe, un ſage conducteur
Qui doit nous écarter des ſentiers de l'erreur.
Dieu, la faiſant du vrai l'organe invariable,
De tromper, d'égarer la rendit incapable,
Lui donna ſagement pour regle l'équité,
Pour but l'ordre moral, pour loi la vérité.
Telle tous les mortels en naiſſant la reçoivent.
Telle unanimement, les Sages la conçoivent,
Non comme un don fatal, ſouvent pernicieux,
Non comme un vil Flateur, Sophiſte captieux,
De nos égaremens l'auteur, ou le complice,
Et qui, couvrant de fleurs le bord du précipice,
Ouvre en traître l'abîme, & le ferme ſur nous.
Cette raiſon dont l'homme eſt ſi cher, ſi jaloux,
Devroit, pour ſoutenir ſon caractère auguſte,
Corriger ſes défauts, le rendre bon & juſte,
Lui faire maîtriſer en ſuperbe vainqueur,
L'eſſain des paſſions qui regnent dans ſon cœur:
Et mettant à profit juſqu'à ſes fautes même,
L'élever par dégrés à la vertu ſuprême.
Que lui ſert fort ſouvent ſon flambeau radieux,
Pourquoi, ſans l'éclairer, brille-t-il à ſes yeux?
Ou, foible crépuſcule & douteuſe lumiere,
L'éclaire-t-il à faux dans ſa triſte carriere,
Pareil à ces ardents dont les volages feux
Sont un guide infidéle, & même dangereux?
D'un contraſte qu'admet la céleſte juſtice,
Expoſons l'origine, & que l'homme gémiſſe.

Le pere des humains, contre Dieu revolté,
A fait tout le malheur de ſa poſtérité.
Au moment qu'infracteur d'une loi reſpectable,
Il écouta la voix d'une épouſe coupable,
Sur ſa tête il vit fondre un déluge de maux.
Il ne peut ſe nourrir qu'à force de travaux.
Tout juſqu'aux élémens, lui déclara la guerre.

La douleur & la morr envahirent la terre.
Il vit fuir loin de lui l'innocence & la paix.
Du remords déchirant il ressentit les traits.
Son cœur, de son forfait la premiere victime,
Tomba de piége en piége, & d'abîme en abîme.
Le jour de la raison dès-lors fut obscurci :
1 Le cœur fut corrompu, l'esprit fut retreci.
Pour consommer nos maux, les passions naquirent.
Dans le monde en torrent elles se répandirent.
Leur cohorte fougeuse assaillit notre cœur.
Il céda sans combattre à leur éfort vainqueur.
Sous leur joug rigoureux le lâche osa se plaire.
De ces tyrans cruels l'amour propre est le pere.
Le desir d'être heureux, desir illimité,
Par lui seul est conçû, par lui seul enfanté.
Sans cesse il nous remplit, & nous vuide san cesse
De joie & de douleur, de haine & de tendresse:
De nos penchans divers est l'ame, le moteur ;
Et, souverain du monde, a pour thrône le cœur.
Que cet amour abonde en bizarres caprices !
Par quels détours subtils, avec quels artifices,
Cet adroit imposteur, plein d'attraits seduisans,
Sait cacher l'homme à l'homme, & surprendre ses sens !
Tantôt il offre aux yeux l'image éblouissante

Le cœur fut corrompu. M. Paschal prouve fortement que l'homme est déchu de l'état de perfection dans lequel il avoit été créé. „ Si l'homme, *dit-il*, n'avoit jamais été corrompu, il „ jouiroit de la vérité & de la félicité, & si „ l'homme n'avoit jamais été que corrompu, „ il n'auroit aucune idée ni de la vérité, ni „ de la béatitude. Mais nous avons une idée „ du bonheur, & ne pouvons y arriver : nous „ sentons une image de la vérité, & ne possédons que le mensonge ; & par-là il est manifeste que nous avons été dans un degré „ de perfection, dont nous sommes malheureusement tombés. *Pensées*, *chap*. 3.

Des exploits éclatans que la valeur enfante ;
Et traînant aux combats des guerriers inhumains,
Fait d'un fier Attila le fléau des humains.
Tantôt, insinuant, fort par notre foiblesse,
Il pénétre le cœur de la plus douce ivresse.
Des desirs satisfaits renaissent les desirs.
Il semble l'absorber dans le sein des plaisirs.
Puis, cruel, il le livre à cette phrénésie,
Par ses propres soupçons reproduite & nourrie.
Ici, l'interêt vil nous parle par sa voix.
Je l'entends qui prescrit ses mercenaires loix.
L'homme avide obéit : il vole sur les ondes ;
Il va de leurs trésors dépouiller les deux mondes.
Là, d'un nom spécieux colorant sa noirceur,
Du venin de l'envie il infecte le cœur.
Il l'abreuve de fiel, le nourrit d'amertume,
Dans ses tristes accès lentement le consume,
Et pour mieux l'accabler, lui fait voir ses rivaux,
Par de plus grands succès couronnant leurs travaux.
Plus loin, il fait briller un glaive sanguinaire.
Il excite à venger un afront arbitraire,
Fait porter sur l'aréne une fausse valeur,
Et transforme un Achille en vil gladiateur.
Voilà les passions que l'amour-propre enfante :
Race digne de lui, hautaine & turbulente.
Le cœur est le jouet de ces fiers ennemis.
Il est à leurs fureurs en esclave soumis.
De leur fatale guerre & victime, & théatre,
Pour l'entre-déchirer, je les vois se combattre,
La proie est disputée, & les flots agités
Sont, sur les vastes mers, cent fois moins irrités.
Ces tyrans, sans combat, tour à tour l'asservissent,
Par mille lâchetés tour à tour l'avilissent,
Et pour comble d'oprobre, accablé sous ses fers,
Sa honte, son malheur, ses tourmens lui sont chers.
La raison veut briser ses indignes entraves,
Veut arracher au joug le plus vil des esclaves.

Empressée, elle accourt, & prompte à l'assister,
Lui tend la main : l'ingrat ose la rejetter.
Lasse d'offrir en vain un secours qu'il dénie,
Elle fuit, & le livre à son ignominie,
Toujours prête pourtant à revenir à lui,
S'il veut dans sa misére, implorer son apui.
Homme, dans ce tableau reconnois ton image.
Ton avilissement, tes maux sont ton ouvrage.
Cesse, dans tes clameurs, d'accuser la raison,
Ne dis plus que du ciel elle est un triste don,
Qu'elle voile à tes yeux, ou farde tes foiblesses,
Emousse du remords les pointes vengeresses,
T'étourdir lâchement sur tes honteux excès,
Des passions enfin fomente les accès.
Ouvre les yeux : connois ton injustice extrême.
Qui flétrit la raison? Qui l'obscurcit? Toi-même.
Oui, du fond de ton cœur aux passions livré,
De la soif des faux biens toujours plus devoré,
S'élevent chaque jour des vapeurs ténébreuses,
Qui cachent ses clartés, vainement lumineuses.
Telle, sortant du fond de ses marais bourbeux,
Repaire des serpens, d'insectes venimeux,
La vapeur qui s'éleve au haut de l'atmosphere,
Du soleil bienfaisant obscurcit la lumiere.
En osant pervertir ses nobles attributs,
Nous l'empêchons, en nous, d'enfanter des vertus.
L'homme, lâche sujet de cette auguste Reine,
Se soustrait à ses loix, la détrône & l'enchaîne:
Aux fieres passions contrainte d'obéir,
Sa noblesse lui reste, & ne peut se trahir.
Grand Dieu, tu vois ainsi ton plus parfait ouvrage,
L'homme, que tu formas à ton auguste image,
Deshonorer son être, avilir sa raison,
De la coupe d'erreur avaler le poison,
Des sens, des passions esclave volontaire,
A lui-même étranger, à lui-même contraire :
Tu le vois ; mais l'ingrat a violé ta loi :
Dès lors, en criminel, rejetté loin de toi,
Déchu par son forfait de sa grandeur premiere,
Il a honteusement rampé dans la poussiere.
Un foible crépuscule à ses regards à lui.

Plaisirs purs, douce paix, vrai bonheur, tout l'a fui.
Dépouillé de ses endroits au céleste héritage,
L'enfer est devenu son horrible partage....
Mais le ciel attendri désarme sa rigueur.
Un Dieu descend: la terre enfante son Sauveur.
Le Juste se revêt de toutes nos miseres.
Il satisfait pour nous au crime de nos Peres.
Il meurt : c'est par son sang que l'homme est racheté,
Qu'il recouvre sa gloire, & sa félicité.
La Loi de CHRIST l'éleve au-dessus de lui-même.
Passions, il combat votre pouvoir suprême.
Secouru par la grace, il brise son lien.
Le vieil homme est détruit, & je vois le Chrétien.
Ce Chrétien, composé de force & de foiblesse,
S'observe avec rigueur, sur lui veille sans cesse.
Il livre dans son sein des combats éternels.
Sa vie est un tissu d'éforts continuels,
D'assauts renouvellés, de victoires douteuses,
Victoires pour son cœur d'autant plus douloureuses,
Qu'il lui faut triompher d'un ennemi qui plaît,
Qu'il chérit malgré lui, tout odieux qu'il est.
Il s'honore & gémit du succès de ses armes,
Et souvent ses lauriers sont arrosés de larmes.
L'homme, de ces éforts, tire un lustre nouveau.
Plus la palme a couté, plus le triomphe est beau,
Et la gloire qui naît de la vertu sublime,
Ne fut jamais le prix d'un cœur pusillanime.
Ainsi ces passions dont on est déchiré,
Dont par la seule mort le sage est délivré,
Sont des tyrans cruels, & des monstres terribles.
Mais ces fiers ennemis ne sont pas invincibles.
Leur germe renaissant ne peut être étoufé,
Mais d'elles le Chrétien a souvent triomphé.
Si tu permets, grand Dieu, que leur puissance altiere,
Sur son cœur né sensible, agisse toute entiere;
C'est pour aiguilloner son oisive vertu.
Sans cesse le penchant doit être combatu.
Telle dans ses decrets, ta bonté tutélaire

Permet aux aquilons de troubler l'atmoſphére :
Par leur ſouffle orageux s'il n'étoit agité,
Trop long-tems dans le calme, il ſeroit infecté.

L'HOMME * eſt un ſouverain : la terre eſt ſon empire.
Tout le craint, le reſpecte : à ſes vœux tout conſpire.
Sur tous les animaux il étend ſon pouvoir.
Son ſceptre, c'eſt ſa force,& ſes loix,ſon vouloir.
C'eſt pour nourrir ce Roi,que la terre,que l'onde,
Que toute la nature eſt active & féconde,
Et ſur quelques objets qu'il attache les yeux,
Fier,jaloux de ſes droits,il ne voit en tous lieux,
Qu'eſclaves empreſſés, ou qu'êtres ſalutaires,
De ſes divers beſoins conſtamment tributaires.
Mais ſi tout eſt pour l'homme un tribut de bienfait,
Si, dans cet univers, pour lui ſeul tout eſt fait,
L'homme eſt fait à ſon tour pour ſervir ſon ſemblable ;
Il lui doit en tous tems un apui ſecourable.
L'être ſuprême en nous a pris ſoin de former
Le plaiſir d'être utile, & la douceur d'aimer ;
Et ces deux facultés, de nos cœurs ſouveraines,
De la ſociété ſont les plus fortes chaînes.
Cette ſociété qu'eſt-t-elle ? Un vaſte corps,
Un aſſemblage heureux de différens reſſorts,
Qui, mûs avec l'adreſſe à la prudence unie,
Compoſent un *enſemble* où regne l'harmonie.
C'eſt d'états, d'intérêts, d'eſprits, de goûts, d'humeur,
D'opinions, de loix, de coutume des mœurs,
Une marche biſarre, en contraſte féconde,
Qui varie & la face & la ſcène du monde :
Des membres de ce corps,les uns ſont Plébeyens,
Et par leur induſtrie utiles citoyens.
Les autres, nés d'un ſang célébre dans l'Hiſtoire,
De l'Etat ſont le bras, le conſeil & la gloire.

* L'homme conſidére en tant que membre de la ſociété civile.

Les uns (tels sous LOUIS sont les heureux François)
Soumis, mais noblement, obéissent au Rois;
Les autres, ennemis du pouvoir despotique,
Suivent indépendans, l'état démocratique,
Ou rassemblent chez eux trois pouvoirs différens,
Celui du Souverain, ceux du Peuple & des Grands,
Des aquilons*fougueux les bruyantes haleines
Agitent moins les flots sur les humides plaines,
Que l'envie, & la fraude, & la cupidité,
La haine, la vengeance au bras ensanglanté,
N'agitent les esprits de ce corps politique,
Dans ses vastes desirs trop souvent phrénétique.
C'est pour les réprimer que les législateurs,
De l'univers naissant sublimes précepteurs,
Etablirent les loix, & prirent pour modéle
L'intime sentiment de la loi naturelle,
De cette auguste loi, que l'être créateur
Grava de son doigt même au fond de notre cœur,
Et dont le grand précepte & l'ordre invariable,
C'est d'être bon & juste, & d'aimer son semblable.
Pour contenir le crime, à la sage Thémis
Le glaive & la balance ainsi furent remis.
Elle frape. Mais quoi? Ses coups les plus terribles
Trouvent au repentir des cœurs inaccessibles.
Le châtiment éfraye, & ne corrige pas.
Le crime en vain puni, marche encore à grand pas.
Du même front d'airain, la licence éfrénée
Insulte la pudeur au cris abandonnée.
L'avide usurpateur dévore l'orphelin.
L'homme léve son bras sur l'homme, & dans son sein
Plonge tranquilement un poignard homicide.
L'opresseur fait gémir l'innocence timide.
La calomnie à l'ombre épanche son poison,
L'amitié fausse ourdit sa noire trahison.

---

* Etablissement des Loix.

L'artiſan d'une chûte, à la Cour ſi commune,
Sur d'illuſtres débris éléve ſa fortune.
C'eſt ce fond de noirceur & de perverſité,
Qui bleſſe la raiſon, flétrit l'humanité,
Et fait de l'univers un repaire ſauvage,
Du repaire des Ours trop reſſemblante image.
Des ſeules paſſions naît ce déſordre affreux :
Aſſerviſſant notre ame à leurs accès fougueux,
Elles dégradent l'homme, & banniſſent du monde
Cette douce harmonie en mille biens feconde.
Tel le ſouffle bruyant des fiers tyrans des airs
Trouble le calme heureux qui regne ſur les mers.
Comme lui, leur ivreſſe excite des orages,
Preſque toujours ſuivis de funeſtes naufrages.
Si l'homme ſecouoit leur joug impérieux,
Libre, calme, content, l'homme ſeroit heureux.
La terre, des diſcords, des forfaits tributaire,
De la paix, des vertus ſeroit le ſanctuaire.
Nous coulerions nos jours au ſein du vrai bonheur.
N'allons pas toutefois, trop rigide * cenſeur,
De toute paſſion interdire l'uſage.
Troubler l'ordre, il eſt vrai, nuire eſt leur apanage :
Mais leur funeſte empire, avec ſoin mitigé,
Peut ſervir l'univers, ſous leurs drapeaux rangé.
Tel ce ** reptile impur au venin redoutable
Eſt un fier aſſaſſin : mais un art favorable
Le change en ſpécifique, & ſon heureux ſecours
Me rappelle à la vie, & prolonge mes jours.
Otons les paſſions : un ſommeil léthargique
S'empare des eſprits dans l'ordre politique.
L'homme attiédi, glacé, de langueur abatu,
N'a, pour agir, ni nerfs, ni force, ni vertu.
C'eſt ainſi que le feu, ſi prompt à ſe répandre,
Dépourvû d'aliment, languit; meurt ſous la cendre.
Le jeu des paſſions donne au cœur, à l'eſprit,
Une active chaleur qui ſeul les nourrit.
Leur aſcandant qu'on régle, a pour objet unique

---

* Utilité des paſſions réprimées.
** La Vipere.

L'intérêt général, & sert la République.
La gloire fait voler le Guerrier au combat :
Nous devons à *Villars* le salut de l'Etat.
L'ardente soif de l'or fait braver les naufrages :
Les richesses de l'Inde inondent nos rivages.
L'ambition éléve un mortel vertueux :
D'Amboise est presque Roi : les peuples sont heureux.
Ainsi les passions, ces monstres redoutables,
Malgré le préjugé, sont souvent favorables.
Par elles, des humains les nœuds sont reserrés :
Par elles, au bonheur ils montent par degrés.
Leur voix appelle au loin la gloire, & l'industrie.
L'ame, à ce cri perçant, sort de sa léthargie.
Elle veut être émûe, est sentir & son sort.
L'inaction, pour elle, est une lente mort,
Et cette activité, partage de son être,
Au feu des passions elle la doit peut-être.

Nous devons à Villars. En 1712, lorsque nos frontieres étoient ouvertes de tous côtés à l'ennemi victorieux, Monsieur le Maréchal de Villards batit le Prince Eugéne à Denain. Il fit lever le siége de Landrecie, prit Douay, Marchienne, le Quesnoy, Bouchain, & par cet enchaînement de succès, facilita la Paix d'Utrecht, conclue en 1713. entre toutes les Puissances de l'Europe.

D'Amboise *est presque Roi:* Le Cardinal d'Amboise fut premier Ministre de Louis XII. La douceur de son ministere ne contribua pas peu à faire donner à ce bon Roi le rare surnom de *Pere du Peuple*. M. de Voltaire, dans son immortelle Henriade, fait de ce grand homme un éloge, dont la postérité louera, comme nous, a noble hardiesse :

D'Amboise est à ses piés : ce Ministre fidéle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle,
Tendre ami de son Maître, & qui dans ce haut rang,
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
Chant VII.

Mais

Mais pour en retirer ces solides bienfaits,
Il faut que la raison reprime leurs accès.
Elle doit mettre un frein à leur fougue orageuse.
Leur ivresse amortie, en est moins dangereuse.
Tel dans ses vifs écarts, le coursier belliqueux.
Subjugué par le mord, est rendu moins fougueux.
Sont-elles dans notre ame en un juste équilibre?
Elle est émue, & calme; elle est esclave, & libre.
Il est un terme, un point dans le monde moral.
Si l'homme, en éfréné le franchit: tout est mal.
Tout est bien s'il s'y borne, & ses passions même
Sont alors des vertus qu'on admire, & qu'on aime.
Tel est sur notre cœur le jeu des passions.
C'est ainsi qu'il se livre à leurs impressions.
Sachons les réprimer: elles seront utiles.
Sachons les asservir: nos cœurs seront tranquiles.
Mortel, le ciel l'ordonne, & par lui tu le peux;
Par ce sublime éfort sois digne d'être heureux.

Aussi vifs que nombreux, les * besoins de la vie,
De l'homme citoyen aiguisent l'industrie.
Ils ouvrent un champ vaste à sa sagacité,
Et le fruit s'en répand sur la societé.
1 Par le secours du soc, la terre se couronne
Des présens de Bacchus, des bienfaits de Pomone.
Plus utiles encor, les trésors de Cerès
Inondent à grands flots les fertiles guérets,
Et ce grain ecrasé sous la meule bruyante,
Est pour nous d'alimens une source abondante.
Un plus frappant spectacle attache mes regards,
Dans le sein des cités je vois naître les arts.
De talens variés quel heureux assemblage!
A la societé chacun d'eux rend hommage,
Et de l'homme, au travail par le besoin plié,
L'esprit plus inventif, semble multiplié
2 La pierre est façonnée, & je vois sous l'équerre

---

* Grandeur de l'esprit humain dans l'invention des Arts & des Sciences.

1 L'Agriculture.

2 L'Architecture.

S'élever des cités, l'ornement de la terre.
1 Le pinceau sur la toile offre aux regards surpris
De nobles traits qu'anime un riche coloris.
2 Le ciseau, manié par une main hardie,
Donne au marbre docile une espéce de vie.
3 De divers traits empreints l'arrangement heureux
Rend la parole stable, & la peint à nos yeux.
4 La laine sous nos doigts avec art est tissue.
5 Deux verres rapprochés subtilisant la vue,
Dévoilent la nature aux regards curieux,
Où d'astres infinis semblent peupler les Cieux.
6 Mais que vois-je? Malgré les Autans qui frémissent:
Une nef fend les flots qui sous son poids gémissent.
Un acier aimanté, flambeau de Nautonier,
Vers de lointains climats fraie à l'homme un sentier.
Il découvre, étonné, des terres étrangéres,
Un nouvel Univers, ignoré de nos Peres,
Les grossiers habitans de ces sauvages lieux
Nous livrent des trésors inutiles pour eux;
Et reçoivent de nous des biens à leur usage,
Dont la nature avare a privé leur rivage.
Ainsi tous les humains rendus concitoyens,
De la société forment les doux liens,
Et le triste besoin, peut-être nécessaire;
Cimente & fortifie une union si chere.
Mortel industrieux, ton esprit créateur
Par des traits plus marqués ateste sa grandeur.
Vaste, il embrasse tout, & son essor m'étonne.
7 Rapide & véhément, dans la tribune il tonne.

---

1 La Peinture.
2 La Sculpture.
3 L'Ecriture & l'Imprimerie.
4 Les Manufactures,
5 Invention du Microscope & du Télescope.
6 La Navigation & le Commerce.
7 l'Eloquence.

1 Héraut des fiers guerriers qui signalent leur bras,
Sur la lyre héroique il chante les combats.
2 Son fidéle crayon, au temple de la gloire,
Des grands événemens consacre la mémoire.
3 Il éclaircit des tems la sombre obscurité :
Le fait le plus douteux est par lui constaté.
Plus abstrait, il pénétre au-delà du sensible,
A ses hardis éforts ne croit rien d'impossible,
4 Le compas à la main mesure l'univers.
5 Il sonde la nature & ses effets divers,
Il parcourut d'un pas sûr les routes les plus sombres,
6 A des calculs sans borne assujettit les nombres,
7 Discute le soleil, & des globes errans
La marche, la grandeur, les aspects différens.
8 Des simples il connoît les vertus salutaires,
9 En extrait par le feu les substances légéres,
10 Des organes du corps, si compliqués entre-eux,
Combine exactement les rapports merveilleux,
11 Analyse le son, les couleurs, la lumiere,
12 Régle le poids de l'air, & par sa force opére.
Faut-il dire encor plus ? dans sa témérité,
13 Il ose du Très-haut sonder l'immensité,
Et dans les profondeurs de cet auguste abîme,
Il porte ses regards, *explorateur* sublime.
Mais quoi ? superbe esprit, un frein impérieux

---

1 La Poësie.
2 L'Histoire.
3 La Chronologie.
4 La Géométrie,
5 La Physique,
6 L'Algébre.
7 L'Astronomie.
8 La Botanique.
9 La Chimie.
10 L'Anatomie.
11 L'Optique.
12 Les Méchaniques.
13 Les Sciences qu'on appelle divines.

Réprime malgré toi ton vol audacieux.
Le doigt du Tout-puiſſant t'a preſcrit des limites,
Telles qu'aux flots altiers elles furent preſcrites.
La nature de l'air, celle du feu, de l'eau,
L'organiſation du plus vil vermiſſeau,
Le tiſſu d'une fleur, ſon germe, ſa ſubſtance ;
Tout paſſe, tout confond ta foible intelligence.
La nature ſe cache à tes yeux indiſcrets.
Tu ne peux voir le jeu de ſes reſſorts ſecrets.
Dieu ſur cet univers, ſon ouvrage admirable,
A tendu ſagement un voile impénétrable.
L'homme que tant d'éclat pourroit trop éblouir,
N'eſt pas fait pour comprendre, il eſt fait pour
jouir.
Citoyens de la terre admirons ſon ſpectacle,
Laiſſons à ſon Auteur le ſecret du miracle.
Tel l'acier aimanté, qui ſur d'immenſes mers
Guida le grand *Colomb* vers un autre univers,
Nous cache quel attrait, ou plutôt quel prodige,
Par d'immuables loix vers l'ourſe le dirige.
Le nocher ne ſait point d'où provient cet attrait.
Sans rechercher la cauſe il jouit de l'effet.
Si les divers reſſorts du jeu de la nature,

La nature ſe cache. Pline, en plus d'un endroit de ſon Hiſtoire, avoue que nous ne voyons que la ſurface des opérations de la nature, & que les reſſorts ſecrets par leſquels elle agit, ſont inacceſſibles à nos yeux: *Arcana naturæ oculis impervia*. C'eſt auſſi l'aveu que font tous les Phyſiciens modernes, aveu bien plus concluant que celui de Pline, parce que nos recherches ſont étayées des heureuſes découvertes qu'on a faites dans les Siences & dans les Arts. Il eſt conſtant [je l'ai dit plus d'une fois dans ces Notes, mais on ne peut trop le répéter pour humilier notre orgueil] il eſt conſtant que le fond intime de la nature, & la cauſe primordiale de la plûpart de ſes effets ſont ſcellés pour nous. *Omnia incertâ ratione, & in naturæ majeſtate abdita.* Croyons-nous avoir levé ce ſceau reſpectable ? Nous regardons, & nous ne voyons qu'abîme & obſcurité.

Pour notre être borné ſont une énigme obſcure,
Si l'eſprit curieux échoue à cet écueil ,
C'eſt que tu veux, grand Dieu , réprimer notre orgueil.
L'homme ſeroit trop vain , s'il pouvoit tout connoître ,
Et l'eſclave oſeroit s'égaler à ſon maître.
Mais dans ce champ ouvert à ſa ſagacité ,
Quelle moiſſon de biens pour la ſociété !
Ka ruſticité fuit : les peuples ſe poliſſent,
L'art ſe perfectionne , & les états fleuriſſent,
Tel du Ruſſe groſſier maître & légiſlateur ,
Un 1 Héros , des beaux arts éléve & protecteur,
Au ſein d'un vaſte empire où regnoit l'ignorance,
Porta les mœurs,le goût,les talens de la France.

L'AUTEUR * de la nature , en imprimant en nous
L'attrait de l'union , ce ſentiment ſi doux ,
A voulu qu'en moyens , en reſſources fertile ,
L'homme , en tout , fût à l'homme inceſſamment utile ,
Qu'ardens à nous prêter de mutels ſecours ,

---

1 Le Czar Pierre I. ſurnommé *le Grand* , né en 1672.

Au ſein d'un vaſte empire. Un Ecrivain qui réunit tous les talens , M. de Voltaire , dans ſon Hiſtoire de Charles XII , peint la groſſiereté & l'ignorance des Moſcovites, avant le regne de Pierre le Grand , & il cite pluſieurs traits auſſi expreſſifs qu'enjoués , » Il n'y avoit pas long- » tems , *dit-il* [*lib.* 1. *pag.* 25.] que le Peu- » ple avoit voulu brûler à Moſcou le Sécrétaire » d'un Ambaſſadeur de Perſe, qui avoit pré- ,, dit une Eclipſe de ſoleil. ,, La priere ſinguliere à ſaint Nicolas , rapportée à la fin du même livre , eſt encore une preuve de la groſſiere ſtupidité d'un Peuple, aujourd'hui aſſez amateur des Siences & des Arts pour leur avoir élévé un Temple. [*L'académie de Péterſbourg.*]

* Devoirs de l'homme à l'égard de l'homme.

Dans un cercle de biens nous roulassions nos
jours.
Tu le voulus, Seigneur, & tu formas le sage :
C'est en lui que tu vois ton plus parfait ouvrage.
Droit intégre, il n'est point de remords combatu,
Et son cœur est un temple où siége la vertu.
Libre de préjugés, du faux source féconde,
Il vit indépendant, en citoyen du monde.
Il sait, content de peu, modérer ses désirs.
Il voit la vertu même avouer ses plaisirs.
Son ame noble & fiere ignore ce commerce,
Qu'à la suite des Grands le vil flatteur exerce.
En lui le vrai bonheur au doux repos est joint.
Que l'univers s'écroule : il ne tremblera point.
Son cœur aux passions n'est pas inaccessible :
Il est homme : leur foule, en cohorte terrible,
Fond, l'investit, l'attaque, & le croit accabler.
Vain espoir ! leur éfort ne le peut ébranler.
Tel un chêne orgueilleux qu'assiége la tempête,
Courbe, à ses rudes coups, sa sourcilleuse tête :
Par l'aquilon fougueux, vainement déchaîné,
L'inébranlable tronc n'est point déraciné.
Des fieres passions la révolte étoufée,
Eléve à sa vertu le plus noble trophée,
Et si le ciel encor le livre à leurs assauts,
C'est pour lui ménager des triomphes nouveaux.
De l'Être souverain adorateur fidéle,
Pour son culte & sa gloire il brûle d'un saint zéle.
Pieux, mais sans foiblesse, il observe sa loi,
Et sa raison rebelle a plié sous la foi.
De ces hautes vertus, de mille autres encore,
La terre s'aplaudit, l'humanité s'honore.
Je vois dans ce mortel le pere des humains
Tel qu'il étoit, Seigneur, au sortir de tes mains.
Que de divers secours nos besoins en attendent !
Déja sur chaque état ses bienfaits se répandent.
Il reserre des nœuds dès long-tems relâchés.
Des mains de l'opresseur ceux-ci sont arrachés.
Il éteint dans ceux-là la soif de la vengeance.
Des autres il contient la brutale licence.
Ce sage, des mortels l'ornement & l'apui,
Voit, dans l'homme indigent, un homme com-
me lui.

Et quand sa pitié tendre adoucit sa misére,
Son cœur compatissant croit soulager un frere.
Quel salaire veut-il de ses soins généreux ?
Le plaisir, peu connu, d'avoir fait un heureux.
En versant ses bienfaits, de lui-même il se cache.
Ses dons sont un secret que jamais on n'arrache.
Dût-il même, dût-il faire un peuple d'ingrats,
Sa générosité ne se lassera pas.
Et qu'importe pour lui que l'homme soit injuste?
Il lui suffit, grand Dieu, que ta 1 Loi sainte, auguste,
Lui commande d'aimer, de servir les mortels.
Ils sont chers à son cœur, quoiqu'ils soient criminels.

Telles sont les vertus qui forment le vrai sage,
Et qui du monde entier lui consacrent l'hommage.
J'ai du vrai citoyen ébauché le portrait.
L'homme, tel qu'il doit être, y brille à chaque trait.
L'univers n'offre point de spectacle plus rare :
Mais de mortels pareils la nature est avare.

L'HOMME veut être heureux. * Faux ou vrai le bonheur
Est l'aliment, l'idole, & l'ame de son cœur ;
Il est de ses projets la fin & le mobile.
L'espoir de l'aquérir, aiguillon vif, utile
Fait braver les périls, surmonter les travaux.
Par lui tous les humains sont autant de rivaux.
Le desir d'être heureux fait le fond de notre être.

Mais pourquoi ce bonheur, difficile à connoître,
Est-il toujours douteux, imparfait, traversé?
On ne le cherche pas où le ciel l'a placé.
Ce qui fait sa nature & forme son essence,

---

1 Matth. c. 22. v. 39.

* La recherche du bonheur naturelle à l'homme.

Ce n'eſt point le haut rang, ce n'eſt point l'opulence,
La gloire, les honneurs, les titres faſtueux,
Joug ſuperbe, fardeau trop ſouvent onéreux.
Ce n'eſt là du bonheur que l'impoſant fantôme,
Qu'un ardent ſans chaleur, qui brille aux yeux de l'homme,
Et qui le conduiſant de détour en détour,
Dans un gouffre de maux le plonge ſans retour.
Arbitres de la paix, arbitres de la guerre,
Aprochez, montrez-vous, ô maîtres de la terre.
Sans doute c'eſt vous ſeuls qu'on doit nommer heureux.
La fortune s'attache à combler tous vos vœux.
Idoles d'une Cour empreſſée à vous plaire,
Vous vous raſſaſiez d'un encens tributaire.
De la main des plaiſirs tous vos jours ſont tiſſus;
Tous vos deſirs remplis, auſſi-tôt que conçus.
Ah! ne cherchons qu'en vous le bonheur véritable
Mais quelle eſt mon erreur! Sur ce front reſpectable
Sont aſſis les ennuis, ſes ſoucis, le chagrin.
Souvent le remords même entre dans votre ſein.
Ces peuples gémiſſans ſous le pouvoir ſuprême,
Votre cœur déchiré les venge ſur lui-même.
C'eſt peu: vous eſſuyez les plus affreux revers,
Et je vois votre chûte efrayer l'univers.
Tu meurs, fier Bajazet, dans les fers d'un Tartare.

Tu meurs, fier Bajazet. „ Bajazet I, ſurnommé *l'Eclair & le Foudre*, pour exprimer la rapidité de ſes conquêtes, fut vaincu par Tamerlan, Empereur des Tartares, dans la ſanglante bataille d'Angorie, le 28 Juillet 1402. Ayant été fait priſonnier, il fut enfermé, ſuivant quelques hiſtoriens, dans une cage de fer, & honteux de vivre dans une ſi grande ignominie, il ſe donna de la tête ſi rudement contre les barreaux de ſa cage, qu'il en mourut. *Moreri, art. Bajazet.*

O Roi des Lydiens, le bucher se prépare.
Et dira-t-on encor que les Rois sont heureux ?
Mais peut-être l'es-tu, mortel ambitieux,
Toi, qu'en astre brillant la faveur fait paroître,
Ministre tout-puissant & plus Roi que ton maître.
Ta main répand les dons, les refuse à son gré,
D'une nombreuse cour je te vois entouré,
Peuple d'adulateurs, de serviles esclaves,
Dont le vil intérêt a forgé les entraves.
Dans ce point de puissance ainsi que de grandeur,
Répons, nouvel Aman : joüis-tu du bonheur ?
Un seul mortel, un seul, refuse son hommage.
Ce Mardochée assis s'offre sur ton passage,
Un vautour dévorant s'éléve dans ton sein.
Plaisirs, grandeurs, tout est empoisonné soudain.
Le bonheur seroit-il sous ces riches portiques,
Construits sur les débris des fortunes publiques,
Sous ces lambris dorés, dont le faste odieux
Blesse autant l'équité qu'il eblouit les yeux ?
Non. Au sein de leur maître, usurpateur avide,
L'ardente soif de l'or, l'injustice réside ;
Le plus cruel bourreau s'est emparé de lui,
Le remords ; & toujours le vrai bonheur l'a fui.
Ainsi, dans ces portraits, hélas ! trop véritables,

O Roi des Lydiens. Crésus ayant été vaincu & fait prisonnier à la fameuse bataille de Tymbrée fut condamné par le vainqueur à être brûlé vif. „ Etant sur le bucher, *dit M. Rollin*, il se rap- „ pella un entretien qu'il avoit eu autrefois „ avec Solon & reconnoissant la vérité de ses „ avis, il s'écria par trois fois : *Solon*, *Solon*, „ *Solon*, Cyrus, qui étoit présent à ce spectacle, „ ayant appris pourquoi il prononçoit avec tant „ de vivacité le nom de ce célébre Philosophe, „ touché de l'incertitude des choses humaines, „ & du malheur de ce Prince, le fit retirer du „ bucher, & l'honnora toujours pendant qu'il „ vécut. *Hist. anci. tom. 2. pag. 227.*

Mon œil ſurpris ne voit qu'illuſtres miſerables ;
Que mortels, au dehors, de plaiſirs enivrés,
Au dedans, de ſoucis, de chagrins dévorés,
En apparence, fiers de leur deſtin proſpére,
En ſecret convaincus de toute leur miſére,
D'autant plus malheureux qu'ils le paroiſſent
moins,
Qu'à céler leur tourment ils appliquent leurs
ſoins.
Quoi ! dira-t-on, ce bien que ſans ceſſe on
deſire,
Cet aimant qui vers lui ſans ceſſe nous attire,
Le vrai bonheur neſt-il qu'un fantôme qui fuit,
Tel qu'un ſonge impoſteur que le réveil détruit ?
Non mortels: le bonheur n'eſt point imaginaire.
Du Dieu qui le départ la bonté tutélaire
Nous l'offre à chaque pas ſous les traits du plai-
ſir.
Mais qu'il eſt peu de cœurs qui ſachent le ſaiſir!
Trop heureux qui l'obtient ſans beaucoup le
pourſuivre !
Poſſéder ce tréſor, c'eſt exiſter, c'eſt vivre.
Qui le poſſéde ? Un Roi dont les hautes vertus,
Utiles aux humains, font revivre Titus,
Qui, pareil à LOUIS, ſage, actif, débonnaire,
Gouverne ſes ſujets moins en maître qu'en pere;
Un Miniſtre au pur zéle aſſociant la foi,
L'homme du peuple, enſemble & celui de ſon
Roi,
Un citoyen puiſſant, digne de ſes richeſſes,
Qui ſur les malheureux épanche ſes largeſſes.
Ces hommes vertueux ont trouvé le bonheur :
Avec la douce paix il regne dans leur cœur.
Ils ont ſû le placer dans la ſolide gloire,
Moins jaloux de laiſſer une illuſtre mémoire,
Que d'être, ſur la terre, utiles aux mortels,
Par des bienfaits ſans nombre, & des ſoins pa-
ternels :
Plaiſir le plus touchant, volupté la plus pure,
Que puiſſe au cœur humain départir la nature.
Hélas ! il eſt trop vrai: ſi le bonheur nous fuit,
C'eſt qu'en nous le deſir ſans ceſſe eſt reproduit.

Nos vœux immodérés franchissent les limites,
A notre être fini si sagement prescrites.
De grandeurs en grandeurs, de projets en projets
Nous marchons, éfrénés, sans nous fixer jamais.
Rien ne peut apaiser la soif qui nous dévore.
Nos desirs sont comblés : nous desirons encore.
Ah! voulons-nous goûter la paix, les vrais plaisirs?
Voulons-nous être heureux? Modérons nos desirs.
Qui peut donner un frein à leur fougueuse ivresse,
Qui peut les asservir aux loix de la sagesse,
Se suffire à soi-même, & posséder son cœur;
Ce Socrate nouveau jouit du vrai bonheur.
La noble fermeté qu'aucun revers n'altére,
La médiocrité, bornée au nécessaire,
La fuite des honneurs, même l'obscurité,
Tout de ses jours heureux fait la sérénité.
Satisfait du present, sur l'avenir tranquile,
L'assiéte de son ame est toujours immobile.
Héritier des vertus de nos premiers ayeux,
Il est bon, juste, simple, & modéré comme eux.
Il vit en homme libre, en grand homme, en vrai sage,
Et de la vertu même il est la vraie image.

La noble fermeté. Ce portrait est proprement celui de Socrate. Il ne renferme aucun trait qu'on ne trouve en détail dans l'histoire de ce Héros du paganisme, de ce Sage, dont les vertus morales portées au plus haut degré, frappoient à tel point un Savant du siécle de Léon X. [*Erasme*] qu'il lui osoit lui rendre une sorte de culte.

Et de la vertu. C'est ce que Paterculus dit de Caton d'Utique : *Homo virtuti simillimus* [*lib.* 2. *cap.* 35.] Mais qu'étoient-ce que les vertus de Caton, de Socrate, & des autres Sages de l'Antiquité payenne? Des vertus de tempérament. Or l'homme ne peut être *la vraie image de la Vertu*

Ce mortel asservit les desirs de son cœur,
Mais la Religion seule le rend vainqueur.
L'homme, toujours plongé dans sa langueur mortelle,
Ne peut de ces tyrans triompher que par elle.
Seul, il feroit contre eux un impuissant éfort:
Ils seduisent ses sens par un charme trop fort.
Par elle le Chrétien s'arrache à leur empire.
Pratiquer la vertu, c'est tout ce qu'il desire.
Cette fille du ciel épure notre cœur,
Prend des mains de la grace un trait, un trait vainqueur,
Qui réveille Augustin endormi dans l'abîme,
Qu'ont creusé sous ses pas & 1 l'erreur & le crime,
Répand par tout l'éclat dont luit la vérité,
Allume cet ardeur, ce feu de charité
Qui rendent le prochain aussi cher que soi-même?
2 Et par qui Paul voudroit pouvoir être anathême.
Elle apprend au Chrétien que son bonheur present
N'est qu'un bien passager, un foible epanchement
De ce bonheur sans fin, parfait, inaltérable,
Que lui promet d'un Dieu la parole immuable.
Pour posséder un jour ce trésor précieux,
Le seul bien véritable & digne de nos vœux,
HOMME, sans te lasser, à l'homme sois utile.
Observe la Loi sainte. A son joug sois docile.
Que, frappé, pénétré des grandeurs de ce Dieu,
Dont la gloire s'annonce en tout tems, en tout lieu,


BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON

par les forces de la nature. Il ne l'est que par la Grace. *Gratiâ sum id quod sum.*

1 Le Manichéisme.

2 *Optabam enim ego ipse anathema esse à Christo pro fratribus meis.* Ad Rom. cap. 9. v. 3.

Ξ# 1# 15

